

SOMMAIRE

ÉDITORIAL.....	1
[RÉVOLUTION COMMUNISTE CHINOISE].....	3
<i>ÉTUDE DES COMMUNES POPULAIRES</i>	3
<i>NOTRE HÉRITAGE COMMUNISTE À LA LUMIÈRE DU LIVRE D'A. RUSSO SUR LA RÉVOLUTION CULTURELLE</i>	17
[SITUATION INTERNATIONALE].....	27
<i>SOL V. STEINER : UNE SINGULARITÉ JUIVE HORS SIONISME</i>	27
[LETTRES DU MONDE]	33
<i>DIOGO FAIA FAGUNDES : QUE FAIRE AUJOURD'HUI AU BRÉSIL ?</i>	33
[ÉCHAPPER AUX NIHILISMES].....	39
<i>RENCONTRES FRANCO-TUNISIENNES : ÉCHAPPER AU NIHILISME ?</i>	39
<i>ALAIN RALLET : POURQUOI ÉCHAPPER AU NIHILISME ? COMMENT FAIRE ?</i>	41
[CLINIQUES]	47
<i>REINE COHEN : CLINIQUES DE LA PRÉCARITÉ</i>	47
[ARTS].....	55
<i>ÉRIC BRUNIER : MANET ET L'IMMORTALITÉ DE LA COULEURS</i>	55
<i>GUILLAUME NICOLAS : PENSER LE NOUAGE DE L'HABITAT ET DU TRAVAIL EN AGRICULTURE</i>	63
[CHOSSES VUES]	75
<i>SERGE PEKER : L'ESPRIT DU CINÉMA (EN QUATRE FILMS)</i>	75
<i>GERD AARON CHTOB : L'ÉLAN BRISÉ (1)</i>	85
[CHOSSES LUES]	91
<i>MARC FALLET : UNE ÉTRANGE DÉFAITE. SUR LE CONSENTEMENT À L'ÉCRASEMENT DE GAZA (D. FASSIN)</i>	91
[ÉTUDES].....	93
<i>ALAIN RALLET : LA QUESTION DES COMMUNS</i>	93
[RESSOURCES MATHÉMATIQUES].....	103
<i>FRANÇOIS NICOLAS : LE CONCEPT MATHÉMATIQUE D'ÉMERGENCE</i>	103
[AUTOUR DE LA REVUE].....	111
<i>RENCONTRE PARISIENNE DU 4 JUIN 2024</i>	111
[ANNONCES]	117
<i>CERCLE COMMUNISTE LONGUES MARCHES</i>	117
<i>SÉMINAIRE MAMUPHI 2024-2025</i>	119
<i>DEUX EXPOSITIONS PARISIENNES</i>	123
<i>PARUTION : COFFRET HÉTÉROPHONIES (TRITON)</i>	127

Générique-monde

Automne 2024 - Tribulations erratiques du monde

Somnambules Funambules Préambules - 3000 Coréens du Nord en Ukraine - Glissements progressifs d'une guerre mondiale - Trumpisme accélérateur ou frein ?

Brasiers sous le souffle obsédant des pyromanes - Terres peuples dévastés - Gaza Liban chaque fois plus - Détruire un peuple tâche interminable - Jamais accomplie - Vaine autant que meurtrière

Consentement à l'écrasement de Gaza ? - Impuissance ? - Subjectivité : quel drapeau ? - Puissance affirmative de la singularité juive - Destinée mortifère de la colonisation

« Fascisme » aujourd'hui mot ajusté ? - Dramaturgies de l'ombre entre autoritarisme et néofascisme - Bande des quatre : Bolsonaro, Milei, Orban, Trump - Lettre du Brésil - Propositions

Gouvernement Barnier - Funambule somnambule - Apogée du semblant parlementaire - Transcendance totemique du 49-3 - Fébrilité insignifiante - Panne systémique - Prévoir atterrissage brutal

Automne 2024 - Éclaircies - Points d'appui - Héritage Communes Populaires - Politique Culturel

Tunis - Trois jours - Échapper aux nihilismes - Pas de côté - Point tenir - Engagements - Diversité

Été cinématographique - Des correspondances habiter/travailler - Manet le regard pictural - Ciné-club Études - Communs - Communisme - Émergence matérialisme émergence

Entours de la Revue

À venir

ÉDITORIAL

-1-

Avec l'automne, voici venu le temps du troisième numéro de notre Revue destinée à renouveler profondément l'orientation communiste, à l'inscrire dans les temps présents, par des ressources intellectuelles modernisées (politiques, philosophiques, mathématiques) ¹ mais aussi par une diversité amplifiée de contributions touchant à divers domaines de l'actualité, de la pensée et de la politique.

-2-

La Revue poursuit l'examen de la séquence proprement communiste de la Révolution chinoise initié dans les numéros précédents.

- Un premier article localise cette séquence à la période d'avant la Révolution Culturelle. Il l'assigne à la lutte entre les deux voies suscitée par l'émergence des Communes populaires dans les campagnes en 1958 autour de points communistes avancés par les paysans.
- Le second article poursuit la discussion du livre d'A. Russo sur la Révolution Culturelle pour dégager ce que peut être notre « héritage sans testament » de cette révolution. Il la caractérise par un antagonisme révolutionnaire de type nouveau et prend au sérieux sa dimension revendiquée d'une « culture » révolutionnaire offrant des ressources intellectuelles pour une nouvelle culture communiste.

-3-

Nous saluons la ténacité de nos contributrices et contributeurs réguliers. Envisagées initialement comme une série de trois articles, les contributions de Sol V. Steiner sur le sionisme, d'Éric Brunier sur la peinture, et de Guillaume Nicolas sur l'architecture sont vraisemblablement appelées à devenir des chroniques régulières. De même que les comptes-rendus subjectivés de films de Serge Peker dans la rubrique *Choses vues*.

-4-

- Du Brésil nous parvient une nouvelle lettre de Diogo Faia Fagundes s'essayant à formuler des propositions aux communistes brésiliens au regard de la situation politique actuelle.
- Dans la rubrique *Échapper aux nihilismes*, nous arrive de Tunis l'écho de trois jours de Rencontres réussies dont on trouvera le programme et l'argument.
- Enfin Gerd Aaron Chtob plaide, à partir d'un exemple, une réactualisation de la vieille problématique du *ciné-club*.

-5-

Nous accueillons de nouvelles rubriques.

Une rubrique *Cliniques* ouverte par Reine Cohen sur son travail de psychiatre auprès de la psychose de rue, des précaires errant dehors et dont l'écoute constitue un premier « habitat » susceptible d'initier

¹ Voir le numéro 1

leur retour dans le monde. Un travail qui résonne directement avec la confiance politique et idéologique dans l'humanité que nous tentons de consolider.

-6-

Au titre des nouvelles rubriques également : *Choses lues*.

Nous parlerons de livres qui nous paraissent importants au titre des subjectivités actuelles qu'ils convoquent ou de questions qui méritent d'être abordées sans que nous ayons encore sur elles un point de vue politique constitué. Pour ouvrir cette rubrique, un article de Marc Fallet sur le récent livre de Didier Fassin : *Une étrange défaite. Sur le consentement à l'écrasement de Gaza*.

-7-

La rubrique *Étude* s'ouvre sur un article d'Alain Rallet sur la question des communs qui s'est développée dans les années 2000 et qui prétend ouvrir une voie alternative à la tyrannie du marché et à l'échec des États socialistes. L'étude en examine les diverses formes (confuses) et mesure l'écart entre communs et communisme.

Tandis que François Nicolas part du concept mathématique d'émergence pour dégager les contours d'un matérialisme de l'émergence. Il s'agit de repenser les liens entre les conditions d'émergence et l'émergence elle-même sans que la seconde ne fasse qu'exprimer ses conditions, sans que la politique ne fasse que refléter son enracinement social, sans que les collectifs ne soient la projection directe de leurs constituants individuels.

-8-

Une nouvelle rubrique *Autour de la Revue* a pour objectif d'animer un débat sur la Revue, sur ses orientations, les contributions, les réactions de lecteurs. On trouvera dans ce numéro une présentation en public de la Revue à la librairie *Tropiques* à Paris le 4 juin 2024 ainsi que le texte d'une contributrice développant les « éclats de communisme » qu'elle attend de la Revue.

-9-

Le numéro se clôt par les annonces d'un Cercle communiste, d'une nouvelle saison du séminaire *mamuphi*, d'une exposition parisienne et de la parution d'un coffret musical.

-10-

Avis aux lecteurs qui souhaitent disposer d'une version papier de la Revue en sus de la version numérique :

- Ils doivent nous adresser rapidement leur demande de façon à ce que nous puissions avoir une idée du nombre d'exemplaires à faire imprimer par un éditeur, le prix unitaire diminuant avec le nombre d'exemplaires imprimés. Préciser également si cette demande concerne les numéros précédents.
- Nous vous les ferons parvenir.
- Compter sur un prix de 15€ (hors frais de livraison).

[RÉVOLUTION COMMUNISTE CHINOISE]

ÉTUDE DES COMMUNES POPULAIRES

Enjeux

Il s'agit de clarifier ce que *communisme* peut encore vouloir dire en 2024 : *politiquement* (et pas seulement *idéologiquement*), donc *affirmativement* (et pas seulement comme critique du capitalisme, du néo-colonialisme et de l'impérialisme).

Corrélativement, il s'agit de clarifier **les tâches envisageables des militants communistes au XXI^e siècle**, cinquante ans après la défaite, politiquement stratégique, de tout le travail communiste courageusement mené à très vaste échelle au cours des XIX^e et XX^e siècles.

Si les militants communistes, aujourd'hui comme hier, sont des gens qui :

- 1) étudient *politiquement*,
- 2) se lient *politiquement* aux masses,
- 3) s'organisent *politiquement*,

alors étudions politiquement l'histoire communiste dont nous héritons, en nous concentrant sur son dernier état (la Révolution communiste chinoise) en vue de clarifier quelles liaisons politiques de masse engager aujourd'hui à partir de la France et quelles formes d'organisation politique envisager. ¹



Au programme de cette étude, non pas la Révolution culturelle [GRCP] (1966-1976) mais la phase antérieure de la Révolution communiste chinoise [RCC] (1958-1976), phase constitutive qui se cherche dès 1956 avant de prendre forme explicite à partir de 1958.

Plus précisément, l'étude travaille sur cette **périodisation de la RCC** :

- 0) 1956-1957 : Ouverture de la division socialisme/communisme à l'intérieur de la *Ligne générale*
- 1) 1958-1962 : *Grand bond en avant* et *Communes populaires*
- 2) 1963-1965 : Contre-révolution
- 3) 1966-1976 : GRCP (1966-1968, 1969-1976)

De 1969 à 1985, l'UCF(ml) s'est adossée à la GRCP, sans prendre vraiment en compte que celle-ci était un second temps de la RCC.

L'hypothèse de travail est ici que, pour comprendre l'échec et la défaite de la GRCP, en particulier les obstructions sur lesquelles elle a buté, il faut la comprendre comme relance idéologico-politique de **ce qui s'est engagé en Chine à partir de 1958 sous le nom « Communes populaires »**.

Autrement dit, **l'événement CP précède et profile l'événement ultérieur GRCP**.

¹ Bien sûr, tout ceci présuppose que le communisme n'aura pas été une simple parenthèse dans l'histoire de l'humanité (il est de l'ordre d'un événement qu'il soit aussi traité selon une orientation proprement obscurantiste comme simple parenthèse). Mais, comme Mao l'expliquait à Malraux, tant qu'il y aura des communistes qui ne se rendent pas et tiennent politiquement bon, non pas en radotant de stériles dogmes mais en inventant de fécondes actualisations, le capitalisme ne l'aura pas emporté !

I. Lushan (été 1959) et les trois « bannières rouges »

La **conférence de Lushan** (juillet-août 1959) constitue le **moment-clef** où la RCC prend mesure d'elle-même en divisant le Parti communiste chinois [PCC], pour la première fois depuis 1935, en deux orientations stratégiques (en matière de construction du socialisme), en deux lignes politiques, en deux camps.

C'est donc à partir de l'examen des féroces conflits politiques qui sont mis au jour lors de cette conférence que cette étude va s'engager.

À l'époque, la proposition, formellement consensuelle dans le PCC, est celle des « trois bannières (ou drapeaux) rouges », soit la *Ligne générale* [LG], le *Grand bond en avant* [GBA] et les *Communes populaires* [CP].

Ce slogan formule la **ligne stratégique du PCC** par **collage de trois déterminations hétérogènes** : en les additionnant (les « sommant ») sans clarifier leur intrication. Précisément, la RCC va mettre au jour les contradictions politiques qui opposent ces trois composantes et par là désemmêler leurs différences politiques.

D'abord, ces trois « bannières » sont apparues **successivement** et non pas simultanément : elles se sont progressivement ajoutées et leurs différences de contenu politique ne se sont révélées que progressivement.

- La LG se formule à partir de 1956.
- Le GBA se cherche fin 1957 pour se déclarer début 1958.
- Les CP font ensuite irruption événementielle : au printemps 1958 (campagnes) et à l'été 1958 (villes).

Ensuite, leurs origines politiques sont non seulement différentes mais **opposées** : la LG et le GBA sont des initiatives du PCC qui prennent la forme politique d'une **planification étatique** (certes accompagnée de mouvements de masse mais qui, pour l'essentiel, suivent les directives centrales venues d'en-haut) quand les CP relèvent d'une **invention événementielle** par les masses (les paysans pour les CP rurales [CPR] à partir du 27 avril 1958, les femmes du peuple pour les CP urbaines [CPU] à partir du 15 août 1958). Donc d'un côté, des initiatives politiques du Parti-État transmises aux masses ; de l'autre des initiatives politiques de masse face auxquelles le Parti-État doit se situer.

Examinons les contenus politiques respectifs de ces trois composantes disparates.

Ligne générale [LG] et construction du socialisme

« Ligne générale » désigne la **ligne spécifiquement chinoise de construction du socialisme**, ligne qui s'élabore **à partir de 1956** pour se distinguer de la voie bolchévique mise en œuvre à partir de 1953 (premier plan quinquennal : 1953-1957) pour engager la *Révolution socialiste* qui suit la *Révolution démocratique* victorieuse (1928-1949).

L'année 1956

L'année 1956 s'avère cruciale pour le mouvement communiste international et pour l'émergence politique, sous la direction de Mao, d'un socialisme spécifiquement chinois.

- En février, le **rapport Krouchtchev** au XX^e congrès du PCUS ouvre la question de Staline et engage le bilan politique de la construction stalinienne du socialisme.
- Fin octobre et début novembre, **les événements de Budapest** mettent au jour l'existence de profondes divisions politiques à l'intérieur des masses engagées dans la construction du « socialisme réellement existant ».
- Au même moment, **la crise du Canal de Suez** remet à l'ordre du jour international la question des luttes de libération nationale [LLN] pour s'émanciper du colonialisme et de l'impérialisme.

Deux voies socialistes

Face à la **voie russe** (conception stalinienne de la révolution socialiste, résolution étatique et dictatoriale des contradictions internes au socialisme, évaluation par Kroutchev des LLN comme « aventurisme »), Mao entreprend de caractériser **une voie chinoise** pour la Révolution socialiste (avril 1956 : *Sur les dix grands rapports*), voie qui, à partir du VIII^e congrès du PCC (septembre 1956), va prendre le nom de **LG**.

Cette LG met en avant une **conception dialectique** (unité des contraires) du développement socialiste : industrie et agriculture, industries lourde² et légère³, villes et campagnes, ouvriers et paysans, travail manuel et travail intellectuel, accumulation et consommation. Cette unité dialectique va se formuler (à partir de janvier 1958) sous le slogan général « **marcher sur ses deux jambes** »⁴ là où la voie bolchévique (c'est-à-dire stalinienne) « **marchait à cloche-pied** » (mettant unilatéralement au poste de commandement l'industrie et plus spécifiquement l'industrie lourde, le taylorisme des ingénieurs et le stakhanovisme des ouvriers, la domination des villes sur les campagnes, la discipline et l'obéissance au Parti-État⁵ plutôt que la capacité politique de tous).

Cette LG va se matérialiser dans de nouvelles orientations pour le **deuxième plan quinquennal (1958-1962)** programmant une construction plus « équilibrée » du socialisme.

Pour n'en donner qu'un exemple, les travaux hydrauliques du premier plan visaient la maîtrise globale des grands fleuves nationaux quand ceux du deuxième plan vont mettre l'accent sur l'irrigation, alement diversifiée, des champs et des cultures.

La question politique « *quel socialisme s'agit-il exactement de construire ?* » débouche alors sur celle-ci : « **comment les communistes conçoivent-ils en propre ce socialisme à construire ?** ».

Tout ceci va bien sûr diviser le PCC : pour les uns (la Droite), construire le socialisme, c'est, une fois révolutionnés les rapports de propriété⁶, développer les forces productives [FP] ; pour les autres (la Gauche), construire le socialisme, c'est continuer de dialectiser révolution des rapports sociaux de production [RSP]⁷ et développement des FP selon le principe d'une révolution ininterrompue et par étapes.⁸

D'où, dès 1957, une première « campagne de rectification » contre la Droite visant à réactiver le débat proprement politique sur la manière communiste de construire le socialisme en Chine.

Grand bond en avant [GBA] : en avant vers quoi ?

Cette réactivation va prendre, fin 1957 et début 1958, la forme du GBA, c'est-à-dire d'un « bond », interne au socialisme (c'est le socialisme qui bondit), « grand » bond car traduisant une accélération dans la construction du socialisme, bond vers un « en avant » qui va s'avérer politiquement ambigu : s'agit-il de bondir vers la Grande-Bretagne pour la rattraper en 15 ans (mais pourquoi bondir vers un pays capitaliste et impérialiste ?), vers un socialisme avancé (enfin advenu : c'est-à-dire ?) ou vers le communisme (mais qu'est-ce exactement à dire ?) ?

Plus précisément, **d'un côté** le GBA s'avance comme développement économique accéléré des FP (soit une accélération dans la conception étatique droite de la construction du socialisme) et **d'un autre côté**, le GBA se présente comme mise à l'ordre du jour de nouvelles questions politiques : traiter les contradictions villes/campagnes, industrie/agriculture, ouvriers/paysans et travail manuel/intellectuel en implantant de petites usines dans les zones rurales, en associant les paysans à la production

² productrice des moyens de production

³ productrice des objets industriels de consommation

⁴ Le slogan « marcher sur deux jambes », formulé début 1958, concernait la marche du socialisme chinois sur ses deux jambes industrielle et agricole mais bien sûr pas une marche sur les deux jambes que seraient le socialisme et le communisme...

⁵ Dès 1939 pour Liu Shaoqi, être « un bon communiste » consistait essentiellement à appliquer avec discipline la ligne fixée par le Parti.

⁶ révolution dans la propriété des moyens de production : voir les nationalisations industrielles et, suite à la réforme agraire, les coopératives agricoles...

⁷ les RSP intriquent trois dimensions : la *propriété* des moyens de production, la *division* du travail et la *répartition* (ou distribution) des produits du travail.

⁸ Pour Staline, la révolution est déclarée terminée en 1928, c'est-à-dire une fois révolutionnés les rapports de propriété (des moyens de production) : en villes (usines) et à la campagne (terres).

d'acier (petits haut-fourneaux), en scandant le temps de travail des fonctionnaires et le temps d'étude des jeunes intellectuels par des stages trimestriels à la campagne aux côtés des travailleurs paysans.

Division politique du GBA

Mais l'unité dialectique des deux faces économiques de l'infrastructure socialiste (FP et RSP) va de plus en plus s'avérer politiquement problématique.

- **Du côté « économique »**, le GBA va se déclarer comme projet de rattraper la Grande-Bretagne en 15 ans (en trois plans quinquennaux donc 1958-1972), ce qui, à bien y regarder, constitue un étrange projet communiste : la Grande-Bretagne serait-elle donc devenue un modèle « en avant » qu'il s'agirait de « rejoindre » puis de « dépasser » ?

On voit bien qu'il ne peut s'agir là que d'une avance en matière de **développement des FP** et qu'une telle conception du bond configure alors le rapport entre socialisme et communisme comme succession d'étapes bien séparées : d'abord construction d'un socialisme avancé (par développement accéléré des FP autorisé par une révolution préalable des seuls rapports de propriété, qui laisse en l'état les divisions sociales du travail) ; ensuite un communisme conçu comme **état mythique et société idéale, épinglés à un horizon indéfini**.

Notons au passage que cette accélération du développement des FP va prendre la forme, proprement délirante, de déclarations d'objectifs productifs en hausse incessante : pour l'acier, l'objectif premier pour 1958 sera en début d'année de +30%, puis au printemps de 50%, ensuite à l'été de 100% pour finir par s'établir à 200% (c'est-à-dire un triplement de la production en un an !) ⁹.

Il faut bien reconnaître que Mao lui-même s'est laissé embarquer dans ces extravagances économiques puisqu'il admettra publiquement (Lushan, 23 juillet 1959) être personnellement responsable de l'objectif inatteignable fixé en matière production d'acier (objectif qu'il admet d'autant plus avoir déterminé au doigt mouillé qu'il avoue en fait ne rien comprendre à l'économie !) alors même que la conséquence de cet objectif aura été le déplacement de pas moins de 90 millions de Chinois vers la production sidérurgique ! ¹⁰.

- **Du côté « politique »**, le GBA va mettre à l'ordre du jour du socialisme la question politique du communisme, ordre du jour qui va tendre à inscrire le communisme non plus comme « en avant » du socialisme mais comme son autre jambe sur laquelle marcher au présent.

Comme nous allons le voir, ce second aspect, proprement révolutionnaire, va être saisi dans les campagnes par les paysans, puis dans les villes par les femmes du peuple.

Inscrivons ici à l'actif de Mao sa clairvoyance politique : tout de même qu'il n'a cessé de se battre pour que le GBA assume sa dimension proprement politique et ne se réduise pas à un développement accéléré des FP, Mao a su le tout premier (été 1958 ¹¹) prendre positivement acte de l'événement « **Communes populaires** » et mettre aussitôt à l'ordre du jour du PCC sa prise en compte politique.

⁹ On croit pouvoir passer ainsi d'une croissance *annuelle* raisonnable de 10% à une croissance *mensuelle* d'autant (objectif totalement invraisemblable : $1,1^{12} \cong 3$, c'est-à-dire un triplement de la production en un an !).

¹⁰ On comprend pourquoi Mao se déclare alors soulagé d'avoir ainsi déféqué ce qui jusqu'ici lui pesait sur le ventre, et on comprend de même l'effet d'accablement que cet aveu a pu avoir sur l'assistance :

- « *Moi, je suis responsable des 10 millions de tonnes d'acier et des 90 millions de personnes lancées dans la bataille. Ce chaos a pris des proportions gigantesques, et j'en porte la responsabilité. C'est quand on a bien chié et bien pétié que le ventre se sent soulagé.* » Mao (conclusion de son discours du 23 juillet 1959).
- « *Ce discours est comme un coup d'étouffoir sur la tête. Le cœur lourd, personne ne parle. Nous restons sans voix.* » Li Rui (secrétaire de Mao)

¹¹ 29 août 1958 : Résolution du CC (à Beidahe). 10 décembre 1958 : 6° session plénière du CC.

Deux conceptions du communisme

On comprend donc que le GBA était gros d'une contradiction insoluble entre deux conceptions politiques du communisme :

- **Soit** ce que l'on nomme « communisme » désigne **un état stable, une société, une formation sociale** qui se situe en avant du socialisme (comme celui-ci opère *en avant* du capitalisme) ; auquel cas il faut en effet accélérer la construction du socialisme pour arriver plus vite au socialisme avancé, seul apte à accoucher (on ne sait alors trop comment) du stade communiste ultime – la contradiction se concentre alors bien sûr sur l'État socialiste, principal acteur de la construction d'un socialisme avancé (c'est lui qui assure la possession publique des moyens de production et la planification économique conséquente), qui devrait alors planifier... son propre dépérissement (tel un État devenant néo-libéral...).
- **Soit** ce que l'on nomme « communisme » désigne **un mouvement, une dynamique, un élan, un souffle, un enthousiasme, un procès subjectif**, bref ce que les Chinois nommaient alors justement un « vent communiste », dont la caractéristique principale sera d'être alors **transversal** et **oblique** à la construction du socialisme (plutôt que longitudinal).

Tel va être l'apport décisif de l'événement CP qui va ouvrir la RCC.

Communes populaires [CP] et « vent communiste »

Au printemps 1958, l'événement CP vient inscrire, dans la société socialiste chinoise, la question politique du communisme sous un nouvel angle.

Manifestement, le GBA a subjectivement stimulé cette émergence événementielle. Mais je ne pense pas pour autant qu'il l'explique, pas plus que la hausse du prix du blé à la fin des années 1780 en France n'explique à proprement parler l'événement « Révolution française ».

Les CP **bifurquent** par rapport au GBA car elles inscrivent la perspective communiste non plus *en avant* mais transversalement (ou de manière oblique), et ce de deux façons :

- 1) comme une **extension** de l'espace politique via l'**adjonction de nouvelles directions obliques** : les dimensions politiques d'une révolution proprement communiste concernant tous les rapports sociaux, non seulement tous les rapports de production (et pas seulement les rapports de propriété) mais également tous les rapports sociaux (et pas seulement ceux de production) ;
- 2) comme un type nouveau de travail politique dans ce nouvel espace : non plus une **construction** stricto sensu mais l'**activation** communiste de lignes de force, composant un réseau générique apte à irriguer la société socialiste d'une énergie communiste.

Au total, les CP mettront ainsi au jour que, si le socialisme relève bien d'une construction, le communisme relève lui d'un vent, d'un mouvement.

Remarquons à ce titre que si les coopératives agricoles chinoises constituent bien un équivalent des **kolkhozes** russes, par contre les CP chinoises diffèrent radicalement des **sovkhoses** russes, c'est-à-dire de fermes d'État où les paysans deviennent ouvriers agricoles.

L'hypothèse d'étude va donc être que les CP, sélectionnant comme on va le voir quelques points privilégiés d'intervention concernant les différents rapports sociaux, vont inventer un travail politique d'**acupuncture communiste** sur la société socialiste.



Pour expliciter quelques premiers points avancés par les CP, faisons d'abord un détour par la vaste question d'une **émancipation collective du travail social**, question remarquablement ouverte par l'article d'Alain Rallet dans le numéro 1 de notre revue.

II. Aliénation et émancipation des travailleurs salariés

Le mode de production capitaliste met le travailleur, dépourvu de tout moyen de production et pourvu de sa seule puissance de travail, sous **tutelle salariale** du possesseur des moyens de produire.

Pour le travailleur concerné, cette tutelle salariale intrigue trois dimensions : une **oppression** qui exclut et détruit ; une **exploitation** qui prélève et s'approprie ; une **domination** qui subordonne et contrôle ¹². Plus précisément, dans le cas du travailleur salarié :

- 1) une *oppression* de sa **puissance de travail** ;
- 2) une *exploitation* de sa **force de travail** ;
- 3) une *domination* de son **travail effectif**.

L'intrication de cette oppression, de cette exploitation et de cette domination compose une **aliénation** salariale du travailleur individuel.

Détaillons cela avant d'examiner, à la lumière des Communes populaires, les perspectives politiques d'une **émancipation** collective par les travailleurs eux-mêmes ¹³.

Les considérations qui suivent ont été dégagées dans un travail d'enquête récemment mené auprès d'ouvriers (usine Foxconn de Tchèque) par le groupe *Longues marches*.

Oppression de la puissance de travail

Dans la puissance polymorphe de travail d'un travailleur donné, **l'oppression capitaliste vient découper la force de travail** qui seule intéresse tel ou tel propriétaire de moyens de production. Ce propriétaire propose alors au travailleur de lui louer *cette* force de travail sous forme d'un contrat salarial.

L'oppression restreint ainsi la puissance polymorphe de travail à une force de travail calibrée selon les besoins propres de l'embauteur, propriétaire privé des moyens permettant au travailleur de travailler.

Ce faisant, pendant le temps de location, le propriétaire en question va traiter en purs et simples déchets toutes les capacités objectives (savoirs) et subjectives (mobilisations) du travailleur salarié qui ne lui seront pas utiles, bref tout ce qui de sa puissance de travail ne sera pas exploitable comme force de travail, inscrite dans la division sociale du travail qui convient à l'embauteur.

Exploitation de la force de travail

L'exploitation capitaliste est formalisée dans le contrat salarial par lequel cette force de travail restreinte vient temporairement se louer. Son principe est que **la force de travail louée est rémunérée à sa valeur de reproduction** alors que **le temps de travail, contractuellement établi, dépassera cette valeur** (si ce n'était pas le cas, l'employeur, qui n'est pas philanthrope mais vise à tirer profit du nouveau salarié, ne l'embaucherait pas) en sorte que l'employeur s'appropriera le *sur-travail* fourni en vue de réaliser une *plus-value*.

Ce faisant, le patron fournit au travailleur les moyens de produire (machines et matières premières) et s'approprié les produits du travail, à charge alors pour lui d'en assurer ensuite la vente (en vue de réalisation monétairement la plus-value incorporée aux marchandises produites).

Domination du travail effectif

Pour sa part, la domination capitaliste consiste en une **subordination** contractuelle du travail à effectuer. Cette subordination est explicitement inscrite dans le Code du travail présidant à la signature du contrat de travail salarié entre l'employeur et le travailleur. Elle intrigue elle-même trois dimensions : **décision, contrôle et sanction**. Ainsi :

¹² Ces distinctions s'éclairent des travaux du sociologue marxiste Erik Olin Wright. Voir <https://secession.fr/rela-tion-exploitation>

¹³ Étymologiquement, « s'émanciper », c'est se prendre en mains, en repoussant une prise en main tutélaire.

- 1) l'employeur **décide** le travail que le travailleur salarié doit accomplir ;
- 2) l'employeur **contrôle** le travail accompli par le travailleur salarié ;
- 3) l'employeur **sanctionne éventuellement** le travailleur salarié si son travail n'est pas conforme aux caractéristiques fixées par l'employeur.

Intrication des trois

La **tutelle capitaliste** exercée par contrat salarial sur le travailleur intrique les trois dimensions (elle n'en est pas une simple addition) :

tutelle = oppression ⊗ exploitation ⊗ domination

En effet, l'*exploitation* de la force de travail présuppose l'*oppression* de la puissance de travail (la puissance de travail dont le travailleur est capable a été préalablement restreinte aux dimensions dont l'employeur escompte tirer profit). De même, la *domination* du travail effectivement accompli présuppose l'*oppression*, c'est-à-dire la mise en œuvre, contractuellement convenue, de la force de travail. À l'inverse, l'*oppression* de la puissance de travail apportée par le candidat à l'embauche est normée selon les possibilités d'*exploitation* et de *domination* dont le propriétaire des moyens de production se sent capable.

Comme on va le voir, l'émancipation du travailleur va passer par une **désintrication** des trois dimensions de cette tutelle aliénante.

Aliénation quotidienne du travailleur salarié

Au total, cette tutelle infantilissante configure une *aliénation quotidienne* du travailleur salarié :

- **aliénation**, car sa puissance de travail, sa force de travail et son travail effectif sont captés par un autre et dirigés à des fins qui ne sont pas celles du travailleur ;
- **quotidienne**, car cette *oppression* restreignant drastiquement ce dont le travailleur est capable, cette *exploitation* lui imposant des temps et cadences de travail sur lesquels il n'a pas voix au chapitre, et cette *domination* qui enferme son travail vivant dans un carcan normé selon des fins qui ne sont les siennes, toute cette tutelle pèse heure après heure chaque jour de travail.

Émancipation, individuelle et collective

L'émancipation vis-à-vis de cette tutelle infantilissante va mettre à l'ordre du jour une désintrication libératrice des capacités collectives des travailleurs.

Présentons d'abord *formellement* les caractéristiques **individuelles** d'une telle émancipation avant d'en rehausser *politiquement* la dimension nécessairement **collective**, ce qui nous orientera ensuite vers l'apport historique des Communes populaires chinoises sur tous ces points.

Caractéristiques formelles au niveau individuel

Au niveau individuel, niveau qui ne distingue pas l'artisan individuel de l'ouvrier d'usine ou du paysan d'une coopérative, le travailleur, en s'émancipant, affirme ses propres capacités à faire sien son travail :

- en déployant **sa puissance de travail** en diverses forces de travail spécifiées : pour forger le matin, pour cultiver l'après-midi, pour étudier le soir, pour cuisiner les repas, pour élever ses enfants, pour planifier l'activité du lendemain, pour échanger les produits de son travail avec d'autres... ;
- en faisant interagir **ses différentes forces de travail** et leurs différents produits (biens et services) : les biens qu'il forge le matin, ceux qu'il cultive l'après-midi, les plats qu'il cuisine, etc. ;
- en décidant à tout instant ce qu'il travaille et comment, en contrôlant à tout moment les résultats de **son propre travail**, en se tenant personnellement responsable de tous ces travaux comme de lui-même.

Caractéristiques politiques au niveau collectif

Mais, si la perspective d'une telle émancipation ne se limite pas au refuge de quelques-uns, à la retraite de petites communautés repliées sur elles-mêmes, à la fuite autarcique de quelque ermite, autant dire si

cette perspective d'émancipation doit valoir pour tous – **l'émancipation véritable ne saurait être un privilège** -, alors l'émancipation sociale des travailleurs doit être collective et par là politique.

D'où une triple perspective politique (sur laquelle les CP vont nous fournir un premier éclairage).

Émancipation politique de l'oppression collective

Cette dimension engage les inévitables divisions sociales et techniques du travail : il faut bien que les différentes puissances individuelles de travail s'inscrivent dans une division collective des forces de travail (nul individu ne saurait produire à lui tout seul et en partant de rien, un ordinateur, une choucroute, voire l'instruction complète d'un jeune).

D'où les considérables problèmes de discussions, décisions et programmations collectives dont nous savons qu'ils ne peuvent se résoudre au seul niveau individuel (lequel ne pourrait qu'accuser la concurrence entre individus) ou au seul niveau d'une autogestion (lequel ne pourrait qu'accuser la concurrence entre unités de production : voir l'exemple yougoslave). D'où la nécessité d'intervention d'un État planificateur ¹⁴, avec les considérables problèmes politiques qui en procèdent.

Émancipation politique de l'exploitation collective

Cette dimension engage un lien maintenu entre forces de travail et leurs produits (biens et services) : comment les travailleurs partagent-ils les produits de leurs travaux : selon le travail (et alors selon le temps de travail ou selon sa productivité – aux pièces par exemple), selon les besoins ? Comment répartir ce qui est distribué et ce qui est accumulé, comment partager consommations et investissements ? Comment assurer une correcte péréquation entre secteurs de production plus ou moins productifs ?

Comme l'on sait, le chantier est immense.

Émancipation politique de la domination collective

Enfin, cette dimension de l'émancipation concerne directement ce qu'Alain Rallet appelle très justement « **la subjectivité au travail** », c'est-à-dire le fait que l'émancipation du travail effectif (et pas seulement de la puissance ou de la force de travail) aborde le temps de travail comme un temps **vécu**, comme un temps **vivant** (avant même qu'il ne soit ultimement comptabilisé comme temps **mort**, alors incorporé à la valeur-travail des marchandises produites).



En ce point du **travail quotidien, subjectivement vécu de manière collective**, l'expérience de la RCC et singulièrement des CP nous fournit un précieux héritage. L'étude en cours des CP (communes rurales des paysans, communes urbaines des femmes du peuple ¹⁵, communes d'usine des ouvriers) vise précisément à éclairer tout cela.

Examinons d'ores et déjà quelques « points » et « méridiens » communistes dont ces CP s'annoncent porteuses.

¹⁴ Cette considération procède du constat suivant : l'économie d'un pays, a fortiori de la taille propre à la Chine, ne saurait fonctionner par simple coordination de projets productifs venus de la base (locale puis le). Si le marché n'est plus destiné à jouer son rôle de régulateur aveugle pour la production, il faut bien en assurer une centralisation qui décide des orientations planificatrices. Et qui d'autre alors qu'un État pour assurer ce type de fonction centralisatrice ?

¹⁵ Voir le travail de Fabio Lanza sur les Communes populaires urbaines de Pékin à partir d'août 1958.

III. Acupuncture communiste de la société socialiste par les

CP

Avançons quelques premières hypothèses d'étude.

Les CP rurales (CPR) vont s'attaquer à **l'émancipation des travailleurs paysans** ; c'est en ce sens qu'elles engagent une révolution spécifiquement communiste.

Notons que la construction du socialisme, même conçue par Mao comme révolution socialiste durable, était étatiquement organisée (via des plans quinquennaux de l'État socialiste – c'était d'ailleurs Chou Enlai, chef du gouvernement, qui était en charge de présenter au PCC les orientations de planification avant que le Parti ne les soumette à l'Assemblée populaire).

Dans cette construction planifiée,

- **les divisions du travail** étaient assignées de manière immuable (les forces de travail étaient donc invariablement délimitées parmi les puissances du travail : oppression socialiste ?) ;
- **les répartitions salaires/plus-values** étaient centralement assignées (exploitation socialiste via la possession étatique des moyens de production ?) ;
- enfin **la subordination du travail quotidien** aux décisions des cadres était maintenue (domination socialiste ?).

Le GBA avait enfoncé un coin dans ce dispositif « socialiste » (qui avait toutes les formes d'un « capitalisme d'État ») via la promotion des « industries rurales » (sidérurgiques en particulier) qui mettaient à l'ordre du jour la question de collectifs de travailleurs polymorphes (pratiquant travaux agricoles et industriels).

Les CPR vont tirer parti de ce coin pour inventer un nouveau pas d'émancipation collective, en vérité un pas de type nouveau car de type communiste (et non plus socialiste) : un pas transversal qui étend l'espace de la longue marche communiste.

Donnons-en quelques premières caractéristiques.

Extension de la polyvalence collective

Les CPR ne vont pas se contenter d'intriquer agriculture et industrie mais vont mettre à l'ordre du jour des « communes » qui pratiquent collectivement **huit types de travaux collectifs** :

- 1) agriculture
- 2) industrie
- 3) services marchands
- 4) commerces et transports
- 5) éducation et instruction (crèches, écoles...)
- 6) santé
- 7) administration régionale
- 8) milices populaires

D'où une transformation

- du découpage des forces de travail dans la puissance de travail des paysans (donc de **l'oppression**) ;
- du mode de partage du temps de travail mort entre consommation et accumulations (donc de **l'exploitation**) ;
- du mode de contrôle quotidien du travail vivant (donc de la **domination**).

Vent communiste versus planification socialiste

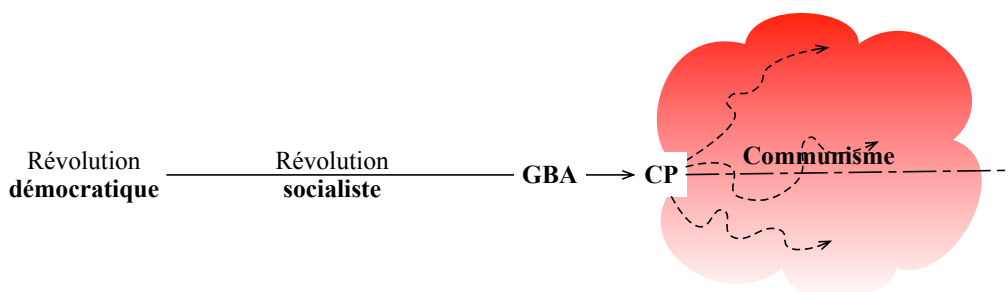
Point important : ces transformations, spécifiquement *communistes*, relèvent moins d'une **planification** (de type nouveau) que de ce que les Chinois appelaient à juste titre « **un vent communiste** » : le souffle d'une dynamique de masse, concrète et diversifiée, moins centralisée que foisonnante.

Posons que ces transformations portées par le vent communiste opèrent par **points venant activer des lignes d'énergie communiste** dans le corps social socialiste (ces lignes que l'on appellera *méridiens* pour mieux les distinguer d'une ligne de front ou d'une ligne stratégique).

On passe ainsi de ce premier schéma



à celui-ci :



Exemples de points communistes

Le point des cantines

Les CPR ont mis en place des cantines permettant de libérer du temps de travail supplémentaire en assurant collectivement les tâches de reproduction de la population, précédemment assurées dans l'espace domestique privé.

Point essentiel : ces cantines étaient **gratuites pour tous les paysans de la CP**. Cette initiative intervenait ipso facto sur la répartition des produits alimentaires du travail collectif paysan : elle mettait en pratique l'idée que les aliments produits par la CP qui servaient à la nourriture des paysans mêmes qui les avaient produits ne sauraient faire l'objet d'échanges marchands entre le travailleur et son collectif.

D'où la mise en œuvre, à échelle restreinte, du principe communiste : « à chacun selon ses besoins » en lieu et place du principe socialiste « à chacun selon son travail ».

Point remarquable : **cette mutation ne relevait nullement d'un « communisme de l'abondance »** (voire l'idée « socialiste » de type bolchévique qu'il faudrait attendre un développement des forces productives assurant une économie d'abondance pour pouvoir envisager de « passer au communisme ») mais d'une mise en œuvre, restreinte au cas des aliments produits par les paysans.

La Droite va violemment s'opposer à ce point (voir la conférence de Lushan) : en argumentant que ce qui était produit **par** les paysans pour autant n'était pas spécifiquement produit **pour** eux mais l'était surtout **pour** le socialisme, donc aussi **pour** les villes ; et qu'il ne fallait donc pas donner droit à une telle application restreinte d'un principe communiste dans le cadre d'une construction globale et centralisée du socialisme, faute de quoi cette intrusion, gauchiste et aventuriste, ferait tache d'huile et contredirait la planification socialiste.

Où l'on voit qu'un « point » divise politiquement, tout spécialement sur ses conséquences, c'est-à-dire sur le type de méridien dont il est le germe activateur.

Le point du travailleur polymorphe dans un collectif polyvalent

Les CPR vont mettre en œuvre non seulement un nouveau type *polyvalent* de collectif paysan mais aussi une **nouvelle figure du paysan individuel comme travailleur *polymorphe*** : travailleur agricole et industriel, travailleur manuel et intellectuel.

En effet, l'enjeu des « industries rurales » n'était pas qu'économique (GBA) mais également politique : il s'agissait que les paysans s'approprient la construction de leurs outils de travail par une pratique artisanale de la fonderie et de la ferronnerie.

En France aujourd'hui, l'Atelier paysan ne met-il pas de même à l'ordre du jour la fabrique par les paysans eux-mêmes de leurs tracteurs et autres outils de production ?

Par ailleurs, les paysans intriquaient ainsi le travail intellectuel (voir « *la dialectique dans la culture des tomates* ») à leur travail manuel (agricole et industriel), intrication essentielle apte à faire face à l'autre intrication du travail manuel au travail intellectuel (pour les cadres et étudiants venant, un trimestre par an, travailler à la campagne avec les paysans) : si les paysans ne pratiquaient pas eux-mêmes le travail intellectuel, le déplacement des intellectuels à la campagne aurait été réduit à une simple brimade !

Le point de la femme du peuple dans les campagnes

Via les cantines, les crèches, les ateliers de couture, etc., les CPR vont permettre qu'à la campagne, les femmes du peuple ne soient plus enfermées dans les tâches domestiques de reproduction des puissances de travail et viennent participer à égalité au collectif des travailleurs paysans et deviennent, elles aussi, des travailleuses polymorphes.



Comme on va bien vite le voir, ces trois points sont des *germes* de communisme, c'est-à-dire qu'ils vont bien vite activer des « méridiens » (lignes de force énergétique, d'irrigation nerveuse) qui vont opérer dans le reste de la formation sociale chinoise, en particulier hors des campagnes : dans les villes elles-mêmes.

Les méridiens communistes activés par ces points

« Pas d'argent pour la nourriture ! »

Dès l'été 1958, **les cantines rurales vont faire des émules dans les villes** (sous l'impulsion des femmes du peuple inventant les CP urbaines).

L'extension de leur gratuité (et donc du principe communiste : en matière de nourriture, « à chacun selon ses besoins ») va diviser politiquement le PCC.

- Du côté de la Gauche, Ke Quinshi (maire de Shanghai et membre du BP) va formuler le principe général : « *Pas d'argent pour la nourriture !* ».
- Du côté de la Droite, la critique de ce principe (comme gauchiste et aventuriste) va être centrale lors de la conférence de Lushan.

Difficile pour le moment d'évaluer tout ceci de plus près s'il est vrai que la question, proprement tragique, de **la grande famine rode** sur tout ce débat, famine dont les tenants et les aboutissants ne sont pas encore tirés au clair : parts des catastrophes naturelles, des excès délirants du GBA, des erreurs de planification socialiste, des extensions trop sauvages des CP, du sabotage du GBA par la Droite, des fausses statistiques inventées par les bureaucrates, de la retraite subite de tous les conseillers soviétiques... ?

« Sidérurgie et poésie pour tous ! »

Le point communiste du travailleur polyvalent, mis à l'ordre du jour par les CPR, va lui aussi connaître une extension fulgurante, en particulier sous la double forme des mots d'ordre « la sidérurgie pour tous ! » et « la poésie pour tous ! ».

Inutile d'insister sur la percée idéologico-politique dont il s'agit là.

Bien sûr, l'étude devra prendre en compte le bilan effectif de tout cela (on sait déjà qu'une bonne partie de l'acier produit dans les haut-fourneaux ruraux était de mauvaise qualité et par là impropre à bien des usages ; qu'en est-il de même des poèmes ainsi suscités à grande échelle ?) mais, de toutes les façons, nous avons déjà vu **que la conception proprement communiste du travail** ne saurait strictement le mesurer à ses produits détachables, au travail mort incorporable dans des valeurs d'usage : l'orientation communiste de pensée incorpore à la valeur du travail sa part d'expériences, de tentatives et d'essais, d'échecs et de réussites : un travail qui a raté sa concrétisation séparable (un plat, un dessin ou une démonstration ratés) n'est pas un néant mais une composante essentielle du processus émancipateur qu'il y a dans tout travail !

Femmes du peuple dans les villes

Les **CP urbaines** constituent la première extension (le principal méridien) des CP rurales.

Il est essentiel que cette extension politique soit **l'affaire des femmes du peuple** - les CPU sont leur affaire comme les CPR sont celle des paysans (et comme les communes ouvrières de 1967 - Shanghai - seront l'affaire des ouvriers). Dans les villes, les femmes du peuple ont pris exemple sur l'émancipation engagée dans les campagnes par les femmes du peuple. À ce titre, les points spécifiques des cantines, des crèches, des ateliers collectifs de confection et de réparation vont jouer un rôle moteur.

L'exploration de ces germes est à l'ordre du jour d'une future étude du livre (à paraître) de Fabio Lanza : *Pont vers le ciel. Le mouvement des communes urbaines à Pékin.*

Suites

Résonances et réverbérations

Posons que les points-germes de communisme irriguent le corps social socialiste (la formation sociale socialiste) de deux manières ¹⁶ :

- par **résonances**, le long d'un « méridien », d'un nerf, d'une ligne d'énergie qui irrigue-dynamise-traverse la société ;
- par **réverbérations**, cette fois entre différents « méridiens », ou nervures d'un même corps-formation social.

On a relevé **trois résonances le long de trois méridiens** (le caractère ou non marchand de la nourriture, le caractère polymorphe du travailleur, les femmes du peuple s'émancipant du seul espace domestique).

On pressent des réverbérations entre campagnes et villes, entre agriculture et industrie...

Il faut aussi examiner comment les méridiens, propres aux paysans ou aux femmes du peuple, peuvent réverbérer vers des méridiens propres cette fois aux ouvriers, aux jeunes et aux intellectuels.

Il semble qu'il faille attendre la GRCP pour que de telles réverbérations communistes soient politiquement mises à l'ordre du jour. Mais cette question mérite étude.

¹⁶ Empruntons ici à Bachelard la distinction des *résonances* et des *réverbérations*.

Conséquences aujourd'hui

L'enjeu d'une telle étude ne s'enferme bien sûr pas dans l'histoire de la RCC. Il ne s'agit pas ici d'une étude d'historien mais de militant communiste.

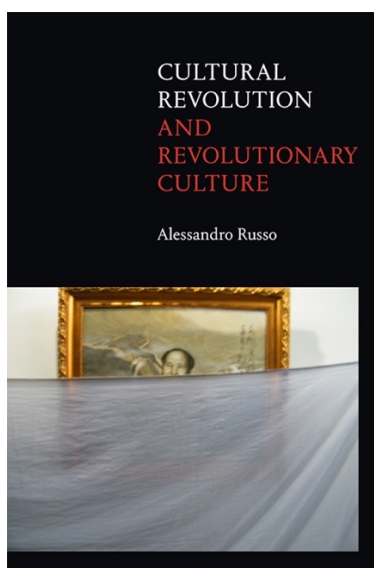
Autrement dit, l'enjeu reste de **mettre au jour un héritage susceptible d'être réactivé par des militants de 2024** – *réactivé* ne voulant bien sûr pas dire *répété* mais *repris* au sens que Kierkegaard donne à la « reprise ». Il s'agit donc de réactiver l'existence (l'ek-sistence !) de possibilités et de potentialités collectives (qui constituent désormais un « patrimoine » communiste et générique de l'humanité) en dégageant, dans le monde contemporain, de nouveaux « points » politiques susceptibles de faire « germer » quelques « méridiens » communistes de même acabit.



NOTRE HÉRITAGE COMMUNISTE À LA LUMIÈRE DU LIVRE D'A. RUSSO SUR LA RÉVOLUTION CULTURELLE

Préambule - La problématique d'Alessandro Russo

Révolution culturelle et culture révolutionnaire
Alessandro Russo



2020 Duke University Press

L'orientation du livre est formulée par son titre *Révolution culturelle et culture révolutionnaire* : il s'agit d'examiner la « **culture révolutionnaire** » à l'œuvre dans la **Révolution culturelle**.

Par « *culture révolutionnaire* », il faut ici entendre le réseau théorique des catégories intellectuelles au principe de la pensée politique mise à l'épreuve de la *Grande révolution culturelle prolétarienne* [GRCP].

L'idée directrice est celle-ci : la révolution idéologique (GRCP) met à l'ordre du jour une **révolution de la « culture révolutionnaire »** qui est sous-jacente à l'idéologie communiste.

Pour préciser le sens ici du mot *culture*, posons ceci :

- **culture** vient ici nommer le terrain **en amont** susceptible de supporter l'émergence d'une conception du monde précise, d'une idéologie (« culturellement ») constituée ;
- ce **terrain culturel**, condition plus que détermination, entrelace des manières **collectives** de *sentir, parler et penser* qui intriquent elles-mêmes ces matières **quotidiennes** que constituent les activités *travailler, habiter et peupler*.

La discussion par A. Russo des catégories marxistes-léninistes et maoïstes mobilise également des catégories d'autres types : psychanalytiques (freudo-lacaniennes : *sur-Moi* et *pulsion de mort*...), sociologiques (Max Weber : *autorité* et *pouvoir*...) et philosophiques (Alain Badiou : *événement* et *sujet*).

Dans ce livre, l'étude historique de la GRCP se mène par **coupures** symptomales et interprétatives en distinguant **quatre moments-clef** :

- I. novembre 1965 : son « *prologue théâtral* » ;
- II. décembre 1965 – avril 1966 : la subjectivité politique de Mao au principe du lancement de la GRCP ;
- III. mai 1966 – août 1968 : la séquence politiquement la plus intense de la décennie 1966-1976 ;

IV. 1973-1976 : les ultimes tentatives de Mao pour engager à échelle de masse un bilan politique de la GRCP.

L'énonciation de ce livre est celle d'un historien militant, nourri d'une ferme connaissance sinologique (mobilisant une abondante documentation de première main en chinois) et opposant au bilan convenu de la GRCP (« négation totale » par Deng Xiaoping et ses successeurs) une intellectualité en intériorité subjective aux enjeux politiques considérables de cette révolution.

Cette étude constitue un précieux contrepoint au livre de Cécile Winter *La grande éclaircie de la Révolution culturelle chinoise* lequel couvre plus systématiquement toute l'histoire de la GRCP en épousant plus étroitement jusqu'à son terme le point de vue politique de Mao alors que le livre d'A. Russo engage une discussion plus autonome de l'orientation maoïste, incluant ses limites, ses errances et ses impasses.

Pour les communistes d'aujourd'hui, pour nous donc, l'étude de ce livre procure un excellent point de départ pour évaluer leur propre héritage *communiste*.

Notre héritage ? I – Trois hypothèses

Notre question : à quel(s) titre(s) précis la GRCP constitue-t-elle **une « grande éclaircie »** pour une politique communiste au XXI^e siècle ?

Une telle éclaircie ne pourra être que **paradoxe** tant la GRCP constitue tout autant **une grande opacité**, allant parfois jusqu'à de réels *trous noirs*.

I. Une Révolution communiste chinoise en deux périodes

Le parti pris est ici d'inscrire la GRCP (1966-1976) dans une séquence historique plus large (1958-1976) que l'on nommera celle de la **Révolution communiste chinoise** [RCC] en sorte que la GRCP va être comprise comme **seconde grande séquence d'une unique révolution** (un peu comme 1793 doit être saisi comme un second moment de la Révolution française 1789-1794).

Appelons cela l'hypothèse **GRCP = RCC(2)**

La RCC est initiée par les **Communes populaires rurales** [CPR] **des paysans** (à partir de fin avril 1958), pour s'étendre (à partir d'août 1958) aux **Communes populaires urbaines** [CPU] **des femmes du peuple**.

D'où une première partie de la RCC - **RCC(1) = {1958-1965}** - que l'on périodisera ainsi :

- 1958-1959 : **essor des Communes populaires** (des paysans puis des femmes du peuple) ;
- été 1959 : première grande crise politique interne au Parti communiste chinois [PCC] lors de la conférence de Luxun (juillet-août 1959) débouchant sur la destitution de Peng Dehuai (septembre 1959).
- 1960-1962 : **reflux des Communes populaires** et dévitalisation réactionnaire restant mal documentés et par là restant largement opaques ;¹⁷
- 1963-1965 : trois années de réel « **trou noir** » (cf. l'oxymore d'un socialisme sans planification !) concluant la RCC(1).

On périodisera ainsi la seconde partie – **RCC(2) = GRCP = {1966-1976}** :

- janvier-avril 1966 : prélude déjà disputé ;
- mai 1966 : lancement officiel de la GRCP ;
- été 1966 : mouvement de masse des étudiants (Gardes Rouges) ;
- automne 1966 : entrée en mouvement des ouvriers d'usines ;

¹⁷ Une hypothèse en ce point : en 1958, l'événement des CP a été politiquement mal distingué du Grand bond en avant [GBA] dans la construction du socialisme. La confusion, volontaire par la Droite du PCC, entre CP « communistes » et GBA « socialiste », permettra d'instrumenter l'échec avéré du GBA (voir son intrication à la famine de 1959) pour étouffer politiquement les CP !

- janvier 1967 : **tempête ouvrière** ayant Shanghai pour centre géographique et « la question du pouvoir » comme enjeu politique central ¹⁸ ;
- février 1967 : création dans les usines de Shanghai d'une **Commune populaire ouvrière**, très vite renommée, à l'initiative de Mao, en *Comité révolutionnaire* ;
- printemps 1967 – été 1968 : long dépérissement politique du mouvement étudiant des Gardes rouges (activisme et factionnalisme forcés) débouchant sur leur dissolution à l'automne 1968 ¹⁹ ;
- 1969-1971 : **trou noir** politique ²⁰ de la séquence « Lin Piao » (entre sa promotion lors du IX^e Congrès en avril 1969 jusqu'à sa mort le 13 septembre 1971 suite à son coup d'État raté) ;
- 1972 : réhabilitation opaque des droitiers destitués en 1966-1967 (dont Deng Xiaoping) ;
- 1973-1974 : campagne anti-Confucius, stimulant dans les usines les inventions politiques des « universités ouvrières » et des « contingents théoriques ouvriers » ;
- 1975-1976 : campagne d'étude sur « la dictature du prolétariat » menant (fin 1975) à la seconde destitution de Deng Xiaoping puis, suite aux morts de Zhou Enlai (janvier 1976) et de Mao (septembre 1976), coup d'État thermidorien (fin 1976) destituant la bande des Quatre et réinstallant définitivement Deng Xiaoping au pouvoir.

Au total, une succession difficilement déchiffrable de soulèvements éclaircissants, de retombées étouffantes et de « stabilisations » dans différents « trous noirs » de l'ordre socialiste ²¹.

II. Une basse continue : les Communes populaires

L'ensemble de la RCC se déploie sur **la basse continue des Communes populaires** selon leurs trois modalités :

- Communes populaires **rurales des paysans** (à partir de fin avril 1958) ;
- Communes populaire **urbaines des femmes du peuple** (à partir de mi-août 1958) ;
- Commune populaire **d'usine des ouvriers** de Shanghai (en février 1967).

La grande éclaircie de la RCC (plutôt que de la seule GRCP) tient à cette invention des Communes populaires par les masses concernées (paysans, femmes du peuple, ouvriers).

Mais cette éclaircie des Communes populaires s'est aussitôt doublée d'une significative **opacité politique**.

- 1) Le destin politique des Communes populaires rurales et urbaines inventées en 1958 s'avère, à partir de 1963, oublié, voire forclos alors même que la capacité politique propre des paysans (80% de la population !) a opéré au principe de la RCC (voir l'épisode « théâtral » fin 1965).
- 2) La relance de la RCC par les étudiants puis par les ouvriers durant la GRCP ne se réfère plus que de loin et de manière purement formelle à ces Communes populaires de 1958 ! Plus surprenant et politiquement incompréhensible : la Commune populaire ouvrière de Shanghai (février 1967) ne s'y réfère pas et préfère se réclamer... de la Commune ouvrière de Paris (1871), recouvrant ainsi l'invention politique propre des paysans chinois par une référence historique inappropriée pour une révolution communiste dans le socialisme (ce que bien sûr la Commune de Paris n'était aucunement). ²²

¹⁸ Voir les trois déclarations, inspirées par Mao, des 16, 22 et 31 janvier 1967.

¹⁹ suite à la célèbre réunion (28 juillet 1968) entre Mao et les leaders des Gardes rouges

²⁰ Échec de la révolutionnarisation du PCC conduisant à un Parti politiquement désorienté.

²¹ En première approche, deux « trous noirs » massifs : ceux de 1963-1965 (planification socialiste désorientée) et de 1969-1971 (parti communiste désorienté), soit une durée totale de six années représentant près d'un tiers de celle de la RCC (1958-1976) !

²² Ce type de recouvrement idéologique de la RCC par des références historiques politiquement inadéquates (à la Commune de Paris, aux révolutions de 1848, voire à la Révolution française) se prolonge aujourd'hui en vue de semblables stérilisations militantes.

- 3) Au total, on se retrouve donc face à une RCC se réfléchissant elle-même selon une **scission cloisonnée** : d'un côté – RCC(1) - les paysans et les femmes du peuple ; de l'autre – RCC(2)=GRCP - les étudiants et les ouvriers !

Difficile de ne pas penser que l'échec de la RCC s'enracine dans cette schize sociale et politique, qui, en 1966, relance dans les villes une révolution engagée par les paysans en 1958, révolution étouffée à partir de 1962 sans que le bilan politique de cet étouffement ne soit clairement pris en compte ²³ et sans que les paysans ne deviennent ensuite acteurs de la GRCP !

III. Un échec à identifier les obstructions à relever

Si la RCC a été finalement **défaite** radicalement, c'est parce qu'elle a massivement **échoué**. Mais si la RCC a échoué, c'est parce qu'elle a **buté** non pas tant sur de simples **obstacles** qu'elle n'a pas su surmonter mais sur de véritables **obstructions** qui, faute de discernement politique adéquat, n'ont pas pu être relevées ou subsumées. ²⁴

Nous héritons de ces obstructions comme nous héritons de l'éclaircie et de l'opacité, des inventions et des trous noirs de cette révolution, unique dans l'histoire de l'humanité. Il nous revient désormais de discerner ces obstructions en sorte que l'orientation communiste au XXI^e siècle se réactive en les relevant.

Cette tâche intellectuelle est d'autant plus urgente d'un point de vue militant que la défaite de la RCC a produit par ailleurs d'indéniables **nouveautés réactionnaires** et non pas un simple retour à l'état antérieur, nouveautés (qu'on épinglera ici sous le nom général de *Capitalisme autoritaire d'État socialiste*) qui façonnent désormais l'avenir concurrentiel du capitalisme mondial.

Notre héritage ? II – Deux points d'activation

L'enjeu de ce texte n'est pas de viser une histoire en bonne et due forme de la RCC, incluant la GRCP comme sa seconde période. Son enjeu est militant. Pour ce faire, nous ne repartons pas, comme le livre de C. Winter, du **testament** politique de Mao pour l'endosser. Nous nous considérons plutôt comme « **héritiers sans testament** » de la RCC, à charge alors pour nous de déclarer un **héritage** communiste précis, susceptible d'orienter notre travail politique dans le monde contemporain.

Explorons cet héritage sous la forme non pas d'une « ligne » politique ²⁵ mais de **deux points** : le premier relève du bilan de la RCC comme révolution (politico-idéologique) de type nouveau, le second de la « culture révolutionnaire » de type nouveau susceptible de ressourcer intellectuellement une politique communiste au XXI^e siècle.

²³ si ce n'est sous la modalité réductrice d'un nouvel antagonisme avec des ennemis de classe suscités dans le PCC par cette RCC. Mais cette conception, centrant la RCC sur la nouvelle contradiction antagonique qu'elle a levée dans le PCC, contourne trois questions politiquement décisives (sur lesquelles nous reviendrons en détail plus loin) :

- 1) ce nouvel antagonisme politique est un antagonisme politique de type nouveau ;
- 2) il l'est en particulier par le fait que, dans une Révolution communiste, l'antagonisme n'est plus politiquement moteur comme il peut l'être dans une Révolution socialiste ou démocratique ;
- 3) la révolution politique des rapports **socialistes** (de travail, d'habitation, de peuplement et d'organisation) est l'élément moteur de la Révolution communiste qui suscite alors des adversaires et des ennemis de type nouveau non préexistants.

²⁴ On clarifiera plus loin la différence intellectuelle entre *obstacles à surmonter* et *obstructions à relever/subsumer*, en prenant en particulier appui sur la révolution mathématique de l'algèbre moderne.

²⁵ L'hypothèse est que la Révolution communiste est de type nouveau en ce qu'elle ne progresse pas selon une ligne de front délimitant clairement deux camps antagoniques : une chose est l'existence persistant de deux orientations stratégiques (et deux seulement : capitalisme ou communisme), autre chose serait l'existence maintenue de deux classes politiques structurant une ligne de front entre deux camps.

I. La RCC comme antagonisme révolutionnaire de type nouveau

La révolution communiste s'engage par affirmations résolues (voir les points adjoints par les Communes populaires) qui **suscitent** inéluctablement de nouvelles négations de types variés : les oppositions des *non-convaincus*, des *adversaires* et des *ennemis*.

Mais alors, comment se rapporter politiquement à ces différents types de négation politique ? Comment, à l'époque spécifique de la Révolution communiste, traiter de manières politiquement diversifiées **l'inertie, l'adversité et l'antagonisme** ? Si l'inertie et l'adversité (*contradictions au sein du peuple*) peuvent être réduites en **convaincant** les opposants de la puissance affirmative des avancées communistes, comment l'inévitable combat antagonique contre les ennemis ne va pas tirer en arrière les affirmations communistes pour les restreindre à la double négation d'un anticapitalisme socialiste ? Autrement dit, comment intriquer l'affirmation communiste à la double négation antagonique ?

Ce risque est d'autant plus prononcé que la Révolution communiste opère **dans** le socialisme (par adjonction-extension de points communistes), et non pas frontalement **contre** lui (par abandon-déplacement ou par destruction-reconstruction).

Cette question touche ainsi au contenu politique spécifique (à l'heure de la Révolution communiste) de la **dictature**²⁶ qu'il convient d'exercer sur l'ennemi. Cette question s'avère **doublement ardue**.

- D'une part, discerner les ennemis des simples adversaires devient **plus compliqué** dans la Révolution communiste, c'est-à-dire quand l'ennemi n'est plus préalablement repérable mais qu'il émerge dans le même geste collectif d'opposition que l'adversaire ou le simple réticent.
- D'autre part combattre un ennemi que l'on a suscité est **plus dangereux** que combattre un ennemi dont l'existence préalable est extrinsèque : un ennemi que votre action suscite émerge de l'intérieur même de votre projet selon un antagonisme intrinsèque de type « guerre civile larvée »²⁷ qui complique alors singulièrement la délimitation précise d'une « ligne de front » ou la constitution de « zones libérées ».



Reformulons cela autrement.

Dans l'orientation communiste, la prise en compte de l'antagonisme politique est inévitable (l'orientation communiste n'est pas – ne saurait être – non-violente). Mais **l'inévitable antagonisme est politiquement corrupteur** car affronter l'ennemi implique en un certain sens de **se mesurer à lui**, d'où le risque alors de **le prendre pour mesure** de nos propres capacités politiques, erreur désastreuse s'il est vrai que l'antagonisme politique s'enracine précisément dans des manières incompatibles de mesurer ce qui existe et compte vraiment pour l'Humanité.

L'affrontement antagonique tend à constituer une mesure partagée entre les deux camps qui s'opposent, ne serait-ce que parce que la victoire de l'un est la défaite de l'autre. Mais, dans l'antagonisme entre camps de natures politiquement différentes (et non pas dans les guerres interimpérialistes), ce partage préserve aussi sa part différenciante (tout partage est l'unité dialectique d'une mise en commun et d'une partition), ne serait-ce que parce que « victoire » et « défaite » n'ont pas tout à fait le même sens entre communistes et capitalistes (voir la manière dont Mao relève le danger politique inhérent aux « victoires »).

Lors de la révolution démocratique chinoise (1928-1949), Mao a été extrêmement attentif à traiter de manière spécifiquement communiste la contradiction antagonique avec les forces féodales et coloniales (traitement des prisonniers...).

De même, lors de la révolution socialiste chinoise (à partir de 1953), Mao n'a cessé d'insister sur l'importance de limiter l'inévitable antagonisme politique (avec les forces capitalistes et

²⁶ La catégorie de « dictature du prolétariat », qui pointe l'énigme terminale de la GRCP, intrique trois questions :

- qu'est-ce que la dictature (et, corrélativement, qu'est-ce que le pouvoir politique) ?
- qu'est-ce que le prolétariat (et, corrélativement, quel est l'opérateur subjectif de la révolution communiste) ?
- quel est le rapport politique entre les deux (et, corrélativement, le sujet collectif communiste doit-il également être l'opérateur de dictature) ?

²⁷ En 1967-1968, Mao s'inquiétait tout particulièrement des risques que la GRCP ne dégénère en guerre civile.

impérialistes) en circonscrivant les ennemis à leur noyau irréductible et en les isolant des simples adversaires qu'il s'agit de neutraliser.

Tout ceci suggère que la politique révolutionnaire *communiste* doit traiter la contradiction entre ses **affirmations constituantes** et des **doubles négations constituées** :

- les affirmations communistes sont au principe de la constitution d'un camp du peuple élargi, ralliant par adhésion ;
- les doubles négations sont au principe du rapport aux opposants :
 - ralliement de l'inertie du Centre ;
 - neutralisation des adversaires de Droite ;
 - isolement de l'ennemi. ²⁸

Ainsi les **affirmations** communistes sont **constituantes** quand les **doubles négations** portent sur le rapport communiste à des opposants **constitués** par les affirmations précédentes.

Les risques de corruption liés à l'inévitable antagonisme politique doivent alors être autolimitées par une politique communiste intriquant **affirmations** ralliantes, **neutralisations** par expansion de son camp et **isolements** par restrictions du camp antagonique.

II. Ressources intellectuelles pour une culture communiste de type nouveau

L'obstruction du classisme

Examinant les spécificités de « l'usine socialiste » (*Kombinats* soviétiques et *Danweis* chinois), A. Russo discute ce qu'il appelle « la chaîne conceptuelle *ouvrier-usine-classe-parti-état* » ²⁹ en rehaussant sa « *circularité aussi évidente que symptomatique* ».

Sans nous engager ici dans une discussion détaillée de son intéressante compréhension critique, appelons « **classisme** » cette intrication conceptuelle (au principe du marxisme-léninisme canonique) et entreprenons, à nos propres frais, de le caractériser pour y discerner le noyau d'une obstruction politique.

L'UCF, dans sa séquence conclusive au début des années 1980, a engagé une critique radicale de ce *classisme* qui l'a conduite, à juste titre, à rejeter le testament marxiste-léniniste. Le point est que cette critique s'est finalement déployée sous le triple signe, politiquement désastreux, d'un **obstacle** insurmontable, d'une **saturation** irréversible et finalement d'une nécessaire **liquidation**. ³⁰

L'enjeu proprement politique est aujourd'hui de **pointer l'obstruction politique** qui opère secrètement dans cette dynamique *classiste* en sorte de récuser à la fois (« lutte sur deux fronts ») le dogme stérile d'un classisme mort-vivant et la liquidation dévastatrice de toute problématique politique des classes sociales déclarée comme étant *saturée*.

Un système conceptuel

Formalisons pour cela la chaîne conceptuelle d'A. Russo ainsi :

- d'un premier côté le tandem social :

ouvrier ————— usine

- de l'autre le tandem politique :

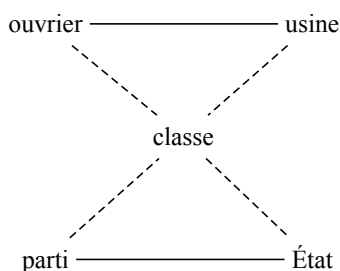
parti ————— État

²⁸ En ce point, l'intellectualité communiste doit tirer parti des ressources intellectuelles de la logique moderne et de sa distinction entre négations classiques, intuitionniste et paraconsistante.

²⁹ p. 251

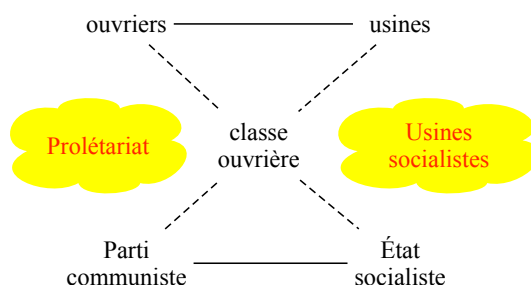
³⁰ Voir, fin XVIII° et début XIX°, les mêmes tendances liquidatrices à l'œuvre dans l'algèbre classique pré-galoisienne.

- et entre les deux la catégorie bivalente de *classe* faisant ainsi pivoter l'ensemble :



Le classisme marxiste-léniniste complète ce système conceptuel

- de la notion politique de *prolétariat* (comme classe politique *pour soi*, avant-garde de la classe sociale *en soi*)
- et de la catégorie d'*usine socialiste* (comme usine libérée de la propriété privée des moyens de production) :



La voie liquidatrice consiste à supprimer le pivot *classe ouvrière* en sorte d'un côté que *Parti communiste* et *État socialiste* fusionnent en Parti-État dépolitisé et, de l'autre, que ne reste plus qu'une liaison apolitique entre ouvrier et usine qu'on neutralisera alors en la ramenant à son degré anthropologique zéro : « à l'*usine*, il y a l'*ouvrier* ! » (la belle affaire !).

Pour nous, la question est tout autre : quelle est, dans cette intrication, l'obstruction politique rendant compte de sa dépolitisation avérée ?

En algèbre moderne (c'est-à-dire galoisienne), on peut connaître algébriquement pourquoi l'équation algébrique devient, à partir d'un certain degré polynomial, algébriquement insoluble, autrement dit pourquoi l'inconnue algébrique devient algébriquement inconnaisable. On subsume alors l'obstruction de l'inconnaisabilité individuelle en connaissant la solidarité collective (le groupe de Galois de l'équation) dont l'inséparation rend les individualités inconnaisables. Ainsi l'algèbre classique voulait **connaître l'inconnue** quand l'algèbre moderne apprend à **connaître l'inconnaisabilité de l'inconnue**.

Une révolution communiste de la catégorie d'intérêt

Peut-on traiter politiquement pourquoi le classisme est devenu politiquement stérile, non pour le féconder à nouveaux frais mais pour incorporer à la politique communiste un nouveau point à traiter ? L'hypothèse ici proposée va être celle-ci : l'obstruction tient à la catégorie d'**intérêt** qui sous-tend, plus ou moins ouvertement, le dispositif conceptuel classiste, catégorie d'**intérêt** que la RCC est venue politiquement scinder de manière irréductible.

En effet,

- D'un côté, « intérêt » vient, **dans le socialisme**, nommer les intérêts matériels communs aux ouvriers, intérêts susceptibles de les constituer en classe sociale : intérêts spécifiques les opposant à ceux de la classe sociale des propriétaires des grands moyens de production et les distinguant des différentes classes sociales de paysans (pauvres, moyens, riches). L'idée marxiste-léniniste est alors que ces intérêts matériels des prolétaires, c'est-à-dire de ceux qui n'ont rien d'autre à défendre que l'existence de leurs bras, les constituent en avant-garde dans l'antagonisme politique (et non pas social : à proprement parler, ouvriers et patrons ne sont pas dans un rapport antagonique même si leurs intérêts matériels sont opposés).

- Mais d'un autre côté, « intérêt » vient, **dans l'orientation communiste**, nommer « les intérêts d'ensemble de l'Humanité », mis au poste de commandement de sa politique. Mais ici *intérêt* prend un sens étendu aux capacités proprement émancipatrices de l'Humanité, capacités précisément non réductibles aux seuls intérêts matériels de survie de l'espèce humaine ! Or la RCC a montré que la classe sociale des ouvriers chinois s'est politiquement divisée face aux nouvelles perspectives communistes d'émancipation collective, une partie d'entre eux privilégiant la préservation des acquis du socialisme (les avantages matériels propres aux Danweis industriels et auxquels d'autres travailleurs n'avaient pas droit, un peu comme en France l'aristocratie ouvrière pouvait défendre ses privilèges difficilement acquis face aux simples OS d'usines).

La RCC dans le socialisme réorientait le socialisme comme séquence politique consacrée non plus au seul développement des forces productives (sur la base d'une propriété étatique des moyens de production) mais à la réduction des divisions socialistes du travail et de l'espace et au dépérissement de l'État socialiste. Ce faisant, elle impliquait un dépassement du principe socialiste d'intéressement individuel (« à *chacun selon son travail* » : d'où primes, salaires à la pièce...) pour commencer d'inscrire en quelques points le principe communiste de « à *chacun selon ses besoins* ». Un tel dépassement des intérêts matériels spécifiques pour une cause générale impliquait une révolution idéologique et culturelle de ce que « communisme » veut dire : **un saut** (et non pas une continuité transitive) des intérêts matériels, socialement constitués, propres aux exploités à des intérêts subjectifs d'ensemble que la politique communiste doit constituer.

Un point d'appui

Où trouver, dans l'expérience humaine ordinaire, l'équivalence d'un tel bond qualitatif d'un intérêt matériel existant vers l'intérêt subjectif de créer une existence de type nouveau, au prix assumé de perturber le régime existant des intérêts matériels ? Où reconnaître un tel **saut de l'intéressé à l'intéressant** ?³¹

Exemplairement dans cet intérêt désintéressé si communément porté par les êtres humains pour les enfants ! Leur existence, patiemment adjointe par de longues instruction et éducation, vient illuminer la vie des adultes à mesure exacte du fait qu'elle la complique (à rebours du positivisme nihiliste anglo-saxon du « Dink » : *Double Income No Kids* - double salaire, pas d'enfant).

Tout de même, le matérialisme dialectique de l'intéressant désintéressé (que l'orientation communiste met au poste de commandement) s'oppose au matérialisme positiviste de l'intéressant intéressé (qu'un certain socialisme met au poste de commandement).

Pour un matérialisme de la gratuité et de la contingence...

Au total, l'obstruction politique résiderait alors en ceci : l'intérêt communiste est essentiellement gratuit, ce qui n'est aucunement dire qu'il relève d'une privation, voire d'un sacrifice, ni à proprement parler d'un héroïsme de l'abnégation.

Subsumer cette obstruction, c'est constituer une telle gratuité en enjeu politiquement central pour l'émancipation collective de l'humanité. Et n'est-ce pas assez exactement ce à quoi la RCC et singulièrement la GRCP a travaillé sous la direction de Mao ? D'où la nécessité de revenir sur la manière dont cette RCC a aussi été une révolution dans les moyens de convaincre et de rallier, dans les manières de s'opposer et de combattre.

Hypothèse : subsumer l'obstruction en constituant un matérialisme communiste de la gratuité et concomitamment de la contingence (et non plus univoquement de la nécessité).

³¹ Pour l'intéressé, l'intérêt (au sens étymologique de *ce qui fait la différence, ce qui importe spécifiquement*) **pré-existe** quand au contraire l'intéressant l'engendre. Autrement dit, l'intéressé gère un intérêt préalablement **établi** quand l'intéressant inaugure et invente un intérêt **agrandi**.

Obstructions versus obstacles

Prenons pour référence intellectuelle la manière dont l'algèbre a su, à partir de 1830, relever ce qui obstruait son développement.

Révolution moderne de l'algèbre

1

À partir du X^e siècle, l'algèbre classique s'invente en vue de relever la connaissance antique (arithmétique et la géométrie) face à l'inconnu : là où les mathématiques **antiques** ne travaillaient que sur le connu pour étendre, pas à pas, la lumière du connaissable, l'algèbre vient opérer un **saut rationnel dans l'inconnu** : on peut **calculer sur l'inconnu** (et non plus seulement sur le connu) à partir de propriétés connues de cet inconnu. D'où les équations polynomiales de l'algèbre **classique**, formalisant cette connaissance algébrique des propriétés d'une inconnue, équations que l'on va s'attacher à résoudre en sorte d'arriver à connaître l'inconnue en question.

2

Mais au XIX^e, cette **inconnue** algébrique va s'avérer en général **inconnaisable** [Abel] car elle se révèle indissolublement solidaire d'autres inconnues semblables [Galois].

Dans ce cas, **à quoi bon l'algèbre ?** (dont le projet constituant [Al-Khwarizmi] était de calculer sur l'inconnue pour la rendre connue) ? Alors, **en vain l'algèbre** (si son désir de connaître l'inconnue s'avère impossible) ?

Ainsi, différents mathématiciens vont en conclure que l'algèbre est **saturée**, et même, compte tenu du statut central de l'algèbre dans toutes les mathématiques, qu'il faut désormais que la connaissance rationnelle émigre des mathématiques vers les sciences de la Nature.

3

L'événement de l'algèbre **moderne** va venir révolutionner **les motifs de sa mobilisation** fondamentale (*connaître l'inconnu*) en s'attachant désormais à **connaître cette solidarité entre inconnues** [groupe de Galois] qui les rend en général inconnaisables. Soit un déplacement de sa motivation : il faut **abandonner** l'idée de connaître ce qui s'avère inconnaisable pour **déplacer** le désir algébrique vers la connaissance des raisons de cette inconnaisabilité.

Ce déplacement est rendu difficile par le fait que le mode de solidarité entre inconnues d'une même équation [son « groupe de Galois »] s'avère intrinsèquement **secret** (car essentiellement inapparent dans l'équation qui détermine les propriétés connues des inconnues). Et, tout de même que connaître un secret ne supprime pas sa nature de secret (Lacan : « **un secret avoué reste un secret** »), connaître les raisons secrètes d'une inconnaisabilité [son *groupe de Galois*] ne supprimera pas cette inconnaisabilité.

4

D'où une connaissance d'un nouveau type : une connaissance qui ne vise plus à **réduire l'inconnaisable** (comme celle de l'algèbre classique, centrée sur la résolution des équations pour transformer l'inconnu en connu) mais à **étendre le connaissable** sur l'irréductible inconnaisable (l'algèbre moderne étudie les structures secrètes des groupes).

Ce nouveau type de connaissance ne procède plus d'une **double négation** (nier l'inconnaisable en le rendant connu) mais d'une **relève affirmative** de ce qui s'avance sous une apparence négative, en l'occurrence de l'inconnaisable : **son effet négatif de restriction** (sur le domaine du connaissable) est non pas **nié** mais **subsumé** (l'inconnaisabilité devient comme telle un nouvel enjeu de connaissance). Ainsi, en **adjoignant**, au domaine du connaissable, les structures qui obstruent la connaissance des inconnues, l'algèbre va **étendre** sa puissance rationnelle qu'on pensait inéluctablement enfermée dans une impasse et par là « saturée ». Ce faisant, la catégorie d'*inconnaisabilité* change radicalement de statut : **sa négativité phénoménologique** (elle apparaît comme interdiction) **s'avère affirmation ontologique** d'une rationalité étendue.

Cette manière éminemment moderne de ressaisir la négativité d'une obstruction comme affirmation d'un nouvel espace de pensée rationnelle relie l'algèbre moderne de **l'inconnaisable** à la géométrie moderne de **l'invariant**, à l'arithmétique moderne de **l'irrationnel**, à l'analyse moderne de **l'infinitésimal**, à la mathématique moderne de **l'infini**, à la logique moderne de **l'indécidable** et de **l'indiscernable**, à la psychanalyse de **l'inconscient**, à l'intellectualité moderne de

l'impossible, à la musique moderne de **l'imperceptible** et de **l'inécrivable** comme à l'amour moderne de **l'incommensurable**.

5

Ce faisant, cette révolution moderne de l'algèbre intrique :

- un **abandon-déplacement** : abandon du motif *connaître l'inconnue* et déplacement vers le motif *connaître la solidarité secrète des inconnaisables* ;
- une **destruction-reconstruction** : détruire la démobilisation algébrique face à l'inconnue inconnaisable et la reconstruire dans la connaissance des solidarités secrètes ;
- une **adjonction-extension** : adjonction des groupes de solidarité pour une extension de la rationalité algébrique.

Si les deux premières modalités affirment selon des formes (faible ou forte) de double négation, la troisième se déploie par contre selon une **logique intégralement affirmative**.



[SITUATION INTERNATIONALE]

Nous publions la troisième tribune de Sol V. Steiner sur la situation israélo-palestinienne et la question du sionisme.

SOL V. STEINER : *UNE SINGULARITÉ JUIVE HORS SIONISME*

pour Léonor, Jeff Alper

Depuis les massacres du 7 Octobre 2023 perpétrés par le Hamas, **le sionisme est en crise ouverte** sur ses fondamentaux. La crise est profonde car inédite. Le concept de la « terre promise » comme « refuge » et sanctuaire de tous les juifs a littéralement explosé en plein vol.

Les deux premières tribunes ont analysé d'une part, la portée idéologique et politique des événements du 7 Octobre, d'autre part les torsions d'un narratif sioniste en lambeaux, sevré de sa capacité fictionnelle et la seule alternative présente d'un autre possible de justice « *Un seul pays avec un seul État démocratique pour tous* ». Avant d'aborder dans cette troisième tribune la proposition d'une singularité juive, à la fois millénaire et contemporaine, je voudrais avancer des prolégomènes autour de **trois points** : la sémantique du « conflit Israël/Palestine », le sionisme comme colonie de peuplement et l'impossible, le faux « démocratique » de l'État sioniste.

A. Prolégomènes

1. Il n'y a pas de « conflit » Israël Palestine.

La sémantique a son importance. De la façon dont on choisit ses mots se construit l'intelligence d'une situation et la formation d'un point de vue.

Il s'écrit, dans les articles, dans les tribunes et interviews qui se succèdent, une antienne : il est urgent d'arrêter « le conflit » Israéliens/Palestiniens. Certes, on peut parler de conflit Israël/Pays Arabes, du point où, l'Égypte et la Jordanie entrant en guerre avec l'État d'Israël, il y a un principe de symétrie, pays à pays, d'armée à armée. Ce principe n'est pas pertinent du point de la lutte entre l'État d'Israël et les Palestiniens. Comme toute lutte coloniale, cette lutte est asymétrique. Encore faut-il reconnaître **le point systémique de lutte coloniale**. L'expression « conflit » Israélo-Palestinien vise à mettre à égalité, dos à dos, une situation structurellement inégalitaire et donc à obscurcir, parasiter les véritables enjeux des guerres « de défense » de l'État israélien.

Au risque de se répéter - il le faut, car le réel est ici sans cesse dénié -, le rapport entre Israël et les Palestiniens est celui d'un rapport entre puissance coloniale et colonisés.

« Les Palestiniens n'ont jamais été en guerre avec les Juifs ; ils ont résisté à un projet colonial unilatéral dont le but déclaré est la prise de contrôle de leur patrie, la transformation de la Palestine en Israël et l'effacement du peuple palestinien, de sa culture et de son héritage. Comme dans la lutte de libération d'autres peuples colonisés, les Palestiniens ont été contraints par le sionisme/Israël de lutter pour leurs droits nationaux et leur liberté. »

Déclaration de la campagne pour un État démocratique unique. Octobre 2023 : *Stop au génocide à Gaza*

De ce point de vue, une lutte coloniale ne peut être identifiée à un « conflit » entre deux camps, de même niveau, qui s'affrontent pour défendre leurs intérêts respectifs. Le colonialisme est un processus arbitraire à une bande, c'est-à-dire une puissance qui décide d'envahir le territoire d'un autre peuple pour exploiter ses richesses et ses hommes ou pour l'habiter. Il ne peut donc y avoir de symétrie du militaire ou du pouvoir entre État et peuple. **Toute puissance coloniale porte une violence asymétrique**. Il y a une puissance colonisatrice et la résistance fondée du peuple. C'est la dialectique hégélienne du maître

et de l'esclave. Avant l'invasion coloniale, les populations indigènes n'avaient aucune raison, ni aucun intérêt à se battre. La guerre est la conséquence inéluctable de l'invasion coloniale.

À ce titre, les guerres de « défense » du territoire d'Israël sont, pour beaucoup, des guerres pour « éradiquer » les résistances palestiniennes, les « intifada » au fait colonial israélien. Ce que les Israéliens, les colons, ne veulent entendre ni voir, sinon qu'ils ne le savent que trop, c'est **le caractère logique de la révolte d'un peuple contre la puissance coloniale**.

« Ne nous racontons pas d'histoire. (...) Politiquement nous sommes les agresseurs et ils se défendent. (...) C'est leur pays, parce qu'ils y habitent, alors que nous voulons venir ici et coloniser, et de leur point de vue, nous voulons nous emparer de leurs pays. »

Ben Gourion, Premier ministre travailliste d'Israël. Discours de 1936.

2. Le sionisme est un colonialisme de peuplement.

Cette logique est d'autant plus irrépressible que le colonialisme israélien est un colonialisme de peuplement.

Pourquoi ne mentionne-t-on jamais ou si peu le colonialisme de peuplement pour définir la particularité du colonialisme israélien ? Le sionisme se saisit de cette particularité pour décliner toute forme de colonialisme ; il n'y aurait pas de colonialisme mais le « retour messianique du peuple juif sur sa terre ancestrale ».

Le colonialisme de peuplement se distingue du colonialisme classique. Le classique est un colonialisme de pillage des richesses, des ressources et des hommes. Après les pillages, il y a la possibilité de retourner en métropole. **Le colonialisme de peuplement est un colonialisme existentiel.** Il n'y a pas de retour en métropole. Les colons restent pour peupler la terre en expulsant et en marginalisant les autochtones.

Exemples de colonialisme de peuplement : le Brésil occupé par le Portugal ; l'Amérique du Nord par les Etats-Unis ; l'Afrique du Sud, le Canada, l'Australie, la Nouvelle Zélande par le Royaume Uni ; le Québec par la France.

Dans ce schéma, les habitants du pays colonisé sont voués soit à être éliminés physiquement, soit à être déplacés pour ne plus revenir. L'exemple des Indiens d'Amérique est édifiant.

La « judaïsation » de la terre arabe de Palestine est l'incarnation de la colonisation de peuplement.

C'est la désarabisation de la Palestine, commencée en 1948 ; c'est la transformation de la Palestine en une vaste étendue de colonies illégales. C'est une politique d'élimination, de « nettoyage ethnique » de la population autochtone, de destructions des maisons palestiniennes, la construction de colonies et d'infrastructures réservées aux colons.

La judaïsation, c'est le Grand Israël, « Eretz Israël » du Jourdain à la mer, à identité juive. Pour « judaïser » une terre habitée, il faut ce colonialisme de peuplement.

Ben Gourion : « Nous ne voulons pas que les Israéliens soient arabes. C'est notre devoir de nous battre contre la mentalité levantine qui détruit les individus et les sociétés. »

On ne se lasse pas de lire les textes des fondateurs du sionisme. Tout y est écrit.

Eitan BRONSTEIN APARICIO, fondateur de l'ONG *Zocrot*, co-fondateur et co-directeur de *De-Colonizer*, centre de recherche alternatif israélien, a produit une carte intitulée « Colonialisme en destru(A)ction »¹. Ce travail rigoureux et précieux recense l'ensemble des localités palestiniennes, juives et syriennes détruites depuis les premières vague de migration sioniste (fin du 19^{ème} siècle) et montre le continuum de la persistance du projet colonial de peuplement jusqu'à nos jours. Près de 750.000 Palestiniens et quelque 130.000 Syriens ont déjà été déplacés. Il était temps qu'une carte expose ce réel.

Les conséquences de cette situation sont doubles.

¹ <https://www.de-colonizer.org/carte-en-francais>

La situation actuelle.

L'occupation de la Palestine est irréversible. **L'État palestinien est un leurre fini.** La solution à deux États, une imposture liée à celle des accords d'Oslo qui ont promu la poursuite systématique de la colonisation. Il suffit de regarder une carte. Les colonies sionistes occupent la majeure partie du territoire.

La situation à venir

Le futur de la Palestine prend pied dans **une nouvelle structure politique hors sionisme** où chaque identité est à égalité avec les autres. Cela induit qu'il faut déjà penser, dans cette nouvelle structure, la place des Israéliens. Car des Israéliens resteront. Avec leur histoire, leur mémoire coloniale, leur peur et leurs capacités. À cet égard, l'exemple de l'ANC en Afrique du Sud est largement pris en compte par ceux qui luttent, là-bas, pour la seule possibilité de justice en Palestine : un État démocratique pour tous.

3. L'État « démocratique » juif : un oxymore à trois termes ?

À y regarder de près, cet oxymore à trois termes n'est pas aussi invraisemblable qu'il y paraît. Il est constituant du monde contemporain en se présentant comme le modèle planétaire de la lutte du « bien » contre « le mal ». En ce sens, **la situation palestino-israélienne révèle et désigne la désorientation idéologique du monde actuel.**

Tout de même, un État juif, une **étatisation du nom juif** désormais porteur d'une inégalité identitaire, une **fétichisation de l'identité juive**, en droit et en constitutionnalité, affirmant sa supériorité face aux autres identités, forcément, inférieures, un État suprémaciste présenté comme « démocratique », tout ce bric-à-brac, nous dit-on, serait un héritage des Lumières, « un cadeau de l'Europe aux Juifs ».

Et bien, prenons au mot ce « cadeau ». Quel est -il ?

Ce cadeau de « démocratie » révèle, s'il le fallait encore, le mode de fabrication occidental de « l'espace démocratique » institué sur l'inouïe violence de la colonisation et réservé aux... seuls colons. C'est ce « cadeau » empoisonné - consommé à l'intégral par l'État Israélien et présenté comme le symbole de « la civilisation » contre la « barbarie » - qui a légitimé les grandes manifestations israéliennes contre l'extrême droite. Un entre-soi, d'où, absolument absents, les Palestiniens figuraient le vide et l'inanité du cadeau « démocratie israélienne ».

Comment un État colonial peut-il prétendre être démocratique sinon que la prétention démocratique ait pour fonction le cache du réel ? De même que nous avons montré comment le vocabulaire symétrique du « conflit » avait pour vocation de dissoudre l'asymétrique violence du colonial, le vocabulaire du « démocratique » instaure le recouvrement de la vérité - la NAKBA palestinienne de 1948 - et met en clarté la cécité volontaire du colon, « *la guerre de libération nationale du peuple juif contre les États arabes* ».

Les « démocrates » de tous pays peuvent alors s'accorder à verser des larmes de compassion sur « l'occupation des territoires » de 1967 qui, faisant l'objet d'une négociation entre Israël et les États arabes, exclut, de facto, la Palestine et les Palestiniens. C'est le sens caché des accords d'Abraham.

« Les Palestiniens n'existent pas » est le mot d'ordre invisibilisé du démocratique israélien.

Remarque 1

Les premières colonies de peuplement furent celles des kibboutzniks et leur « jardin d'Éden » sur les terres arabes volées. Les divisions laïque/religieux, sioniste de gauche/sioniste de droite ne sont qu'un **artifice idéologique** pour masquer la fonction essentielle du laïque national et démocratique dans la construction sioniste. Lire Ben Gourion, de ce point, est parfaitement évocateur.

Remarque 2

L'arrivée au pouvoir des extrêmes-droites (religieuses ou pas) met le système colonial à nu. Ni précautions oratoires ni faux prétexte démocratique.

La mythologie messianique du retour s'incarne dans le réel : aujourd'hui, après la destruction presque complète de Gaza, la « Gazafication » de la Cisjordanie. La violence systémique du projet sioniste est posée comme un totem en place publique. C'est l'unique vertu des extrêmes droites. C'est aussi la raison de la haine « démocratique » contre ce totem, désormais à découvert. Nul ne peut ne pas voir. Se pose, alors, la question existentielle du pourquoi du déni.

La société israélienne - les nombreuses tribunes journalistiques le répètent - serait en grande dépression. La leçon israélienne, bien apprise, renvoie ses sombres copies au miroir de l'Occident.

B. Une singularité juive hors sionisme

La construction idéologique et politique du sionisme s'est structurée autour d'une double négation : la négation de l'exil comme **négation du juif exilique** mais aussi l'exil comme résultat de la **négation des Palestiniens**. Cette double négation indique combien la question de l'exil et celui de la Diaspora est centrale dans le sionisme ; les idéologues et les penseurs sionistes ont voulu à travers ce concept de négation de l'exil proposer une voie : celle de la « normalité » de l'existence juive, comme solution et aboutissement de son histoire **sous l'angle d'une continuité, d'un pont interrompu entre les temps bibliques et aujourd'hui, entre le serment sur la montagne de Sion, il y a 2.500 ans, et la création de l'État Israélien**.

La "normalité" juive pour les sionistes, cela veut dire une terre, une langue, une souveraineté, cette souveraineté étant référée à celle de l'Antiquité biblique des royaumes d'Israël et de Judée. La norme étant synonyme de régularité, de ce qui se retrouve le plus souvent, il est manifeste que la "normalité juive" du présent s'identifie à un pouvoir, un État, une armée de conquête. Cette récurrence est antinomique à l'histoire des Juifs exiliques.

Exil et souveraineté sont des termes adversaires. Normalité et singularité, de même.

Or, la voie de l'exil exprime, elle, la singularité juive. Pour exemple, une anecdote savoureuse : à Brooklyn, en 1977, le prix Nobel de littérature (1978) Isaac Bashevis Singer, dont la plupart des livres furent écrits en yiddish, avait rencontré le Premier ministre israélien de l'époque Menahem Begin. Begin avait reproché à Singer d'écrire en yiddish, « *la langue des morts, de ceux qui s'étaient laissé conduire à l'abattoir, la langue qui ne possède même pas la locution "Garde à vous". [...] Comment voulez-vous commander une armée avec la langue yiddish !* » avait insisté Begin. Singer, imperturbable, avait répondu sans ciller : « *Je reconnais que ce n'est pas une langue inventée pour des généraux.* »

En effet, **la langue yiddish, la langue de l'exil par excellence** (principalement des Juifs de pays de L'Est) ne peut figurer la langue d'une armée guerrière de colons. Pourquoi ? Parce que l'exil traite du manque, de l'absence et du vide ; désignant l'imperfection du monde et postulant l'espérance de son changement, **le concept de l'exil s'oppose à toute tentative d'instaurer « l'histoire des vainqueurs »**. Parce que l'exil est multiple, singulier et pluriel à la fois, en mouvement, ici et là-bas, parce que l'exil est hors-lieu, hors-frontières, hors-terre. Parce que l'exil est synonyme d'atopie.

Une singularité juive considérée comme une atopie.

Donc l'Exil, postulée comme l'autre voie. Du point de l'histoire juive et du judaïsme, **l'exil est constituant**. L'étymologie du mot *exil* veut dire en hébreu "galout" qui vient du verbe "gala" qui veut dire *découvrir, dévoiler*. Si nous voulons remonter aux temps anciens, nous partirons du patriarche Abraham. Car finalement, tout est parti de lui !

"*Lekh lekha*", c'est ainsi que Dieu s'adresse pour la première fois à Abraham. Malgré les différentes interprétations données dans les bibles hébraïques, ces paroles vont déterminer le départ du patriarche. Cette injonction à quitter sa patrie, sa ville natale, sa famille et à aller ailleurs, ce n'est pas un "*va-t'en*", mais plus un "*va pour toi, va vers toi, va exister ailleurs*". Où ? Dans le désert, lieu anonyme et neutre, inconnu. Mise en mouvement, traversée qui anéantit ses repères, son identité d'origine.

L'exil est une révélation de vérité. Si la vérité apparaît à Abraham, alors **Dieu lui promet une promesse**. Remarque d'importance : quand Abraham quitte la ville d'Ur, il le fait en homme libre et reconnu par ses pairs. C'est un choix, le sien. Sa patrie, sa ville, sa famille nomment ses pleins de certitude, ses bases de plénitude. Il va quitter volontairement ces territoires assurés pour un pas de côté, un pas au-delà de sa frontière, de son évidence, de son "chez soi", pour l'inquiétante étrangeté de l'autre, pour l'étranger de lui et du monde.

Un mouvement qui va de l'inaccompli du vide vers l'accomplissement du monde, sans retour possible. En ce sens, c'est le début du temps historique car l'exil abrahamique ouvre l'humanité à l'altérité. À partir de l'acquiescement du **vide de la présence comme condition de l'existence**. C'est cette vérité proprement révolutionnaire que l'argumentaire sioniste a voulu liquider pour mieux présenter le sien, fermé, clos sur lui-même, comme seule voie possible. Celle du "ghetto" de l'entre-soi, de l'Un, de "l'essence"

identitaire, suprémaciste et inégalitaire. Décidé et réalisé par un État et la construction d'un mur. L'histoire des multiples singuliers des noms juifs y est absente. Raturée. Sinon sous forme de victimes.

Toute tentative de quitter le lieu insituable de l'étranger oblige la singularité juive à disparaître. Elle est condamnée à mourir. Toute politique qui vient nier son atonie rend impossible sa pratique. C'est exactement le socle de la voie sioniste.

L'exil abrahamique désigne une singularité juive, désignée depuis des millénaires, comme coupure d'avec le même, "*rupture de l'être face à lui-même*", marge de la majorité, ontologie multiple et inventive qui conforte, sur son qui-vive permanent, les points à tenir de l'égalité et de l'émancipation.



Cette singularité juive n'est pas abstraite. Elle est en situation. Elle est antisioniste.

Je l'ai vécue depuis mon enfance. Certes, ma famille se nommait "*nous, communistes d'abord et juifs ensuite*". Ainsi disait ma mère. Sans éducation judaïque aucune. Mais la langue yiddish était ma langue amniotique, le français, un FLÉ² ; l'histoire, celle du BUND, premier parti politique juif socialiste et laïc de la Russie tsariste, son futur politique avec Lénine et le débat sur les minorités au sein du Parti bolchévique. Et l'apprentissage du vide dans la vie du petit enfant : "*Maman, ma copine a deux grandes-mères qui viennent l'attendre à la sortie de l'école. Pourquoi je n'en ai pas ?*" L'enfant sur ses genoux, séchant les larmes de la mère, qui tente d'expliquer, en yiddish, l'incommensurable. Le trou, l'abysse d'où son histoire surgit. Jamais en victime. Toujours le poing levé. Aragon, poète de la geste communiste, comme interlocuteur principal. Mais un sentiment ineffable d'incomplétude, d'écart ontique, d'absence. Je lisais au lycée *Et l'acier fut trempé* de Nikolai Ostrovski et mes copines parlaient de la culture de la moutarde de Dijon dont était originaire l'une d'entre elles. Un "entre-deux", un ici et ailleurs, une non-coïncidence, récurrents. Et quand le sionisme s'introduisit, à partir de 1956, dans les débats familiaux, je savais que la réponse juste était celle de l'antisionisme. Sans équivoque aucune. Comme l'héritage de mon histoire. Comme la logique réalisée d'une place, d'un lieu d'où je pouvais parler, en vérité. Avec les Palestiniens, à Barbès, manifestant le même jour que les parents, à Palais-Royal, pour l'État d'Israël. C'est donc bien d'une lutte entre les deux voies. Comment peut-il en être autrement ?

L'antisionisme aujourd'hui, c'est travailler, en arguments et en organisation, un point d'autant plus fondamental qu'il existe au milieu du désastre : **la construction d'un nouveau pays**, débarrassé de la structure politique et idéologique sioniste, un État démocratique à égalité pour tous, Palestiniens et Israéliens, côte à côte.



² Français Langue Étrangère

[LETTRES DU MONDE]

DIOGO FAIA FAGUNDES : QUE FAIRE AUJOURD'HUI AU BRÉSIL ?

Afin de ne pas tomber dans les jérémiades incapacitantes et le bavardage d'un point de vue extérieur et supérieur - comme c'est souvent le cas dans un environnement de plus en plus marqué par les médias sociaux - essayons de formuler quelques tâches, bien que peu prometteuses pour ceux qui ont peu de patience et aiment se faire des illusions sur l'avenir, pour eux-mêmes ou pour les autres.

Faisons un constat dogmatique et brutal : **il n'y a pas de politique au Brésil**. Ou plutôt il n'y a que la politique du capitalisme-parlementarisme, et donc pas de politique, car sans l'existence de politiques distinctes opposées, il n'y a que la gestion de l'ordre. En effet, si l'on adopte la thèse selon laquelle la politique n'est pas de l'ordre de l'invariant (superstructure juridico-étatique présente dans toute formation sociale), ni spontanée ou coextensive aux revendications, mais plutôt rare, on ne voit pas de politique à l'œuvre dans le Brésil d'aujourd'hui.

Bien sûr, il y a des mouvements, des organisations, des luttes sociales, des groupes de pression, des opinions critiques, etc. Mais est-ce suffisant pour constituer une politique efficace ?

Du côté du PT, il y a la position de la « digue d'endigement » : être au gouvernement pour empêcher le retour du bolonarisme, cuire au bain-marie jusqu'aux prochaines élections, avec une croissance économique modeste, sans propositions audacieuses, mais peut-être capable d'apporter une amélioration minimale pour les plus pauvres. Telle est l'idée. Deux problèmes se posent : i) est-ce suffisant pour arrêter la force d'une extrême droite fortement mobilisée, organisée et idéologisée ? ii) le marché est insatiable et réclame davantage de "réformes" afin de surmonter les impasses causées par le nouveau cadre fiscal et les promesses de déficit zéro. ¹

Disons simplement que donner au fascisme le monopole de la défense des agendas populaires (comme la lutte pour des planchers constitutionnels de dépenses pour la santé et l'éducation ou la défense de l'indexation du salaire minimum sur le système de sécurité sociale) ne semble pas être la tactique la plus intelligente pour faire face au danger d'un retour de Bolsonaro.

À ceux qui n'aiment pas Lula - et beaucoup ont leurs raisons - nous ne pouvons que dire : la tendance s'aggravera lorsque l'inévitable destin biologique arrivera. Qu'on le veuille ou non, Lula est un leader populaire, en prise avec les masses appauvries, lié au mouvement syndical, avec une trajectoire de tension minimale contre l'impérialisme (ne serait-ce qu'en raison de son refus de jouer le rôle de leader anti-Cuba sur le continent). Avec la **crise brutale du syndicalisme** (ce n'est pas pour rien que la bourgeoisie est reconnaissante à Temer, qui a réduit à néant les sources de financement des syndicats), la fin du vieux monde dont est issu le politicien Lula, et l'absence de véritables leaders populaires au sein du PT, il ne semble pas y avoir beaucoup de raisons d'être optimiste quant à l'avenir du parti. Bien sûr, il est toujours possible que de nouveaux mouvements historiques émergent sous la forme d'événements imprévisibles, permettant à de nouveaux dirigeants et organisations d'occuper un rôle similaire à l'avenir. Cependant, il est judicieux de noter que les leaderships politiques de masse à gauche ne sont ni improvisés ni très fréquents.

Cette position, bien sûr, n'est en rien différente du consensus capitaliste-parlementaire de 2016. La preuve : aucune des réformes de Temer ou de Bolsonaro n'est même discutée comme étant réversible, contrairement aux abondantes promesses faites pendant la période d'opposition à ces gouvernements. Mais il s'appuie sur la modestie d'un objectif éventuellement crédible (gagner les prochaines élections), puisqu'il n'y a pas d'autre voie.

¹ Afin d'assurer le respect des objectifs fiscaux, des membres du ministère des finances ont flirté avec des idées impliquant la fin des planchers de dépenses obligatoires pour l'éducation et la santé, établis par la Constitution. Cette idée est soutenue par un grand nombre d'économistes entendus par la presse.

Si l'adhésion totale et non critique ne génère généralement rien de bon - au contraire, elle empêche de discuter des orientations en faisant le bilan du passé et en rectifiant les erreurs, et prépare ainsi les défaites futures - **que reste-t-il à faire ? S'opposer ?**

L'oppositionnisme

Le problème réside dans un vice classique que l'on peut appeler « **oppositionnisme** ». Il consiste à croire que la politique consiste en un *mélange* d'agitation et de propagande (plus ou moins doctrinaire, selon les cas) et de dénonciations, de plaintes et de gémissements. Le trotskisme, qui est fertile en culture de ce style, a eu le malheur dans son histoire de bien connaître l'impuissance de cette posture : les dénonciations des « crises de leadership » ne mènent généralement pas à grand-chose, elles limitent la politique à la formation de « groupes de pression » ou, dans le pire des cas, à des promesses vagues et invraisemblables (« *quand je serai au gouvernement, ce sera différent !* »). Pour être honnête, c'est une culture qui tend à favoriser l'opportunisme.

Cela ne signifie évidemment pas qu'il n'est pas important de se forger une opinion critique et interrogative sur le gouvernement, ou d'influencer idéologiquement le climat culturel du pays à cet égard. Mais il ne faut pas se faire d'illusions sur son rôle. Par conséquent, même s'il existe des groupes de gauche - avec des différences diverses, mais qui conviennent que la trajectoire du pays n'est pas favorable - qui sont actifs ou qui ont même des programmes élaborés, il n'y a actuellement aucune politique qui indique les germes d'une éventuelle nouvelle orientation stratégique, au-delà des simples intentions et proclamations.

C'est peut-être inévitable vu la situation actuelle - désastreuse non seulement au niveau national, mais aussi au niveau mondial - au milieu des premiers balbutiements d'une nouvelle politique, sans qu'aucune organisation ou dirigeant ne puisse se présenter comme « l'avant-garde du prolétariat » ou avoir des prétentions de ce genre sans paraître ridicule.

Le millénarisme

Outre l'« oppositionnisme » - qui est stérile parce qu'il ne sert pas à produire des possibilités nouvelles, réelles et affirmatives à travers des slogans qui mettent les masses en mouvement dans une rupture avec l'ordre - un autre vice de plus en plus courant est le **millénarisme prophétique**, un classique de l'ultra-gauche.

En raison des crises environnementales et de l'urgence de la question écologique, il existe une posture confortable qui consiste à prêcher l'apocalypse imminente, qu'elle soit écologique ou économique, sans présenter d'alternative politique. Dieu sait combien de gauchistes pleurent de joie devant les crises ! Plus elles sont catastrophiques, plus elles sont prometteuses pour séduire le public par leur prêche et leur esthétique radicale, ce qui peut être utile pour vendre des livres et attirer l'attention, mais elles tendent plus à l'immobilisme et à la panique (ou, à l'inverse, à la croyance naïve que tout mouvement au coin de la rue annonce la fin du capitalisme) qu'à un sentiment d'urgence militante.

Il faut à nouveau être brutal. La politique, en effet, l'exige souvent, ce qui rebute généralement les petits-bourgeois qui ont le *sens* de la nuance et de la subtilité (beaucoup d'universitaires en font leur métier) : celui qui parle beaucoup de catastrophe sans défendre et pratiquer une politique antagoniste au capitalisme (ce qui n'est pas un vague anticapitalisme, mais un *nouveau communisme*) est **irresponsable**. Surtout s'il condamne unilatéralement et en bloc - quand il s'agit d'être anticomunisme, on abandonne les nuances des universitaires - toutes les expériences passées qui ont effectivement généré la *peur* dans le monde capitaliste (combien de fois nos prophètes ont-ils réussi à le faire ?), à travers les termes et les évaluations les plus banals et les plus évidents possibles. Cela ne sert qu'à **favoriser un nihilisme** esthétique, vendable et même rentable, avec une saveur aristocratique.

Si la posture d'attente prophétique, la prédication apocalyptique ou millénariste (un jour il y aura l'Enlèvement, et le capital se dissoudra en un éclair, avec la fin immédiate de la marchandise, de la monnaie, du droit, de l'État, etc.) est donc un autre tic délétère et classique dans l'histoire de la gauche, un véritable obstacle épistémologique empêchant la formation de voies prometteuses, alors soyons plus simples, avec moins de phraséologie : nos tâches sont plus basiques, pré-politiques, et peuvent ne pas sembler si enchanteuses à court terme pour ceux qui veulent des résultats rapides.

Qu'entend-on par « prépolitique » ?

Simplement ceci : avant d'élaborer en laboratoire un programme ou une stratégie finie - ce qui est franchement idéaliste quand il n'y a pas d'ancrage dans un travail politique effectif qui donne des résultats vérifiables - il vaut mieux concentrer nos énergies sur d'autres choses indispensables, mais plus précoces. La voie stratégique, en dehors d'orientations très générales, ne peut être réellement tracée qu'une fois qu'une politique existe et qu'elle a gagné en substance et en puissance.

Nous pouvons énumérer quatre de ces « choses préalables » à l'existence d'une nouvelle politique :

- 1) la formation d'une **intelligentsia** marxiste qualifiée orientée vers un nouveau communisme ;
- 2) la création de **liens organiques avec les masses** ;
- 3) **l'insertion dans des mouvements déjà existants**, qui très vindicatifs par nature (donc pré-politiques) ont le potentiel de se politiser ;
- 4) la réalisation d'un **effort intellectuel et d'investigation** sur le pays et le monde, ainsi que sur leurs organisations et séquences politiques depuis au moins le début du 20^{ème} siècle.

1

En ce qui concerne la première tâche, il ne s'agit pas seulement de faire des analyses et des avis critiques sur le capitalisme. **Il n'y a rien de plus facile que de dire du mal du capitalisme** - même certains capitalistes le font ! - et cela n'a jamais fait de mal à ce mode de production. La tâche centrale est de créer les conditions d'un nouveau communisme, affirmatif, résolu. Cela n'est possible qu'avec un bilan honnête et inventif des échecs et des obstacles de la séquence communiste précédente, inaugurée par la Révolution d'Octobre 1917. **Le dogmatisme de la simple défense du passé** doit être combattu tout autant que la posture de ceux qui pensent que tout est à refaire et qu'il n'y a rien de bon à apprendre ou à défendre.

Cela conduira inévitablement à un certain isolement dans un premier temps, car le « communisme » est encore un mot maudit. Même les intellectuels critiques de l'ordre hésitent à redonner du poids et de la gloire à ce mot. Pourtant, **mettre fin à cette malédiction** est notre première tâche, car sans ordre dans les idées, il est impossible d'avoir de l'ordre dans l'organisation, comme le dirait Mao. Et sans lutte idéologique efficace, aucune orientation politique n'est possible, selon Mao lui-même.

2

La deuxième tâche est probablement la plus laborieuse, la plus difficile, la plus longue et la moins gratifiante (du moins à court terme), mais c'est la plus indispensable. Il s'agit de **créer des liens entre les intellectuels communistes et les masses laborieuses**, où qu'elles se trouvent, au travail, à la maison, en société, etc. La voie des « cours populaires » - malgré ses limites, car il s'agit de quelque chose de facilement dépolitisable -, l'investissement dans l'éducation populaire dans les périphéries, la reprise du mouvement d'extension universitaire (comme la formation d'avocats et de médecins populaires), sont les paris les plus prometteurs dans cette direction.

Il est probablement nécessaire de créer un mélange d'organisations d'aide (avec des services de premiers secours, d'aide juridique, des cliniques pour les problèmes de santé mentale et de toxicomanie, l'organisation de restaurants communautaires, l'alphabétisation et l'aide scolaire, etc.) et d'écoles politiques qui enseignent tout sur l'histoire de la lutte entre le capitalisme et le communisme au cours des deux derniers siècles. Il faut reprendre le chemin des organisations brésiliennes des années 70 et 80 qui se sont concentrées sur le travail de base. Nous devons les étudier.

3

La troisième tâche est sans doute celle qui se concrétise le plus actuellement. Accompagner, aider, faire connaître et promouvoir des mouvements comme VAT ("*Vie au-delà du travail*") ou les *app workers*. Deux erreurs doivent cependant être évitées. La première consiste à **utiliser** les mouvements de manière instrumentale ou opportuniste, uniquement pour obtenir des soutiens ou s'attribuer des mérites en cas de victoires. L'apparatchik classique, en somme. L'autre est un **soutien irréflectif**, un simple « soutien », sans rien apporter pour dépasser le stade purement revendicatif ou formuler des slogans capables d'unifier, de mobiliser et d'obtenir des victoires politiques (sur la réduction du temps de travail, par exemple).

4

Enfin, la dernière tâche implique un effort collectif, à la fois théorique et expérimental. Il ne s'agit pas seulement d'étudier l'histoire des formations sociales, même si cela est important, mais de **dresser un inventaire, voire une encyclopédie**, de l'histoire des mouvements populaires et des politiques d'émancipation au cours du siècle dernier, au niveau mondial et national.

Cette **étude du passé** doit être complétée par un **effort de recherche concrète** (c'est-à-dire un travail de terrain à travers des rencontres avec les acteurs) sur les grandes questions du capitalisme contemporain - la structuration de la vie urbaine, la paysannerie contemporaine, les grandes migrations internationales, la vie et la pensée de ceux qui vivent à la périphérie de nos métropoles, la structuration du nouveau monde du travail, la dispute des matières premières et des minerais à l'échelle de la planète - à la plus grande échelle possible, c'est-à-dire un travail potentiellement et idéalement international.

Sur un plan politique plus immédiat, il faut au moins s'intéresser aux mouvements historiques les plus récents, en dressant un bilan détaillé de leurs échecs ou de leurs limites. Un exemple : les récentes insurrections en Colombie (qui ont conduit au gouvernement de Gustavo Petro), au Chili (qui a conduit au gouvernement de Gabriel Boric), mais aussi en Équateur et au Pérou, où les grandes mobilisations n'ont pas abouti à des gouvernements de gauche. Au Brésil, il est encore crucial de réfléchir à juin 2013 et au mouvement d'occupation des écoles de 2016.

De manière plus décisive, cependant, il est nécessaire de faire le point sur les organisations et les luttes politiques qui ont eu lieu au cours des dernières décennies où la flamme de la révolution était vivante : les années 60 et 70. Au Brésil, cela signifie étudier à la fois la lutte armée et les organisations qui ont opté pour une voie « pacifique », pas nécessairement électorale. Les plus intéressants n'étaient en fait fixés sur aucun de ces deux sommets bien définis.

Ces décennies d'intense politisation, avec les luttes de libération nationale, la lutte des Afro-Américains et contre la guerre du Vietnam aux États-Unis, l'après-Mai 68, les nouvelles formes de lutte ouvrière (comme en Italie) et la création d'un nouveau mouvement communiste (dont les idées s'inspirent souvent de nouvelles références, comme le maoïsme et la révolution culturelle) sont souvent mal étudiées et mal comprises. Faire cette étude est une nécessité et donc un devoir.

Conseils et suggestions

Enfin, voici quelques conseils et suggestions à l'intention des communistes brésiliens.

1

Ne commettons pas l'erreur de penser que nous disposons déjà d'une théorie du parti toute faite pour le communisme du 21^{ème} siècle. Il n'y a tout simplement pas d'exemple de parti révolutionnaire réussi à notre époque, contrairement à l'époque où le marxisme-léninisme était un véritable paradigme. Il n'est pas nécessaire de faire table rase du passé, mais c'est un dogmatisme ossifié que de croire que les structures de la Troisième Internationale et le vieux marxisme-léninisme peuvent remplir nos objectifs.

La théorie politique, organisationnelle et stratégique de la troisième étape du communisme reste à créer, et cela implique nécessairement de comprendre pourquoi les États-Partis de la Troisième Internationale sont devenus allergiques à l'invention politique communiste et ont échoué, ainsi que de comprendre la complexité - aujourd'hui obscure et recouverte d'un voile d'ignorance totale - de la Révolution culturelle en Chine, la tentative la plus radicale et la plus concrète de créer une innovation dans le domaine marxiste-léniniste. C'est la Commune de Paris du XX^e siècle : une défaite pleine de sens et de leçons pour une nouvelle politique. Il faut répéter le *geste de Lénine* et **ne pas se contenter de copier une doctrine codifiée** sans créativité : tout comme il a lutté pour créer une théorie et une politique capables de surmonter les problèmes de la Commune de Paris - c'est directement à l'origine d'ouvrages comme *Que faire* - il faut étudier les choses intéressantes (et il y en a beaucoup), ainsi que les erreurs fatales et désastreuses de la Révolution culturelle. Le marxisme est dans sa phase post-maoïste.

2

Le stalinisme et le trotskisme sont aujourd'hui **des idéologies conservatrices**. Il en va de même du maoïsme dogmatique, militariste et caricatural des organisations inspirées par le Sentier lumineux du Pérou. Les groupes se réclamant de ces références qui ont réussi à survivre l'ont fait au prix soit d'une grande rigidité dogmatique, devenant lourds et incapables d'innover, soit d'un éclectisme et d'une dilution qui rendent inopérantes ou vides de sens nombre de ces références théoriques et politiques. Le dialogue avec ces groupes conservateurs doit être respectueux mais polémique, en soulignant toujours le caractère inapproprié de ces terminologies et références obsolètes.

3

Il y a deux problèmes cruciaux à affronter de front : **l'électoratisme** et le **fédéralisme**.

L'électoratisme

Quiconque sous-estime la force de corruption et d'inertie des institutions étatiques bourgeoises et pense pouvoir se protéger facilement de ses effets se trompe. Même les groupes qui n'ont pas de stratégie électoraliste dans l'histoire du mouvement communiste (c'est-à-dire les antirévissionnistes, les critiques de l'eurocommunisme, etc.) deviennent facilement la proie de la position défensive qui consiste à orienter leurs tactiques sur le maintien de leur appareil lorsqu'ils entrent dans le jeu institutionnel. On le voit même dans les groupes trotskystes au sein de leurs syndicats. Il ne faut pas sous-estimer la contagion inertielle et éventuellement conservatrice des stratégies qui misent sur la conquête et le maintien de morceaux de l'État (qu'il s'agisse de mairies, d'universités ou de syndicats). Quand la vie électorale commence à dicter le temps organisationnel, il est difficile de trouver une alternative efficace au capitalisme. C'est du moins ce que nous avons toujours vu dans toute notre expérience historique.

Le fédéralisme

Le fédéralisme, en revanche, est devenu une sorte d'**idéologie spontanée** des mouvements de notre temps. Il s'agit d'une conception de la politique qui l'identifie aux multiples luttes des mouvements sociaux organisés autour de leurs propres agendas, formant une sorte de synergie convergente entre eux, dans un circuit de rétroactions positives sans plus d'unité politique ou de vision stratégique globale. La grande formulation moderne de cette idéologie se trouve chez des intellectuels et des activistes, tels que Félix Guattari, qui ont vu en mai 68 non pas une nouvelle forme possible d'unification politique fournie par la diagonale entre les intellectuels, les ouvriers, les paysans et les masses sous le manteau d'un marxisme renouvelé, mais une explosion fragmentée de multiples luttes dispersées marquées par leur propre contenu intéressé.

C'est ce chaudron qui forme la soupe du mouvementisme contemporain, qui opère même dans les grands soulèvements historiques. L'hypothèse à soulever est que dans le cas du Chili, cela a été particulièrement clair : la somme de luttes partielles (par des mouvements de genre, de race, d'éducation, de santé, de minorités nationales, etc.), unifiées seulement par le rejet de la Constitution de Pinochet, sans l'existence d'une organisation politique dirigeante capable de créer une unité populaire active par une vision globale de la situation et des prescriptions précises et simples, a neutralisé la lutte pour la nouvelle Assemblée constituante, qui est devenue une grande caisse de résonance pour des mouvements fragmentés.



Ces indications n'ont qu'un seul but : stimuler les communistes brésiliens à **construire les rudiments d'une nouvelle voie politique**. Cette tâche n'en est encore qu'à ses débuts et à un stade précaire, mais certains aspects sont prometteurs : l'enthousiasme des jeunes pour les nouveaux intellectuels communistes - dont beaucoup sont d'origine prolétarienne - qui sont très populaires sur les réseaux sociaux, est très encourageant.

Mais la lucidité consiste à ne pas se laisser aveugler par des succès momentanés et à ne pas nourrir de fausses attentes. Le saut à faire pour créer une politique efficace est énorme. Sortir du nihilisme

contemporain n'est pas chose aisée. Disons donc, de manière provocante, avec Mao : « *Ne pas avoir de point de vue politique correct, c'est comme ne pas avoir d'âme !* ». ²

Luttons donc pour avoir une âme, et ainsi peut-être soutenir l'ambition d'époques moins nihilistes : le salut et l'immortalité. Sans pour autant avoir besoin d'un Ciel transcendant. Ce qui compte, c'est la matière terrestre, l'ici et le maintenant.



² Cette citation figure dans l'un des textes politiques les plus importants de notre histoire : *Sur le traitement correct des contradictions au sein du peuple*. Mais qui le lit encore et lui accorde l'attention qu'il mérite ?

[ÉCHAPPER AUX NIHILISMES]

RENCONTRES FRANCO-TUNISIENNES : ÉCHAPPER AU NIHILISME ?

<http://www.entretemps.asso.fr/RFT/2024>

RENCONTRES franco-tunisiennes



ÉCHAPPER AU NIHILISME

3ème rencontre franco-tunisienne
4-6 octobre 2024

Cité de la Culture

Avenue Mohamed V, Tunis

4 octobre après-midi (16h-18h) : Ouverture

François Nicolas : Introduction
Alain Rallet : Comment, dans le monde contemporain, échapper à l'emprise subjective du nihilisme ?

5 octobre matin (9h-12h30) : La darija, une ressource émancipatrice

Hayet Ben Charrada : Le Tounsi, un véhicule poétique à part entière, exemple d'étude Ghassalet En-Nouader ou Orage d'automne de son auteur Habib Masrouki (1980), co-production TV Jalila Baccar, Mohamed Driss, Fadhel Jaziri, Fadhel Jaïbi et Habib Masrouqi.
Saloua Zammouri : Quelques variations des normes communicatives entre le français et l'arabe tunisien : comprendre pour mieux communiquer.
Abdelhamid Adhari : Traduire n'est pas trahir. Communier, interpréter et réécrire.

5 octobre après-midi : Le documentaire à l'épreuve du nihilisme

14h00-16h30
Rudolf di Stefano : Le cinéma face à l'universel reportage.
Marco Perri : Passione '21, film 18'
Walid Falleh : Le cimetière des inconnus, présentation d'un travail en cours.

17h30-19H30
Nicolas Klotz et Elisabeth Perceval : Cosmocide, film 28'
Abdelaziz BGH. : Vortex, film 15' et présentation de la démarche.
Sol Suffern-Quirno et Rudolf di Stefano : L'ouvrier et la machine, film 20'

6 octobre matin (9h-12h) : Échapper au nihilisme en tenant un point, "son" point.

François Nicolas : Adossé à une doctrine des points, l'éclat d'un exemple : l'amour.
Autres points tenus par des Tunisiens : Majid Mahjoub en dialogue avec Alain Rallet.

6 octobre après midi

14h00-17h00 : Balades Solidaires

Exposition de portraits de femmes.
Intervention de Mme Monia Bouzid : success story d'une entrepreneure insolite.
Projection de capsules de storytelling : s'émanciper par le travail.
Intervention de Mme Hela Bennour : Être une femme libre, en milieu rural : mode d'emploi.
Intervention de chef Mounir El Arem, président de l'académie nationale de cuisine : l'art culinaire méditerranéen, un pont entre deux rives.

17h00 : Perspectives et horizons futurs

Vendredi 4 octobre	Samedi 5 octobre	Dimanche 6 octobre
Alain RALLET : Vidéo - Texte	Hayet BEN CHARRADA : <ul style="list-style-type: none">• Vidéo (en tounsi)• Texte (en français) Abdelhamid ADHARI : Vidéo - Texte • Rudolf DI STEFANO : Vidéo - Texte Walid FALLEH : Vidéo Abdelaziz BGH : Vidéo	Majid MAHJOUR : Vidéo François NICOLAS : Vidéo - Texte • Hela BENNOUR : Vidéo

ALAIN RALLET : *POURQUOI ÉCHAPPER AU NIHILISME ?* *COMMENT FAIRE ?*

Vidéo : <https://youtu.be/RFgiWUgHwW8>

Pourquoi ces mots ? pourquoi cette proposition ?

Il nous a fallu, à nous petit groupe franco-tunisien d'ami(e)s trois ans d'échanges et déjà deux Rencontres de ce type pour arriver à les dire. Alors, quelques minutes ne sont pas de trop pour les présenter, de façon à ce que vous vous fassiez une idée de ce que nous voulons faire au travers de ces troisièmes Rencontres à Tunis et qu'on puisse en discuter ensuite ensemble.

Tout commence par l'état du monde actuel.

Je crois qu'on tombera facilement d'accord avec ce que je vais dire de la situation actuelle. Par **état du monde**, j'entends non seulement ce qui se passe, mais aussi comment on le vit, comment on le ressent, autrement dit quelle est notre subjectivité ? C'est un élément très important de l'état du monde et c'est sur cela que nous voulons agir car il y va de notre capacité à ne pas se laisser engluer par l'inhumanité actuelle de ce monde, à y échapper comme on va le dire.

Le monde actuel est dans un état chaotique, instable et dangereux. Chaque jour qui passe apporte son lot de dévastations. Chaque jour, des politiques criminelles en annoncent d'autres plus grandes encore.

Je ne citerai que trois noms : **Gaza, Ukraine, changement climatique**. Les ressorts sont différents mais l'impuissance ressentie et l'angoisse qui en découlent sont les mêmes.

Gaza : situation coloniale où Israël ne survit que par la guerre pour le Grand Israël, une guerre sans fin et cruelle de destruction d'un peuple, le peuple palestinien, et de sa terre. En totale impunité, Israël ne cesse d'étendre cette guerre, Gaza, puis la Cisjordanie, puis le Liban maintenant, pourquoi pas l'Iran demain. Ce qu'on ressent, c'est que rien ne semble être en état de combattre cette fureur guerrière qui s'alimente ainsi d'elle-même. Cela va de soi pour les occidentaux car ils sont les alliés d'Israël. Mais on n'a pas vu non plus de grands mouvements populaires qui soient à la hauteur des crimes commis et encore moins des forces politiques qui cherchent à construire une voie juste pour les peuples.

Ukraine est le deuxième nom. Il y eut au départ une résistance populaire à l'agression russe. Mais la guerre en Ukraine est très vite devenue un affrontement entre puissances, entre camps impérialistes, le camp occidental mené par les Américains et le camp russe affilié à la puissance chinoise. La guerre en Ukraine est une préfiguration de la guerre mondiale qui se profile entre Américains et Chinois pour le partage du monde. Qu'est-ce qu'on peut bien faire dans cette galère, écrabouillés que nous sommes par la perspective d'une guerre planétaire ? Que faire qui ne soit pas de soutenir un camp ou l'autre, ce qui reviendrait à participer à la logique de guerre ? Là aussi on a le sentiment d'une impuissance devant la course considérée comme fatale de la guerre.

Le changement climatique. À force d'y aller tout droit, il est là. Il a et il aura des répercussions immenses, à commencer par les pays du sud et les pauvres de la terre entière. Mais comment l'humanité peut-elle y faire face vraiment ? Comment traiter la question écologique ? Il y a beaucoup d'interrogations et peu d'affirmations. D'où le fait qu'en matière de ressenti dominant les craintes, les déplorations et une angoisse sourde mais profonde. Comme si une fatalité nous tombait dessus.

Au-delà de ces trois points qui touchent à un sentiment d'écrasement par la situation mondiale, on trouvera sans peine dans les situations nationales, locales et même personnelles des désastres à moindre échelle mais des désastres quand même.

Il ne s'agit pas de tout peindre en noir mais de relever que si la situation apparaît aussi mauvaise, c'est parce qu'il n'existe pas ou plus de forces collectives qui soient porteuses de propositions positives

autour des idées d'égalité et de justice. Ou qu'elles sont très faibles, pas à l'échelle des désastres actuels. On doit en prendre acte et ne pas faire comme si ces forces existaient, même si on voudrait bien qu'elles existent.

À notre niveau qui est modeste, nous n'acceptons pas cette situation, nous n'acceptons pas d'être des spectateurs tristes et résignés de la criminalisation du monde.

Mais dès que vous voulez sortir de cette situation, faire un geste, ne serait-ce que lever le petit doigt, vous rencontrez un ennemi : le nihilisme. On y vient.

Le nihilisme

Le nihilisme contemporain, c'est un état d'esprit qui consiste :

- à fermer toute possibilité d'échapper à l'état désastreux du monde que je viens de rappeler et au ressenti qu'il engendre ;
- à combattre ou à empêcher toute affirmation positive qui montrerait qu'il est possible de prendre d'autres chemins, des chemins d'émancipation.

Ses armes, ses outils, c'est de **produire des sentiments négatifs** : le découragement, la frustration, le ressentiment, la rancune, l'écœurement, la fatigue mentale, l'apathie, la morosité, l'impuissance, et au bout du compte la résignation.

Le nihilisme, c'est **une machine à produire de la subjectivité négative** qui vous enferme dans la figure accablée et impuissante d'un spectateur des horreurs du monde existant.

Pour que les gens ne soient pas tentés d'imaginer et d'affirmer qu'un autre monde est possible, de façon à étouffer tout désir d'en prendre le chemin, même avec de petites choses. Si vous le faites, on vous répondra qu'« *il n'y a que ce qu'il y a* » ou « *vous vous agitez en vain !* » « *à quoi bon !* » ou « *vous n'y pensez pas !* ». « *Circulez, il n'y a rien à penser et à faire, débrouillez-vous avec vos émotions négatives !* »

C'est une **gigantesque entreprise de démoralisation** qui entend tenir les gens sous son emprise. Car c'est d'une véritable emprise qu'il s'agit, une emprise subjective.

« *Vous êtes démoralisés, frustrés, aigris, abattus, c'est bien, restez sous cette emprise à mijoter dans votre jus de négativité* » : tel est le message du nihilisme.

J'ai parlé jusqu'ici de nihilisme au singulier. Il faut en parler au pluriel. Car **il y a plusieurs versions du nihilisme** contemporain. Quand on parle de la subjectivité, on n'est jamais assez précis. Il faut être précis car on touche aux manières de penser, de ressentir, de vivre, c'est à dire à tout ce qui nous incite à penser ou pas, à agir ou pas, à s'engager dans une cause ou pas.

Les formes du nihilisme contemporain

Pour qualifier les différentes versions du nihilisme contemporain, on s'appuiera sur des formes du nihilisme déjà identifiées dans le passé par des philosophes et qu'on retrouve dans le nihilisme d'aujourd'hui. Il s'agit de Nietzsche et Kierkegaard.

Nietzsche identifie deux formes du nihilisme. Elles ont toutes les deux à voir avec la volonté, le vouloir. Il y a un nihilisme passif et un nihilisme actif.

Le nihilisme passif, c'est *ne rien vouloir*. Il a pour ressort la simple survie animale, se contenter de l'existant, de ce qu'il y a, trouver refuge dans le train-train quotidien en faisant le gros dos dans les tempêtes sans en être dupe. C'est renoncer, faire l'autruche, se cacher la tête comme elle dans le sable du quotidien pour ignorer les turbulences du monde extérieur.

Le nihilisme actif, c'est *vouloir le rien*. C'est la fascination pour la destruction, l'anéantissement, la fin du monde et la jouissance morbide qui peut en être tirée. La guerre se présente à l'horizon, vive la guerre ! La fin du monde est proche, participons y et fêtons la ! De là renaîtra bien quelque chose. Le nihiliste passif est abattu quand le nihiliste actif est électrisé par le néant.

Kierkegaard ajoute une autre dimension au nihilisme, plus radicale encore car elle sape toute velléité de penser et d'agir. C'est celle de *ne rien espérer* ou encore *d'espérer le rien* ou encore *qu'espérer ne veut*

rien dire, n'a pas d'objet. Si vous n'espérez rien, ou qu'il n'y a rien espérer, ou qu'espérer n'a pas de sens, vous êtes un désenchanté absolu du monde. Rien ne vous fera bouger, même si tout s'écroule autour de vous. Vous serez enterré avec pour tout épitaphe : « il n'a jamais rien espéré ».

À partir de ces catégories, vous pourriez vous amuser à confectionner une galerie de portraits des nihilistes qui peuplent votre entourage. Ce ne serait pas inutile car il faut toujours bien connaître ses ennemis, y compris quand l'ennemi est dans la place, à l'intérieur de nous-mêmes.

Mais il y a mieux à faire que de tirer le portrait des nihilistes : échapper au nihilisme.

Échapper au nihilisme

Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire « échapper au nihilisme » ? Pourquoi pas utiliser d'autres mots qui sont aussi d'autres modes d'action si on n'est pas d'accord avec lui : *le combattre, lui faire face, le défier, le critiquer, lui résister...* ?

Non, nous disons « échapper » et je voudrais précisément dire pourquoi parce que ça conditionne ce que nous proposons et qui va suivre : « tenir un point ».

Pour bien me faire comprendre, je vais faire une analogie.

J'ai parlé tout à l'heure d'une **emprise subjective du nihilisme** sur nous. C'est de la même nature que l'emprise d'une personne sur une autre. Comment en sortir ?

Pas si facile que ça. La personne dominante vous tient par mille liens subjectifs parmi lesquels il y a hélas les liens de dépendance que vous avez vous-même tissés et pas seulement elle. Tant que vous restez à l'intérieur de cette structure d'emprise, vous n'avez pas les moyens d'en sortir même si vous critiquez la personne, si vous savez qu'elle vous fait du mal, si vous vous plaignez d'elle... Au contraire, toutes ces plaintes vont alimenter la relation dont il vous faudrait sortir. Vous remettez sans cesse une pièce dans la machine dont la personne qui vous oppresse va se servir pour remettre de nouvelles pièces, etc... Pour se sortir de cette vis sans fin, il faut faire un pas de côté, faire dérailler la vis qui creuse, qui creuse à l'intérieur de vous-même.

Pour le nihilisme, c'est un peu la même chose, il faut **faire un pas de côté**. Pour sortir de son emprise.

Qu'est-ce qu'un pas de côté ?

Ce n'est pas se contenter de critiquer le nihilisme. **Critiquer**, c'est bien et même nécessaire, mais il faut bien voir qu'en ne faisant que le critiquer, vous restez dépendant de lui puisque c'est lui qui détermine le contenu de votre critique. C'est comme remettre une pièce dans la machine.

Ce n'est pas non plus de « **résister** au nihilisme ». Quand vous résistez à quelque chose, vous restez défini par ce quelque chose. Vous restez défini par le terrain où le quelque chose vous enferme. Ça reste une attitude négative qui ne vous fait pas sortir de l'emprise. Vous allez bien sûr lui résister en refusant ses injonctions (ne rien vouloir, vouloir le rien, espérer en rien...) et en disant « *je ne suis pas d'accord avec cette vision désespérante et maléfique du monde qui détruit toute volonté et toute espérance* ». Et alors, avec quoi êtes-vous d'accord ? Que proposez-vous ?

Tant que vous n'avez pas dit ce que vous espérez et tant que vous ne l'avez pas fait valoir auprès d'autres, **cette résistance reste sous l'emprise du nihilisme**. C'est en disant ce en quoi vous espérez, en le montrant par vos pratiques et en le faisant partager que vous pouvez en sortir. À ce moment-là, vous n'êtes plus dans l'espace du nihilisme. Vous êtes dans la construction subjective d'un autre monde, même si c'est par une action minime. C'est ce que nous appelons « faire un pas de côté ».

On ne devrait jamais oublier qu'il faut toujours commencer par **imaginer et énoncer les propositions positives**, celles qui vont dans le sens d'une confiance dans les autres et dans l'humanité et qu'on peut avancer dans telle ou telle situation. Le nihilisme (*ne rien vouloir, ne rien espérer...*) n'est là que pour fermer, interdire cette possibilité. C'est toujours **une réaction négative à l'affirmation de possibilités**, à l'idée que le monde puisse être autre chose que ce qu'il est, et à la démonstration pratique de cette idée dans une situation donnée. Il s'agit de **surmonter le nihilisme par l'affirmation d'une possibilité** et non de régresser à l'intérieur du nihilisme par les seules dénonciations, imprécations, plaintes contre lui.

Attention : ne pas oublier que le pas de côté, l'affirmation positive qui permet de sortir du nihilisme, se fait contre le nihilisme qui est l'ennemi. C'est bien de lui dont il s'agit de sortir. En fait, il est naturel d'entrer dans le nihilisme par sa critique et la résistance mais **on ne peut en sortir que par le pas de côté**.

Alors qu'est-ce que peut bien être concrètement le fameux « pas de côté » qui est le pas nécessaire pour sortir de l'emprise du nihilisme, pour y échapper ?

C'est ce que nous appelons « tenir un point ».

Je voudrais terminer en disant ce que nous entendons par « tenir un point » à la fois sur le plan général et sur le plan pratique.

Qu'est-ce que c'est un « point » et « tenir un point » ?

Je vais en donner une définition générale puis je reviendrai sur chaque aspect avec des exemples.

Tenir un point, c'est :

- *dans une situation particulière* (le point ne vaut que par rapport à cette situation là et pas de manière générale),
- *soutenir une prise de position subjective* (pas théorique mais vécue par soi-même comme une nécessité intérieure à tenir dans la situation)
- *qui fait l'objet d'un engagement prolongé*, qui singularise votre existence (ce n'est pas une tocade qu'on lâche ensuite),
- *qui développe l'image d'une alternative possible à l'existant* (on sort du diktat nihiliste de l'impossible),
- *une image alternative qui parle à d'autres* et les encourage à tenir eux aussi leur propre point.

Dans une situation particulière...

Ce peut être dans votre métier, dans votre travail, dans votre vie personnelle, vos passions, votre art si vous êtes artiste... bref dans n'importe quelle activité humaine. Comme il y a une très grande diversité de situations, il y a une **vaste gamme de points possibles**, de toute nature.

Par exemple, lors de nos deuxièmes Rencontres à Paris en février 2024, nous avons entendu une enseignante d'école maternelle. Ici à Tunis, notre programme reflète cette diversité.

Soutenir une prise de position subjective...

Ce n'est pas un principe général ou une position prise par d'autres mais **un point qui oriente votre existence dans la situation considérée**. On peut tenir un point sans en avoir toujours conscience. C'est alors une étape subjective que de pouvoir le déclarer.

Par exemple, notre enseignante d'école a fait valoir que sa pédagogie avec les élèves et ses relations avec l'institution et les parents s'expliquaient par sa conviction de faire de l'école un lieu d'émancipation pour tous ses élèves (débarrassés de toute considération sociale, pauvres comme riches) à partir d'un postulat d'égalité des intelligences (tous les élèves ont une capacité de comprendre).

Qui fait l'objet d'un engagement prolongé...

Il s'agit de « tenir » le point dans la durée, même si sa formulation doit évoluer dans le temps car les contextes changent.

Qui développe l'image d'une alternative possible à l'existant...

C'est ouvrir une possibilité qui ne semblait pas exister, même si elle apparaît **minuscule** par rapport au paysage dévasté du monde contemporain. **Il n'y a pas de petits succès** dans un monde accablé par le nihilisme.

Le point tenu par notre professeure d'école l'a conduite à créer de nouvelles pratiques pédagogiques avec ses élèves, à contester les méthodes d'évaluation de l'institution, à définir de nouveaux rapports avec les parents, toutes choses qui pré-classaient les enfants non selon l'égalité des intelligences mais selon leur origine sociale.

Image d'une possibilité qui parle à d'autres et les encourage à tenir leur propre point...

Une fois le point déclaré, prononcé par celui qui le tient, sa force est de pouvoir **être reconnu par d'autres**, non pour qu'ils fassent la même chose mais pour qu'à leur tour ils soient encouragés à manifester leur propre point subjectif dans la situation qui est la leur et à le partager avec d'autres. Et ainsi de suite.

C'est ainsi que je vous ai parlé du point tenu par notre enseignante. Vous pouvez d'ailleurs écouter son intervention sur YouTube ¹.

Que faire avec tous ces points ?

L'objectif n'est pas de constituer un « programme » qui serait l'addition de tous les points tenus mais de **créer** autour d'eux un **réseau de points**, un réseau de fraternité capable de reconstituer, pas à pas, point après point, les perspectives d'une confiance retrouvée dans les autres, dans l'humanité à partir de déclarations singulières, inventives, subjectivement enracinées dans la vie de ceux qui les énoncent.

Nous sommes bien conscients que ceci ne va pas arrêter les chars et les avions israéliens à Gaza et au Liban. Pas plus qu'empêcher un possible embrasement de la guerre en Ukraine. Ce n'est pas le but.

Nous sommes **réalistes. Mais finalement ambitieux.**

L'objectif, c'est de déminer en quelques points l'atmosphère plombée du nihilisme ambiant, de secouer cette ambiance mortifère qui conduit à accepter finalement, impuissant, tout ce qui se passe. Car c'est bien la caractérisation de ce qui se passe aujourd'hui dans le monde : l'impuissance à entraver la dérive criminelle du monde.

Il faut **créer une brèche** dans le mur aveuglant du nihilisme.

En créant une subjectivité collective qui pourrait *prendre corps* à partir de la grandeur et du courage de celle ou celui qui, dans son travail, dans son art, dans son activité scientifique, dans ses relations, dans sa vie quotidienne et ses passions, tient la force affirmative d'un point.

En recréant ainsi une confiance collective dans les autres, dans la capacité créatrice de l'humanité à briser le mur de l'impuissance.

Commençons par le début. Amis, semons nos points !

C'est le programme de ces Rencontres.



¹ <https://youtu.be/nTrcNcRqMwo>

[CLINIQUES]

REINE COHEN : CLINIQUES DE LA PRÉCARITÉ**De l'habitat de la folie à l'accompagnement de l'errance**

Intervention de l'EMPP du 13^{ème} arrondissement
(Cadre socio-éducatif, Éducatrice spécialisée, Infirmier, Psychiatre)
2^{ème} journée Psychiatrie Précarité
(7 octobre 2024 Hôpital Sainte-Anne)

La question des cliniques de la précarité s'organise selon deux axes : la précarité **comme agent pathogène**, qui est massivement une clinique du trauma, la précarité **comme symptôme**, qui est la clinique de ce qu'on nommera la psychose de rue.

Nous ne parlerons pas de la précarité **comme trauma**, où les troubles découlent de la perte des arrimages à un monde externe défaillant ou hostile. Nous ne parlerons pas des migrants, ni de ceux qui sont mis au rebut d'un monde où règne sans limite la loi du plus fort. Nous ne participerons pas au remplacement de la parole et de l'action politique manquantes par un discours et des pratiques qui constitueraient comme catégorie « nosographique » ceux-là que le monde rend malades. Dans un discours qui se construirait dans l'oubli de ce qui préside à l'apparition des « troubles », la sollicitude soignante viendrait recouvrir la nécessaire colère contre ce monde sauvage. Ces « précaires » sont en vérité les *précarisés*, et ce nom est une catégorie politique. Dans *Les Misérables*, les personnages manifestent leur ressource subjective contre ce qui les nie. Le titre original des *Misérables* était *La Misère*, celle qu'on ne peut pas accueillir quand c'est celle « du monde » mais dont il faut « prendre sa part ». Saluons Victor Hugo pour avoir subjectivé son titre.

Comme soignants, nous avons bien sûr à accueillir un par un ceux dont la vie bouleversée porte les stigmates des blessures que le monde leur inflige. Nous avons à soutenir, avec eux, dans l'espace de parole que nous leur proposons, la mobilisation de leurs ressources psychiques, face à ce qui, justement, les désobjective, les réduits à être les objets d'un destin présenté comme sans alternative. Cet espace de parole ne peut se tenir que dans la reconnaissance sans résignation de ce qui prévaut au dehors, là où ces sujets disparaissent pour devenir des problèmes, des charges, des populations à gérer.

L'habitat de la folie, qu'est-ce qu'habiter ?

Nous parlerons donc de la **précarité comme symptôme**. Le premier titre de cette intervention était « *quel hébergement pour la folie, quel accompagnement pour l'errance ?* », mais la réflexion sur la clinique nous a conduits à distinguer la question de l'**hébergement** et la question de l'**habitat**. **Habiter, ce n'est pas seulement être logé ou hébergé**. Habiter c'est être dans un lieu dans lequel on est inscrit par la succession des couches qui introduisent à la fois une séparation et une continuité entre l'intérieur et l'extérieur. Nous connaissons tous **des sujets qui sont logés, mais qui n'habitent pas**. Nous croisons aussi ces **habitants de la rue**, ceux qui ne veulent pas *sortir du dehors*, qui peuvent y construire un « chez soi », mais en totale discontinuité avec le monde extérieur, sans les seuils qui organisent la transition entre leur cocon et le monde.

On peut dire que concernant la question « habitat et psychose », il y a trois zones principales :

- **ceux qui sont « habités par leur psychose »**, la construction qui fait leur ossature, leur signature, et qui, quand ça ne tient pas sans soins, nous apportent cette construction en consultation (au CMP) ;
- **ceux qui habitent avec leur psychose**, celle qui envahit leur logement, avec les voisins qui parlent d'eux, les produits toxiques qui traversent les murs, le plafond, le plancher, et dont les difficultés de cohabitation avec le voisinage nécessite l'intervention des équipes mobiles de liaison avec les bailleurs sociaux (ELIAHS) ;

- **ceux, enfin, qui sont** dans le no man's land, à la marge, **dans l'inhabitable**, ceux qui refusent de sortir du dehors, d'être inclus. Ce pays hors du monde, à peine accroché à sa limite, proposons de l'appeler la *Psychosie*. C'est ce territoire radicalement extérieur que l'EMPP (équipe mobile psychiatrie précarité) arpente, s'exposant à une rencontre improbable, ou à son ratage.

Il m'est venu, en préparant cette intervention, l'idée que **le premier habitat du parlêtre**, de l'être humain en tant qu'il est doué de parole, **c'est l'oreille de la personne qui l'entend**, et ce, même quand il ne parle pas, ou pas encore. Il habite dans l'oreille de la personne qui lui prête une activité psychique. Ce point rend raison du fait bien connu que, parmi ceux qui survivent à la rue, il y a une grande proportion d'anciens enfants placés, qui ont souffert d'une difficulté extrême à construire et se construire dans le lien à cet autre premier, qui a manqué à leur prêter l'oreille, à leur donner la parole.

Si on convoque le génie de la langue, on dira qu'**habiter, c'est avoir un toi-t au-dessus de sa tête**, qu'il faut écrire avec « T » et sans « T ». Écriture dans laquelle, le « toi » sans T, c'est cet autre qui nous parle, qui parle notre existence avant que nous ne parlions. Celui auquel dans les religions, on s'adresse en lui disant « tu ». Celui des formules sacerdotales dans lesquelles le sujet parle « comme il est dit » et non « comme il dit ». Il y a une phrase dans la liturgie de la Pâque « *et toi aussi, en ce jour, tu diras à ton fils, comme il est dit* », cette injonction qui indique la dette que nous contractons envers l'autre quand nous parlons.

À quel assujettissement à l'Autre, à quelle dette, ne peuvent-ils consentir, **ceux qui habitent l'inhabitable** ?

Eux, qui vivent comme j'ai pu le lire dans un texte dont j'ai perdu les références, « *ivres de l'espace et inconscients du temps* », eux, que nous croisons dans nos rues, leur extériorité à notre monde suscite d'abord, chez le passant ordinaire, un malaise sourd qui évoque *Das Unheimliche* cette inquiétante étrangeté dont parle Freud. *Heim*, en allemand, c'est la maison, *heimlich* signifie secrètement, *unheimlich* effrayant. **L'inquiétante étrangeté, l'étrange familier**, témoigne de la rencontre de ce à quoi, pour habiter ensemble dans le monde, nous avons dû renoncer, pour supporter de ne plus faire un avec nous-mêmes.

Rencontres et trajets cliniques

Le disparu du boulevard

Ce solipsisme (position dans laquelle il n'y a pour le sujet d'autre réalité que lui-même), nous l'avons rencontré dans sa figure la plus radicale en la personne de **Bernard**, le disparu du boulevard.

Cet homme, frisant la cinquantaine, se tenait dans les rues de notre territoire. On le croisait, on bavardait, on lui offrait des cigarettes ou du café. Il parlait peu, on ne savait presque rien de lui ; à toute question, à toute proposition d'aide, il répondait non. Pour nous, se tenir dans le dehors radical, physiquement et psychiquement, était parfois éprouvant. Et pour rencontrer nos semblables si dissemblables, nous avons voulu les inviter dans une sorte de chez-nous errant. Alors nous avons constitué un bureau mobile : une table pliante, quatre tabourets, un sac avec des tasses et du café. Avec certains, ça a permis un temps de rencontre qui les décollait du sol.

Un jour, Bernard était sur son banc, sur le boulevard, nous nous sommes installés pour passer un moment avec lui. Comme il ne disait jamais 'oui' (il pouvait prendre sans un mot la cigarette qu'on lui tendait), ce jour-là, l'un de nous a dit « *vous n'allez pas refuser un café ?* ». Il a répondu « *non* », et a pris la tasse. Nous avons passé un moment, là, avec l'idée que c'était le début d'un accueil. Mais il a disparu. Nous ne l'avons pas retrouvé, et nos recherches n'avaient pas trouvé de preuve de sa disparition. Nous avons appris récemment qu'il hante d'autres territoires, croise d'autres maraudes et équipes mobiles, se repose dans d'autres haltes provisoires. **Il a**, pour ainsi dire, **changé de 'hors-lieu'**.

Sans doute avons-nous, ce jour-là, commis deux actes paradoxaux et donc effractants pour cette position solipsiste à laquelle il (se) tenait : un acte tangible - installer un peu de notre dedans dans son dehors - et un acte de parole - insérer son refus dans une question qui le transmuait en acceptation. Ce n'était pas prémédité, mais cela nous a donné et nous donne encore beaucoup à penser.

Le ressuscité de l'Asile

Mais incarner, présenter, rendre présents l'absence ou le rien, est autre chose que dire. En cela, **Azraël**, le ressuscité de l'Asile, est comme l'envers de Bernard. Je l'ai appelé ainsi parce que c'est l'anagramme de Lazare, un ressuscité plus connu. Mais pour Azraël, la parole qui a soutenu la rencontre n'était pas « *lève-toi et marche* » mais « *assieds-toi et parle* ».

C'était en 1986, à l'époque la psychiatrie en précarité n'existait pas. Il arpentait depuis sept ans la région où je travaillais, en cela chemineau plus que clochard. Il avait perdu tout ce qui faisait tenir sa vie fragile, compagne, enfant, travail domicile. Il est arrivé à l'H.P. où, il y a quarante ans, on entrait comme dans un moulin, ou une auberge, étant adressé par un médecin qui nous écrivait « *n'a plus où aller, a tout perdu, semble déprimé* ». Lui-même n'avait énoncé à son arrivée que des demandes de solutions pratiques à sa détresse pratique. Par deux fois, les réponses « pratiques » (hébergement en famille d'accueil) ont échoué. Alors il fallait décider que sous la plainte sociale, il y avait quelque chose qui concernait la psychiatrie. Pendant plusieurs mois, le « **rien** » a saturé son propos : « *je n'ai rien, je ne suis rien, je ne peux rien, je ne comprends rien, je ne pense rien, je ne veux rien* » et même, alors qu'il était dans une totale dépendance, « *je ne demande rien* ».

De mon côté, épuisée par ce tsunami nihiliste, n'en pouvant plus, je finis par lui lancer un jour « *eh bien, grâce à vous, je vais devenir célèbre. Je vais écrire que j'ai rencontré un rien et qu'il m'a parlé* ». Et là se produit quelque chose d'incalculable, et donc de miraculeux, même si dans l'après-coup cela devient lisible et rend lisible ce qui a précédé et ce qui suivra. Il me répond « *avec vous, c'est pas pareil, parce que j'ai une place* ». À partir de là s'engage un travail long, près de deux ans, au cours duquel il retrouvera ce qui semblait perdu à jamais, ce qui lui permettra de demander et d'accepter l'aide et les aides dont il avait besoin pour retourner dans le monde. La réponse qu'il avait faite à ma déclaration, et dont l'équivocité ne m'est apparue que bien après (que désignait-il par « place » : un abri pour son corps, un lieu pour sa parole ?) est peut-être ce qui m'a conduite à l'idée quand même un peu bizarre de **l'habitat dans l'oreille**. Elle rend aussi raison de notre proposition de distinguer hébergement et habitat.

L'errante immobile : avec « toi » ou sans « toit » ?

Élise est une énigme. C'est une femme de 70 ans, que nous avons croisée des centaines de fois, sans jamais vraiment la connaître, ou plutôt sans savoir grand-chose à son sujet.

L'EMPP fait la connaissance d'Élise en 2020 sur le quai du métro 14 à *Olympiades*. Son visage dissimulé par sa chevelure grisonnante, vêtue de vêtements trop grands, elle semble vouloir disparaître. Un paradoxe saisissant : elle tend la main pour quémander, puis rejette l'aumône.

Élise est née d'un père français et d'une mère vietnamienne. Nous ne savons pas si elle a des frères et sœurs. Au décès de ses parents, elle dit avoir volontairement laissé son logement « *pour être plus libre* ». Elle est donc à la rue depuis plus de vingt ans.

Actuellement, elle vit dans les parties communes d'un centre commercial et des habitations adjacentes. Les agents de sécurité, les résidents et les commerçants constituent son cercle de connaissances, ce qui constitue un voisinage qui est aussi un entourage. Ce souci de son entourage s'est concrétisé dans la création d'un groupe WhatsApp fait par un riverain, groupe de riverains dénommé « SOS Élise », groupe de veille et d'accompagnement auquel notre équipe a été intégrée.

L'identité d'Élise a longtemps été floue et changeante, mais des recherches obstinées ont enfin permis en 2024 de retrouver un extrait d'acte de naissance, rendant possible de mettre en place une mesure de protection juridique et de faire les demandes de ressources.

Élise, tout en sollicitant un hébergement stable, notamment au sein d'une congrégation religieuse, refuse toutes les propositions, même quand elles coïncident avec ses demandes. On peut penser que ces demandes constituent un lien avec nous, plus qu'une véritable attente de satisfaction.

Malgré notre présence durable et régulière qu'elle accepte volontiers, dès que nous évoquons notre rôle d'équipe soignante, elle se met immédiatement sur la défensive, manifestant une méfiance profonde envers toute proposition s'inscrivant dans l'idée de soins. Il faut dire que son état psychique est d'une grande stabilité, même si elle se tient dans une position et un style qui nous déroutent et nous inquiètent.

Depuis que nous la connaissons, son état de santé physique s'est gravement détérioré. Extrêmement amaigrie, elle présentait régulièrement des plaies au visage et au crâne, conséquences probables de

chutes ou de violences. Ces blessures ont entraîné de multiples passages aux urgences et deux hospitalisations en psychiatrie, dont une organisée par l'EMPP. Un soir d'hiver, la vie d'Élise a basculé. Retrouvée inconsciente et frigorifiée à 31°, elle a frôlé la mort ; elle a pu bénéficier des soins intensifs nécessaires et a finalement pu surmonter cette épreuve. Malgré cette épreuve et ces hospitalisations répétées, sa situation n'a que peu évolué, et elle est à chaque fois rapidement retournée à la rue car elle refusait toutes les solutions proposées.

Le refus d'Élise d'être hébergée ou soignée place les professionnels de santé dans une situation délicate. Ce choix, profondément personnel, met en évidence les limites de **l'accompagnement** tout en soulignant l'importance cruciale de notre **présence**.

Si nous pouvons parler, à son sujet, d'**errance immobile**, c'est que, bien que géographiquement fixée, il nous semble qu'elle n'habite pas notre monde, mais qu'elle se tient dans **une enclave**, tenue par l'entourage qui l'a en quelque sorte « adoptée ».

L'occupante vagabonde : avec toi pour un toit ?

En janvier 2023, nous avons fait la connaissance de **Sarah**, âgée de 33 ans, dans un lieu d'accueil de jour et de mise à l'abri pour les femmes sans-abri. Son histoire, marquée par des placements dès l'âge de douze ans, l'a conduite à une existence erratique, oscillant entre la rue et les hôpitaux. Vivant officiellement en province, elle dispose d'un logement qu'elle dit ne pouvoir occuper, du fait de la présence d'occupants illégaux, hostiles ou dangereux. Elle est arrivée en 2021 à Paris, où elle avait déjà séjourné et été hospitalisée en tant que DIRP (domicile inconnu en région parisienne, nouvelle appellation des SDF). À l'accueil de jour de la Cité des Dames, elle a pu s'inscrire dans une présence récurrente, qui a permis d'envisager des soins, mais la rue la rattrapait. Son addiction au crack, combinée à une profonde solitude, a rendu son parcours particulièrement difficile. Malgré nos efforts pour l'accompagner et la stabiliser, Sarah a rompu avec l'accueil et les soins à plusieurs reprises, vivant dans la rue, sous une tente qu'elle installait dans divers endroits.

Perdue de vue entre juillet et décembre 2023, Sarah est réapparue, méconnaissable. Les séquelles de ses expériences traumatiques de rue étaient manifestes : une extrême fragilité, un tableau psychiatrique plus critique, avec des idées suicidaires récurrentes et une violence tournée contre elle-même et son environnement. Sarah semble prisonnière d'une spirale autodestructrice. Chaque avancée est rapidement suivie d'une rechute, **comme si la rue l'attirait inexorablement**. Malgré tout, la mise à l'abri tient mieux. Elle est de plus en plus en lien avec les professionnelles et surtout les autres résidentes. À l'accueil, chacune lui vient en aide pour qu'elle écoute de la musique (prêt de téléphone), lui coiffe les cheveux... Elles apprennent toutes à vivre ensemble. Mais les moments de crise et les passages à l'acte (crises suicidaires, vols), qui mettent en échec un environnement institutionnel et un entourage peu préparés à faire face à ces situations, conduisent finalement à son exclusion ; cela, au moment où l'inscription dans les soins de secteur (CMP) et un projet d'hébergement commencent à s'élaborer.

Outre son ambivalence, les obstacles « administratifs » aux projets d'hébergement nous donnent du fil à retordre : elle a un bail en province, que le juge des tutelles refuse de résilier tant qu'elle n'a pas d'hébergement, mais l'hébergement que nous tentons de mettre en place avec les équipes de « *Un Chez Soi d'Abord* » ne s'adresse qu'aux personnes sans logement. Il nous faut donc vaillamment négocier avec la conviction que c'est la situation clinique qui doit primer sur les cadres procéduraux.

En septembre 2024, Sarah est enfin acceptée dans le cadre de « *Un Chez Soi d'Abord* ». Nous faisons appel à tous les partenaires du travail en précarité afin de la retrouver et lui annoncer qu'un logement l'attend.

Le lien ténu avec l'EMPP tient, nous supportons ses absences, nous maintenons nos propositions et parvenons à organiser la prise du traitement médicamenteux au CMP. Enfin, Sarah maintient depuis sept mois des relations suivies avec la CDD, ce qui constitue une avancée significative. C'est la première fois qu'elle supporte une telle durée sans disparaître. Le projet de logement a été un véritable moteur pour elle, lui offrant une perspective d'avenir et renforçant sa motivation. Cette réussite est le fruit d'une collaboration étroite entre l'EMPP, la CDD et le CMP, dont les liens ont permis de construire **une « continuité discontinuë »**, c'est à dire une articulation souple, apte à contenir les attaques du cadre qui sont un des symptômes de Sarah.

Nous espérons que la proposition d'avoir un « chez soi », construite à partir du soin et de la rencontre avec Sarah et pas seulement dans l'espace du « droit social », lui permettra d'**habiter vraiment**, et de ne plus être l'occupante vagabonde de lieux qu'elle n'arrive pas à investir.

Du plus fermé au plus ouvert : itinéraire d'hospitalités

Le passage d'une **pratique d'infirmier** en service psychiatrique fermé à un poste d'infirmier en EMPP a conduit l'infirmier de l'équipe à interroger les différences entre ces rôles, et plus généralement les principales différences entre la prise en charge des personnes souffrant de troubles psychiatriques à l'extérieur et en hospitalisation fermée.

L'infirmier **en EMPP** intervient sur le terrain, auprès des populations précaires vivant dans la rue, dans les centres d'hébergement, pouvant être accueillies dans diverses structures de jour (ESI, haltes, etc.). Ces personnes, quand elles souffrent de troubles psychiatriques, sont souvent éloignées du système de soins traditionnel. L'objectif est d'aller vers ces individus, qui n'ont pas accès ou ne souhaitent pas bénéficier des services de santé existants.

Le travail infirmier en EMPP est non institutionnalisé, assez informel, alors que dans une unité psychiatrique fermée, les interventions se font dans des lieux repérés, distincts (chambres fermées, chambres ouvertes, parties communes, infirmerie) qui conditionnent les modalités de travail. Le cadre est fortement institutionnalisé, avec des protocoles stricts en matière de sécurité et de soins.

En milieu hospitalier fermé, les patients sont admis sous contrainte, ce qui peut conduire à des relations conflictuelles avec les soignants. L'infirmier peut parfois imposer les soins. L'objectif est, à plus ou moins long terme, de permettre à la personne hospitalisée de comprendre que les soins sont nécessaires pour améliorer son état. L'infirmier doit installer dans la durée une écoute bienveillante, mais la dimension de l'urgence peut parfois entraver ce processus. En revanche, la relation entre l'infirmier **en EMPP** et les patients repose sur l'accord supposé. Les patients ne sont pas en situation de contrainte de soins ; l'objectif est donc de créer un lien de confiance. Les patients sont souvent réticents aux soins psychiatriques vécus comme stigmatisants, et ceux qui vivent dans la précarité peuvent percevoir ces soins comme un problème supplémentaire. Il est indispensable de leur donner le temps dont ils ont besoin.

Alors qu'**en milieu hospitalier**, l'infirmier intervient sous contrôle médical, dans un cadre strictement encadré par la loi (notamment la loi sur les hospitalisations sans consentement), l'infirmier **en EMPP** bénéficie d'une grande autonomie dans la gestion de son travail. Il doit s'adapter aux réalités du terrain, travailler en coordination avec divers acteurs. Son rôle est principalement axé sur la prévention, les soins et l'accompagnement psychosocial. Il évalue les situations des patients, identifie leurs besoins en santé mentale et oriente les personnes vers des structures de soins adaptées. Les interventions peuvent inclure des consultations en rue, des visites dans des centres d'hébergement, des rencontres impromptues, comme lors de maraudes et le but est aussi l'acceptation du soin et de l'aide sociale mais sans l'étagage des structures de soins ordinaires.



Après avoir relevé les différences entre ces deux situations de soins, il est intéressant de définir les points qui dessinent le cadre de travail à partir duquel un infirmier en EMPP peut accompagner des personnes en errance.

- Se rendre physiquement **là où se trouvent les personnes** et s'adapter à leur lieu de vie. Il ne faut pas se contenter d'attendre que les personnes arrivent, mais aller vers eux activement.
- Pour les migrants en souffrance psychique, adapter son approche en tenant compte des croyances et coutumes de chaque personne. Il est important de **reconnaître leur histoire avant leur arrivée en précarité** et d'éviter une approche exclusivement « occidentale ».
- Placer les besoins des personnes au centre de l'échange, sans jugement. Créer un espace de confiance et de sécurité pour faciliter l'accès aux soins. Proposer et **négoier les soins**, même si cela peut prendre du temps.
- Patience et négociation (font plus que force et que rage) : la négociation des soins peut être un processus long. Ne pas espérer un résultat immédiat, mais **travailler patiemment** pour établir un accord.

- Supporter les refus de soins, l'absence aux rendez-vous. **Continuer malgré les fluctuations.**
- Avoir un réseau diversifié de professionnels est une aide précieuse pour **obtenir différents points de vue** sur des situations plus ou moins complexes et trouver des solutions collectivement.

Ces positions permettent d'assurer un accompagnement respectueux, efficace et humain. Comme le disait Patrick Declerck dans le livre *Les Naufragés* : « Parfois il suffit d'un geste, d'une écoute attentive pour qu'un homme brisé retrouve un instant l'envie d'avancer ».

Accompagner l'errance, tenir une permanence dans l'impermanence

Ces rencontres, ces expériences, quelles pistes nous donnent-elles pour nous orienter dans la tâche singulière qu'est l'accompagnement de l'errance ?

Les murs de l'hôpital font contenance pour les patients, et permettent aux soignants de localiser leurs décisions, leurs actions. Ils nous assurent que nous saurons où trouver ceux dont nous avons à nous occuper. Ils sont le cadre qui accueille, protège et prescrit. La demande de soins, garante de notre travail, est adossée, garantie par le cadre tangible, que le patient soit admis en soins libres ou à la demande du tiers concerné, à titre privé ou légal. Le corps enveloppé, tenu, contenu, localisé dans le cadre, est reconnu comme « corps du patient » dans une présence et une stabilité qui permettent la constitution d'un lieu et d'un temps de rencontre, ce qui permet la projection dans une certaine continuité du lien, c'est-à-dire du soin.

Mais avec ceux qui sont 'dans le dehors', sans entourage concerné, sans créer de trouble à l'ordre public, sans demande de soins, qu'est-ce qui constitue l'espace-temps de la rencontre ? Et ceux, comme Sarah, qui, tout en demandant des soins, ne peuvent se fixer, errent loin des lieux où ils devraient « se rendre » (serait-ce une reddition ?), comment les rencontrer ? Comment, en tant que soignants, **faire permanence dans l'impermanence** ?

Cette question est apparue dans une circonstance précise, à savoir dans la demande faite par des équipes d'Accueil de Jour aux psychologues *Accueil Hébergement Insertion* de tenir une permanence pour recevoir les gens en souffrance qui passaient dans leur lieu. En a découlé **un moment d'angoisse collective**, après que plusieurs tentatives de tenir permanence ont buté sur l'absence des sujets en errance. L'expérience de la confrontation au vide de cette absence va au-delà de l'absence des corps ; avec les errants fixés, tels Élise, dont la présence est si énigmatique, il est difficile de se situer comme soignants : soigner qui, soigner quoi ? Élise, comme quelques autres, ce n'est que quand son corps a donné des inquiétudes suffisantes que nous nous sommes autorisés à forcer son refus, pour la faire entrer, brièvement, dans un dispositif et une offre de soins. Mais elle ne s'en est pas saisie.

Qu'elle ne s'en soit pas saisie, comme bien d'autres, pose la question de **la légitimité de nos interventions**, face à ceux qui ne nous demandent rien dans l'espace du soin, voire qui manifestent un refus déterminé devant toutes nos tentatives. Quelle est notre légitimité face à ce qui semble être leur liberté et de quelle liberté s'agit-il ? La liberté de manifester qu'ils ne sont pas des nôtres, qu'ils n'appartiennent pas à ce pluriel.

Il y a dans le film *Gravity* une scène qui a fixé pour moi la représentation de **la figure psychotique de la liberté**. George et Sandra sont désarrimés de leur lieu refuge, la station spatiale, mais attachés l'un à l'autre. Ils n'ont plus assez de carburant pour retourner tous deux à la station. George coupe ses amarres et part, instantanément, dans le vide intersidéral qui l'aspire. Figure saisissante d'une liberté qui n'est prise dans aucune aliénation, qui fait disparaître sans trace le sujet du monde dont il refuse de porter la marque. Mais notre liberté à nous procède d'un désir et d'une conviction auxquels nous ne sommes pas libres de nous soustraire, celle qu'ils sont des nôtres. Ensemble, dans ce désir partagé, dont le partage nous préserve de ce qui, sans cela, prendrait une tonalité peut-être érotomaniaque ou persécutrice, nous persévérons. Ce que nous nous disons, par exemple à propos d'Élise, c'est qu'elle ne s'est pas saisie de nos propositions, pas encore. **Nous persévérons.**

La mise en perspective des histoires de Bernard, Élise et Sarah avec celle d'Azraël montre la nudité dans laquelle nous met, nous soignants, l'absence de lieu constitué. Ce lieu, l'asile, fixait l'errance ; sa disparition nous oblige à accompagner l'errance, et nous confronte à notre propre instabilité, à l'insécurité de notre position. Nul ne peut se tenir face au vide seulement sur ses propres forces ; seul, on peut être

aspiré. Ce qui fait cadre et bord, ce qui fait garde-corps ou garde-fou, comme on dit en architecture des balustrades qui préservent de la chute dans le vide, c'est le collectif que nous formons, encordés les uns aux autres, veillant les uns sur les autres, construisant ensemble un espace de pensée et d'action partagé, qui est notre lieu de travail, le lieu de notre travail. Ce lieu est construit avec le bric-à-brac que chacun apporte, et qui n'a valeur que pour autant qu'il est produit dans le travail, qu'il est remanié, repétri continuellement, et que nos trouvailles précaires n'ont pas un statut de marche à suivre mais de « *gri-bouillages en vue de mieux* » comme disait Mallarmé. Ce lieu, c'est du provisoire qui dure. Nous y endurons ensemble la nécessaire reconnaissance de notre peu de savoir quant à ce qu'il faut faire, nous bricolons, et parfois, du partage de nos impuissances, de nos ignorances, une idée se forme, limitée, locale, que nous pouvons mettre à l'épreuve de la situation, et qui relance notre travail par une répétition qui parfois produit de la différence.

Pour les grands précaires, les grands marginaux, ceux qui habitent en *Psychosie*, l'expérience montre que les questions de logement ne peuvent pas être dissociées des soins, puisque l'inhabitable est leur site, à la fois géographique et subjectif. Il est donc nécessaire que ces deux points, « *héberger et soigner* » (ce qui est l'intitulé d'un séminaire régulier principalement organisé par les soignants du Pôle Psycho-Social de l'ASM13), soient portés par les mêmes équipes, articulés institutionnellement, pour construire un Asile hors les murs.

En attendant, ceux que nous rencontrons sont inscrits dans notre espace de travail et de pensée. Qu'ils y soient inscrits permet **que ceux que Declerck a appelé « les Naufragés » ne soient pas des disparus.**



[ARTS]

Voici la troisième étude, par Éric Brunier, de cette modernité picturale (engagée par Delacroix et poursuivie par Manet) qu'il nomme *CouleurS*, soit l'autonomisation relative, sur la toile, des rapports picturaux entre couleurs s'émancipant de la tutelle du dessin et de ses contours.

Cette étude prend la forme d'une enquête en prose, où l'énonciation prosodique s'efforce d'épouser subjectivement le discours pictural du tableau (François Wahl) plutôt que de l'examiner à distance selon une captation, objectivante et positiviste.

En effet, pour Éric Brunier, l'enjeu de son étude est le regard pictural, celui-là même qui intrique l'œil du spectateur à celui auquel la toile donne forme dans la peinture.

Réduplication donc (s'il est vrai qu'on ne saurait parler du sujet *peinture* qu'en sujet transi par un regard pictural – ce regard singulier qui ne rend rien aux regards ordinaires, portés sur les choses communes du monde) qui implique de lire ces textes littéraires en épousant soi-même les tours et détours de la prose, tout comme un regard porté sur une peinture épouse les tours et détours du discours pictural matérialisé par la toile : en matière de littérature comme en matière d'arts, il n'y a de connaissance, donc d'appropriation, qu'initiée par une captation subjective.

ÉRIC BRUNIER : *MANET ET L'IMMORTALITÉ DE LA COULEURS*

Un autre Manet

La ténacité d'un coup d'œil, bien que jeté à la hâte, indique selon moi la teneur de la peinture de Manet. **Ce regard tenace** que la peinture jette, qui règle la manière dont je dispose d'elle, tient à une triple alliance. Comme pour les pas d'un ballet moderne où les corps se croisent, se frôlent, se rassemblent puis virevoltent chacun à son rythme propre, selon un motif interne et secret, les tableaux immobiles montrent des figures dans l'exploit d'une apparition neuve, telle la femme à la guitare qui sort d'un café mangeant des cerises (Fig.1), telle la servante faisant irruption avec son bouquet auprès d'*Olympia* (Fig.2), ou telles ces deux femmes, l'une debout dont les mains triturent des gants s'opposant à l'autre, assise, l'avant-bras posé sur la main courante du *Balcon* (Fig.3). Alors que mon regard n'a pas encore pu prendre mesure de leur présence, qu'à leurs yeux mon attitude ne s'est pas réglée à la leur, c'est **l'instabilité peinte dans le tableau** qui gouverne mon balancement : j'hésite, je m'interroge et je suis emporté par la ferme décision de les dévisager sans retenue.

Il en va de même du pinceau de Manet qui étale franchement ses macules, signale sa présence dans des taches de couleurs et sait, toutefois, se faire discret en épousant les chairs de la courtisane dans *Olympia* (sans parler du cerne brun qui met plus longtemps à m'apparaître). Dans *Le Balcon* **la teinte, bien que noire**, illumine l'obscurité d'un salon par le travail presque sculptural du modelé ou se fait l'équivalente de celle du peintre en bâtiment dans le vert acide de la rambarde. C'est encore **ce balancement contrarié** qui fait sentir l'épaisse lourdeur d'une jupe grise dont le frou-frou aérien s'entend.

Les couleurs dans les tableaux de Manet me semblent toujours ici massives, lourdes comme un plomb et là relevées par la voltige de la main. Il y a tout à la fois affirmation de la pâte picturale et disparition de cette même pâte grâce aux multiples procédés de la représentation. Il y a à la fois la *CouleurS*, nouvelle orchestration des teintes entre elles émancipée des règles du dessin et les coulures, éclats de matières colorées, taches jetées à la hâte.

Manet a bien compris que l'effet visible de la peinture, l'évidence de ce qu'elle peint n'est pas qu'affaire de justesse du dessin. Il use de ces divers procédés sans chercher à les accorder. Ceci n'est pas la preuve d'une œuvre incohérente, d'un empressement ou d'une improvisation exaltée. Cette manière de **faire vaciller la peinture**, de l'entraîner dans un tournoiement vient finalement complexifier le regard de

ces femmes. Il est à la fois furtif, comme en passant, et investi de ma retenue, un regard à la dérobée et appuyé, presque altier, lumineux et impénétrable. Un regard bref mais étendu à tout le visage, voire réverbéré à l'ensemble de la toile comme dans ce *Portrait de Victorine Meurent* (Fig.4) (le même modèle que *La Chanteuse des rues* et *Olympia*).



Fig. 1 : La Chanteuse des rues, vers 1862
(© Museum of Fine Arts, Boston)



Fig. 2 : Olympia, 1863,
(© Orsay, Paris)



Fig. 3 : Le Balcon, 1868-69
(© Orsay, Paris)



Fig. 4 : Portrait de V. Meurent, vers 1862
(© Museum of Fine Arts, Boston)

Ces tableaux créent **un face à face entre deux regards**. Et ils sont aussi les portraits d'une confrontation avec un autre, soit qu'ils se regardent eux-mêmes, soit que le peintre y a figé son propre regard.

Dans le portrait de Victorine Meurent cadrée serrée, j'ai le relief de sa tête dont le fichu enserre l'abondante chevelure dans l'ombre de la nuque et le nez et le menton qui sont comme écrasés par une vitre, j'ai le volume d'une tête que je pourrais serrer de mes mains et la superficie d'un visage. Le portrait se concentre dans un regard tendu presque transperçant et, de la tête, j'accède par magie à tout le corps qui en est le support. Son regard est un flambeau vivant qui marche au-devant des passants et dont nul soleil ne peut éteindre la flamme. Plus je la regarde, plus elle m'apparaît et plus elle me fuit. Peindre vite, manier des couleurs promptes et franches, et peindre le pétilllement d'une femme dont le fait même de poser est un acte d'affirmation.

De même qu'un visage immortalise une rencontre et prélude définitivement, la *CouleurS* se fait corps-accord entre la teinte matérielle, le pigment mêlé d'huile et sa trace sur la toile, ou mieux son écriture, sa notation. La *CouleurS* maçonne le cou, le menton, les lèvres mêmes, ourlées d'ombre et promène la caresse peignée de clair et d'obscur. Le visage promet une rencontre sensible et affiche le noir océan où l'autre s'est replié. Le portrait est celui d'une personne et d'un masque. Mais que le tableau m'invite, et qu'ainsi **je plonge, attiré par ce qui s'y trouve d'azur et de ciel immense** mais rond mais enfermé par un fond à la brune opacité.

Quand je regarde un tableau de Manet, je fais alors l'hypothèse que le personnage peint conserve encore par la peinture le regard du modèle, que **l'écran est traversé**. Nous nous dévisageons. Et j'envisage aussi que **la peinture s'est elle-même faite regard**, que **le saisissement** que peignent ces tableaux **est autant celui des personnages que le mien**. L'agitation, le mouvement de la peinture est aussi un bouleversement qui m'atteint. Le regard n'est pas un. Il se multiplie en direction, intensité, mobilité. Cette multiplicité devient alors le sujet de l'œuvre de Manet. Je fixe ses pupilles figées et j'envisage un corps mobile.

Modernités, Manet

Un récit commun veut que la modernité soit née sur les ruines de l'idéal romantique. La naïveté du monde ancien où régnaient la beauté des corps, l'harmonie continuée entre la nature et l'humanité, la charité et la générosité également répandues, se serait avérée inaccessible. La modernité artistique aurait substitué à cette image idéalisée du monde, l'existence réelle de la lutte des classes et des sexes. *Les Fleurs du mal* de Baudelaire procéderaient de ce basculement. Elles en seraient à la fois le témoignage cruel et la déploration. De là l'ambivalence dans le recueil de son motif crépusculaire, mélancolie du soleil couchant des temps nouveaux et sadisme du poète auquel poussent des griffes.

Le monde poétique dans lequel Baudelaire se débat a toutefois gardé son mordant et je veux y voir l'horizon réel de sa poésie. Celle-ci n'a pas fait que capter les ravages du capitalisme, elle en produit les épreuves. Sa colère est nécessaire qui fait entendre qu'aucun poème ne se résigne au réalisme qu'il y a. Si *Les Fleurs du mal* dépeignent un monde où la mélancolie et le sadisme largement imaginaires nous touchent, c'est que ses poèmes ont opéré une transformation réelle de la poésie en l'adossant d'une part à **la musique des mots**, d'autre part à la vignette du feuilleton. Cette **musique verbale** a la consistance des touches colorées, et le feuilleton se développe chez lui dans l'arabesque de ses récits. La représentation imaginaire qu'il développe du monde romantique donne plus de poids à la tâche qu'il s'est fixée d'une transformation réelle de la poésie.

Cette tâche est aussi celle qu'il fixe au *Peintre de la vie moderne* et qu'une formule résume par un paradoxe : il tire « *l'éternel du transitoire* ». Plus tard, dans cet essai nous lisons : « *pour que toute modernité soit digne de devenir antiquité, il faut que la beauté mystérieuse que la vie humaine y met involontairement en ait été extraite.* » **Tirer l'éternel du transitoire** dans un tableau ou un poème ne revient pas à copier ou enregistrer ce que l'existence présente, mais à imaginer comment cette présence occasionnelle, cette circonstance peut transformer les différents arts. Chaque art, selon Baudelaire, se mesure à sa capacité à se transformer. Celle-ci se révèle quand, pointant au travers de l'image fugace de l'existence contemporaine, une forme éternelle s'y laisse deviner. Dans sa poésie, il aura recours à la métaphore de l'alchimie. L'image est toutefois trompeuse : la transformation ne vise pas le monde décrit, mais le poème.

Manet, selon certains, aura mis en œuvre picturale, la poésie baudelairienne et aura ainsi transformé la peinture en peignant des sujets « modernes » : la chanteuse de rue sortant d'un café, des bourgeois à leur balcon assistant à un spectacle de rue, et une Vénus moderne peinte comme l'enseignante d'un

magasin. Toutefois Manet ne se limite pas à puiser des sujets dans la rue et la vie contemporaine. Il transforme aussi la manière de les peindre.

Olympia donnerait à la peinture du XIX^e siècle sa « représentation » de la beauté. L'idéal féminin s'y présenterait dans la chair crue d'une nudité étalée et le nu académique serait ramené au rang d'une marchandise. Cette manière d'aborder l'œuvre de Manet est le fait d'une histoire sociale de l'art. Souvent cette histoire se satisfait de voir dans le tableau le reflet des conflits sociaux, et l'évolution de la peinture est à la fois technique et sous condition de l'évolution sociale. L'histoire sociale de l'art moderne, dont Baudelaire et Manet constituent la pierre de touche pour la poésie et la peinture, se désintéresse, pour chaque art, de ce qui est sa dynamique propre. La capacité d'intervention y est déplacée de l'œuvre à celui qui la lit ou la regarde, à celui qui la juge, puisque l'œuvre n'est plus qu'une médiation entre le contexte qui l'a vu naître et le lecteur ou le spectateur de ce monde. Une telle histoire fait de la modernité une interrogation sur la valeur. Elle voit Manet à travers Baudelaire qui aurait promu le déchet en œuvre. Le peintre est alors fait le premier des modernes et des postmodernes, étant autant l'ancêtre de Duchamp et du ready-made que de Jeff Koons et des paillettes de la provocation. Présenter ainsi Manet, c'est retirer de son œuvre **toute sa force de transformation du regardeur**.

Pourtant Manet vient aussi comme point de départ du discours que l'on dit « formaliste » (ou moderniste) sur l'art, celui-là même que Duchamp, par avance, aurait disqualifié. Les modernistes attribuent à Manet, selon les mots de Greenberg, **la franche manifestation de la surface par laquelle la peinture se fait**. Ce que Manet donne à la modernité est moins dans l'éloquence de ses sujets que de sa manière. Déjà certains contemporains du peintre étaient choqués par cette manière trop expédiée ou au contraire s'enthousiasmaient. Il revient à Mallarmé d'avoir formulé cette manière nouvelle de peindre, l'appelant le « *pollen de la chair* ». Elle ne consiste plus, comme le voulait Baudelaire, dans une rencontre avec l'éternel ou l'antique. Elle est plus que le fard et l'onguent qui font disparaître du teint les taches que la nature y a déposées. Le pollen de la chair a pris du maquillage ses effets mais déplacés dans l'opération mentale, dans la symbolique du faire pictural qui immortalise un instant. L'occasionnel y est associé à l'absolu du fait même que la peinture suspend le transitoire. Le pollen de la chair est d'abord cette carnation spéciale de la femme, être de l'intérieur et de la nuit, vue dans la lumière du jour. C'est la peindre, telle que son apparition, vive et simple, hante l'imagination. Cela demande à peindre l'air qui l'entoure alors même qu'aucune teinte n'existe qui en peigne la transparence. Légèreté ou accentuation de la pâte suppléent au manque dans la mesure où ils marquent non seulement les traits mais le lieu où se tient l'atmosphère.

Le Manet de Mallarmé n'est impressionniste, peintre du plein air et de la soumission de la peinture aux divisions optiques de la couleur qu'en apparence. Il est moderne parce qu'il soumet la peinture à des règles qui lui sont propres et dont le visage de la femme est l'incarnation, parce qu'elle est encore socialement l'être de l'intérieur et de la nuit mais, imaginativement, déjà en plein air. Le plein air, c'est-à-dire le fait de peindre aux moyens de divisions colorées l'atmosphère transparente trouve sa pleine justification dans les peintures d'intérieur de Manet. L'opération est mentale, abstraite et géométrique. La division des couleurs et l'affirmation du matériau pictural se tiennent ensemble dans une réalisation méditée où la sélection particularisante du cadre se confond, un instant, avec le mirage d'une scène naturelle ou mondaine.

Alors que la peinture classique, grâce à la perspective linéaire, me fait entrer dans un monde réglé par la transcendance opposée à la finitude terrestre, la peinture moderne, avec Manet, semble **faire surgir du monde contemporain et transitoire un infini caché**. Ce qui rend si singuliers les tableaux de Manet dépend moins de leur motif que de leur capacité à fixer un instant. Manet a singularisé la peinture en son point éphémère d'apparition. Il peint des illuminations.

Ainsi cette *Chanteuse des rues*, à la fois représentation d'un être que le monde du XIX^{ème} siècle apparente au chiffonnier, sujet moderne au sens baudelairien par excellence et, par sa robe soignée, coquette qui sort d'un café. Tout dans ce tableau semble procéder de l'entre-deux, le personnage qui se tient sur le seuil, sorti mais pas tout à fait dehors puisqu'étrangement une porte est restée ouverte, en chemin vers la sortie mais arrêté puisque ses deux pieds au sol indiquent une posture immobile, la teinte grise dominante entre chien et loup, et ces mains, la gauche affairée qui soutient à peine des cerises dans un cornet de papier, enserme une guitare par son manche et pince la jupe pour la soulever opposée à la droite, délicate, qui porte à sa bouche deux cerises. Sur le visage blafard, trop éclairé, cette tache de rouge, éclatante. Dans le jour gris et déclinant, la couleur. Le personnage semble cet être de la nuit que maquille le rouge des bigarreaux. Mais les sourcils verticaux sont des ombres sous lesquels les yeux s'excavent.

Le tableau de Manet transforme un sujet social, peut-être même une vignette morale en un sujet pictural, en une leçon de couleurs. Ces deux gouttes de rouge qui ont un moment transité du cornet à la bouche, que la main a prélevé sur une multiplicité chaotique sont comme la translation des couleurs de la palette au tableau. La main elle-même semble les appliquer sur le visage. Certainement que comme l'écrivait Baudelaire à propos des tableaux de Delacroix, l'imagination déjà a complété la scène avant même que le tableau n'ait été perçu. Manet, comme Delacroix, provoquent une vision synthétique plutôt qu'analytique, où l'ensemble des effets du tableau excède ses parties.

Il y a un travail de la peinture comme il y a un travail du rêve selon Freud. Comme la chambre, le tableau est double : le promeneur y retrouve ce qu'il a déjà vu, une scène de la vie parisienne, mais recomposé, agencé selon de nouvelles coordonnées. Il lui arrive aussi, s'il prend garde à ce regard que souligne le geste, d'y rencontrer l'imprévu, ce qui est sans connexion avec sa vie de flâneur. Arrêté, **il regarde un travail se faire dans la peinture et en lui.**

Le rêve ainsi accomplit un double travail. Il malaxe et ressasse ces déchets de la vie diurne et provoque ces impressions imaginaires, mais lucides, qui éveillent et délivrent de la pesanteur. Le rêve, comme la main sur la palette, comme l'œil du flâneur sur la toile, sépare et assemble. Le tableau est alors une surface lacunaire, trouée, qui pourtant déjà vous enveloppe. L'intrigant s'y détache du banal. Un hiéroglyphe apparaît, qu'il faut étudier, suivre, incompréhensible d'abord, soutenu ensuite, et précis dans son action et ses effets. Les couleurs ont d'abord paru un mélange flatteur qui vous a enveloppé. Ensuite, la main a fait apparaître une phrase du visible qui s'adresse à votre imagination sensible. *La Chanteuse des rues* n'est pas une existence déclassée, un rebut qui viendrait provoquer la pitié ou l'appel séduisant d'une femme équivoque. Elle ne fait pas que récompenser de l'éclat d'une couleur une contemplation patiente. Elle montre **le trajet possible d'une incorporation au visible**, elle donne l'élan d'une avancée.

La tache colorée et le regard

Une figure me regarde. Appel silencieux ou mur infranchissable du masque. Êtres humains, animaux ou même tableaux, celui qui se sent regardé lève les yeux à son tour. Envisagé, il envisage aussi cet autre. Inversement, la peinture de Manet répond mystérieusement au mouvement des yeux de la foule par la vibration de la toile.

Walter Benjamin identifiait l'attraction que le regard exerce sur l'autre à l'*aura*, apparition d'un lointain aussi proche qu'il puisse être. Celle-ci désigne un regard indolent, figé ou pétrifié par la présence du rêve naturel, quand l'impassibilité et l'illusion se confondent. Dans les articles précédents, j'ai indiqué que **la Couleurs** est le mouvement contraire, une apparition proche aussi lointaine qu'elle puisse être, **un éclat du lointain**. Le regard est alors éveillé, lucide parce que matériellement localisé. Les cerises que la chanteuse des rues amène à sa bouche nous tirent de l'abîme de son regard et animent son visage blafard, la bouche charnue et rose du portrait de Victorine Meurent, dont le dessin circonflexe rappelle celui des sourcils et du nœud sur les cheveux, affirme son opiniâtre décision.

Cette capacité de la *CouleurS* à faire apparaître dans l'œil un élément imaginaire situé au loin avec le même éclat qu'un élément situé au premier plan et éclairé sans pour autant désorganiser tout effet de relief vient de la division optique des couleurs qui a permis de teinter l'atmosphère. Son initiateur le plus célèbre est **Delacroix** dont la technique dit du « flochetage » consiste à juxtaposer de petites touches de couleurs pures pour obtenir par mélange optique une demi-teinte. La peinture en plein air dans lequel la surface des motifs vibre sous l'effet de la lumière changeante correspond à la technique de la division et permet même son approfondissement. Par cette technique, les teintes se recomposent dans l'œil et le mélange optique qui a lieu dans l'air donne des teintes plus éclatantes. L'atmosphère qui entoure le sujet renforce l'accord entre la technique et le motif peint. Cette technique s'est développée après Delacroix chez certains Impressionnistes puis les Divisionnistes dont le mérite artistique semble d'avoir imité le flux des perceptions. La peinture de Manet y est sensible, s'en sert même parfois en lui donnant un autre but. Manet ne soumet pas son œuvre de peintre à une technique.

Cette prolifération des couleurs en un ensemble chatoyant pour l'œil s'est tellement développé que même **Ingres**, le peintre dont on dit qu'il ne tient qu'au dessin, y a succombé. Toute sa vie il a peint les portraits des femmes de la haute société et certaines dans des robes où se multiplient les accords de couleurs. Quand ce n'est pas le costume, ce sont les tentures, les draps qui environnent ses sujets qui sont le support de ces exercices de haute couleur.

Dans son portrait de *Madame Moitessier* (1856, National Gallery, Londres) (Fig. 5), où le modèle porte une robe blanche à fleurs bigarrées de la peinture grise vient ternir les plis dans l'ombre. Ingres n'utilise pas la technique du « flochetage » mais les bouquets du tissu de la robe juxtaposent quantité de teintes. Pourtant au premier plan du tableau, Ingres a laissé apparaître une tache que rien dans la composition n'explique. La tache est ce qui apparaît et stoppe la prolifération infinie des couleurs.



fig. 5 Ingres, *Madame Moitessier*, 1856
(© National Gallery, Londres)



Fig. 6 Manet, *La Lecture*, 1879-80
© Art Institute of Chicago)

Dans un tableau comme *La Lecture* (Fig. 6) une infinie variété de couleurs prolifère que rien ne semble pouvoir arrêter. Les traces de peinture multiplient leur exubérance. Cependant, dans cette variation sans fin, une touche s'avère plus affirmée, la tache bleue dans le dos du modèle. Prise comme détail, elle brouille la figure d'ensemble, rend le tableau « illisible ». Elle est localement insignifiante et globalement structurante : elle se projette sur le journal que tient le modèle et se reflète atténuée sur le visage. Elle ramène un lointain au premier plan. Elle concentre mon imagination sur la face cachée du journal, au point même où le regard de la lectrice se concentre. Ainsi Manet a pu **rendre un regard par une tache**, composer dans la couleur matériau et notation, faire une *CouleurS*. Ainsi dans ce tableau les couleurs existent selon **trois formes**, comme élément de liaison, fusionnant le gris du journal au premier plan avec une tenture ou une vitre derrière, comme division de verts rendant la vibration d'un feuillage et comme tracé d'un regard.

La peinture de Manet travaille donc au sein de la *CouleurS* à **diviser et articuler** ce qui en elle relève du rayonnement et de la vibration de la surface et ce qui dans sa pâte matérialise une trace. Celle-ci n'est pas de l'ordre du dessin, comme ne relèvent pas du dessin les coulures de Pollock, les gestes amples de de Kooning ou les stries de Soulages.

•

Ainsi s'avère que Manet articule **deux moments** de la modernité poétique et picturale qui se développeront selon **deux orientations**, d'une part le **réductionnisme moderniste** qui, à force de réduire son champ s'est saturé, d'autre part la **modernité critique** dont nous savons aujourd'hui qu'elle mène aux impasses de la postmodernité. Mais l'œuvre de Manet elle-même se tient **en amont de cette division**, scindant la couleur selon sa dynamique optique et selon sa capacité matérielle de tracer un regard. Il poursuit donc cette œuvre d'émancipation de la *CouleurS* par rapport à la narration et en complexifie notre

compréhension. Il inaugure de nouvelles possibilités dans ce qui est d'abord apparu comme une limite de la peinture, une limite du visible. Pour mieux nous convaincre de la modernité de son œuvre, il a concentré ses efforts, de manière presque exclusive, sur des sujets contemporains et déroutants par rapport aux grands genres de la peinture. Plus que dirigés contre le dessin, les tableaux de Manet semblent s'attaquer aux genres picturaux avec leur rhétorique. Avec lui, il faut alors conclure que **la modernité est la vérité soustraite aux artifices de l'éloquence**. Il est ainsi celui qui enseigne à regarder la peinture, à la **regarder** pour ce qu'elle est et **comment nous faisons corps avec son apparition**.



Nous publions ici la troisième partie de l'étude architecturale engagée par Guillaume Nicolas sur les clos-masures de Normandie.

Guillaume NICOLAS : *PENSER LE NOUAGE DE L'HABITAT ET DU TRAVAIL EN AGRICULTURE*

Préambule

Étudier l'agriculture paysanne en France et critiquer l'industrialisation généralisée des modes de production

Cet article discute des relations que nouent les activités d'habiter et de travailler. Il fait suite aux travaux du groupe *Longues marches* qui a initié des enquêtes politiques à l'échelle du monde, d'une part sur les lieux de l'habitat des masses - les bidonvilles – et d'autre part sur leurs lieux de travail - les usines. Il m'est alors apparu que les lieux sur lesquels je mène mes propres recherches universitaires, les fermes contemporaines en Normandie, constituent **des lieux où habiter et travailler sont étroitement associés**. En particulier, les fermes qui se situent dans le projet politique néo-paysan internationaliste ¹ me paraissent mériter d'être étudiées.

On pourrait d'emblée objecter qu'il s'agit d'une situation d'exception puisque le travail agricole est aujourd'hui anecdotique en France ² et que la situation doit être envisagée à l'échelle du monde et des masses. Pourtant, dans un horizon communiste, il me semble que la part du travail agricole (ou plutôt d'un certain type de travail - voir plus loin) devrait être drastiquement réévaluée à la hausse ³ pour assurer une alimentation juste et saine ⁴. En ce sens, la question du travail agricole ne devrait pas être systématiquement propulsée à l'arrière-plan, derrière celui qui prend place dans les usines, sous couvert de non-représentativité des masses. Pour un certain nombre d'acteurs, l'avenir des masses en France est aussi à l'agriculture.

Par ailleurs, la rédaction de cet article, concomitante à la publication d'une "carte des pensées écologiques" ⁵, me conduit à assumer ouvertement un **positionnement critique vis-à-vis des modes de production industriels**. Je touche là à un tabou du marxisme en envisageant une sortie (partielle ?) de l'agriculture de ce mode de production, en interrogeant la division du travail et en envisageant des productions plus artisanales, voire non marchandes, dans une perspective de subsistance non consumériste ⁶. Ce faisant, je m'expose immédiatement à la critique car cette façon de voir les choses, idéologie petite bourgeoise, serait idéaliste. Elle ne pourrait concerner les quartiers populaires : une mère célibataire, cumulant plusieurs emplois précaires, épuisée et croisant à peine ses enfants le matin et le soir, ne pourrait pas s'adonner à ces pratiques de subsistance. C'est vrai en l'état de l'organisation de notre société. Cependant d'autres que moi écrivent depuis les quartiers populaires et envisagent **la possibilité d'une écologie authentiquement populaire** dans laquelle la subsistance aurait sa place ⁷.

¹ Projet porté en France par le syndicat de la Confédération paysanne et à l'international par le mouvement *Via Campesina*.

² D'après l'INSEE, l'agriculture ne représente que 2,5% de l'emploi en France en 2018. Suivent la construction (6,7%), l'industrie (13,3%) et le tertiaire (76,1%). La répartition du PIB est similaire en 2022 entre l'agriculture (1,8%), l'industrie (17,8%) et le tertiaire (70,32 %) selon le site [statista.com](https://www.statista.com).

³ Je m'inscris là à la suite de l'Atelier paysan et de son manifeste *Reprendre la terre aux machines, Manifeste pour une autonomie paysanne et alimentaire*, Le Seuil, 2021.

⁴ Voir la conclusion de l'article d'Alain Rallet "Anatomie de la question paysanne aujourd'hui", *Longues marches*, numéro 2, juin 2024

⁵ Carte téléchargeable [ici](#) et réalisée par la nouvelle revue *Fracas* (née d'une scission de la revue *Socialter*, la nouvelle revue se voulant plus radicale politiquement) et par le journaliste Thomas Wagner, créateur du media *Bon pote*.

⁶ Geneviève PRUVOST, *La subsistance au quotidien : conter ce qui compte*, La Découverte, 2024.

⁷ Fatima OUASSAK, *Pour une écologie pirate, Et nous seront libres*, La Découverte., 2023.

D'autre part, le mode de production industriel capitaliste associe étroitement deux types d'objectifs : d'une part des gains de productivité (que le communisme ne pourrait en effet également que souhaiter), et d'autre part un accroissement du capital par des investissements dans les outils de production. Ces placements financiers qui servent à rémunérer le capital exigent des retours sur investissement et une fuite en avant⁸ vers une industrialisation *sans fin*, dans le double sens du terme : sans limite temporelle et sans objectif si ce n'est son propre développement. De moyen, l'industrie devient fin en soi. La technique perd son arraisonnement social et politique.

Mon hypothèse est que, si le capitalisme ne constitue pas un horizon indépassable pour l'humanité, il n'y a pas de raison que le mode de production industriel, qui lui est intimement lié, le soit. Si, contrairement à ce que déclarait un président américain, notre mode de vie doit être négociable⁹, alors notre mode de production doit l'être. Et nous devrions pouvoir y réfléchir en amitié communiste sans être immédiatement taxé de petit bourgeois malthusianiste.

Il est évident que le tournant à opérer vers ces nouveaux modes de production posent des questions gigantesques. Le socialisme en sait quelque chose. Il est tout aussi évident qu'il ne s'agit pas de tomber dans un idéalisme abstrait, mais de se baser sur les expériences matérielles et concrètes qui existent, avec toute la lucidité quant à leurs conditions de réalisation. Mais je crois que nous devons pouvoir envisager ces voies, ne serait-ce que parce que **des paysans d'un type nouveau** le revendiquent et le pratiquent¹⁰.



Après ce long, mais nécessaire préambule, venons-en à la question du nouage entre habiter et travailler.

Le logement est une invention

Si l'habitation est aussi ancienne que l'humanité, **le logement est une invention du capitalisme industriel du XIX^e siècle**. Le logement des masses ouvrières est alors fondé sur le principe d'une **stricte séparation d'avec les lieux de travail**, incarnés par l'usine¹¹. Cette conception et cette pratique de l'habitat se distinguent donc de celles de la société préindustrielle avec ses ateliers d'artisans puis ses manufactures, ses villes historiques et ses faubourgs, où les gens habitaient sur leur lieu de travail ou à proximité. Cette invention du logement s'accompagne de **normes sociales** issues et promues par la bourgeoisie, incarnées dans des règlements d'habitation, autorisant et surtout interdisant un certain nombre d'activités. En ce sens, le logement est **outil de prescription** sociale, de contrôle et possiblement de sanction. On voit se prolonger ici la **logique de la subordination** contractuelle du travail salarié, dé-cidé, contrôlé et sanctionné par l'employeur.

Si donc habiter et travailler sont spatialement **séparés** dans le capitalisme industriel, ils sont **unis** par une même logique de subordination du travailleur/locataire à l'employeur/bailleur. Ce constat est particulièrement saillant dans le cas des foyers de travailleurs migrants de la Sonacotra, devenues résidences sociales de Adoma¹². Tentons ici un parallèle avec les critères de la tutelle salariale identifiée dans l'article de ce même numéro sur les Communes populaires¹³.

⁸ Sur ce sujet, voir par exemple le livre de Nelo MAGALHAES, *Accumuler du béton, tracer des routes, Une histoire environnementale des grandes infrastructures*, éd. La Fabrique, 2024

⁹ Soulignons au passage que Georges Bush a prononcé cette phrase en 1992 non pas face à la menace communiste mais dans le cadre du "Sommet de la Terre" de Rio, face au risque d'accords internationaux contraignants sur l'environnement.

¹⁰ cf. les organisations déjà citées : la Confédération paysanne et à l'Atelier Paysan, en France, la Via Campesina à l'international

¹¹ Paul LANDAUER, « *La fin du logement* » dans *Habiter. Imaginons l'évidence !* Dominique Carré, 2013, p. 34-38.

¹² Judith BALSQ, « *Du foyer à la "résidence sociale"* », d'*Architectures*, n°251, mars 2017

¹³ Partie II : *Aliénation et émancipation des travailleurs salariés*

	TRAVAILLER	HABITER
oppression de la puissance	le travail est polymorphe	habiter est polymorphe et l'oppression capitaliste la réduit au logement
exploitation de la force (via le contrat)	contrat de location de la force de travail	contrat de location d'un logement
domination de l' activité :	l'employeur :	le bailleur :
• par décision	• <i>décide</i> le travail ;	• attribue le logement et <i>décide</i> le règlement intérieur ;
• par contrôle	• <i>contrôle</i> le travail accompli ;	• (par le biais du gardien puis de la télésurveillance) <i>contrôle</i> si la façon d'habiter est conforme ;
• par sanction	• <i>sanctionne</i> éventuellement.	• <i>sanctionne</i> éventuellement.

Poursuivant cette histoire du logement au XXe siècle, l'urbanisme moderne a ensuite érigé cette séparation spatiale comme norme et appliqué ses principes au moment de la Reconstruction puis dans l'extension des villes. La *Charte d'Athènes*, mise au point en 1933 mais publiée en 1943¹⁴, a prescrit la **séparation des grandes fonctions urbaines** : habiter, travailler, se divertir, circuler. La nécessaire séparation des usages ne se fera donc désormais plus à l'échelle d'une pièce ou d'un immeuble ni même d'un îlot, mais à l'échelle de zones urbaines qui seront désormais monofonctionnelles. C'est sur ces principes théoriques que la France a donné naissance à partir des années 1950 aux grands ensembles construits *ex nihilo* et aux banlieues-dortoirs, dont le nom reflète la mono-fonctionnalité. C'est cette idéologie qui est aussi à l'origine de la congestion des transports urbains et de cette perte de temps individuel et d'énergie collective dépensés pour aller en métro ou en train du boulot au dodo.

En réaction à cette optique fonctionnaliste, le post-modernisme s'est constitué, au tournant des années 1975-80, en invoquant la **cohabitation des fonctions de la vie urbaine à l'échelle de chaque quartier** :

« Toute intervention sur la ville européenne doit obligatoirement réaliser ce qui toujours fut la ville, à savoir : des rues, des places, des avenues, des îlots, des jardins... soit des "quartiers". Toute intervention sur la ville européenne doit par contre bannir les routes et les autoroutes urbaines, les zones monofonctionnelles, les espaces verts résiduels. Il ne peut y avoir ni zones "industrielles", ni zones "commerçantes", ni zones "piétonnières"... mais seulement des quartiers incluant toutes les fonctions de la vie urbaine. »

Barey André, Culot Maurice, Lefèbvre Philippe (1980), *Déclaration de Bruxelles*¹⁵

Cette critique a trouvé écho en termes de politiques publiques françaises dans la création des villes nouvelles. Mais la désindustrialisation du pays était déjà en marche et celles-ci n'ont guère intégré en termes de travail que l'économie tertiaire des services.

Point nouveau et contemporain, il a fallu attendre encore quarante ans¹⁶ pour réaliser que le principe de séparation des fonctions urbaines avait occulté une autre séparation, celle de l'**exclusion progressive des productions agricoles de l'espace des villes**. Son corollaire est l'avènement de la **spécialisation agricole d'un monde rural** qui, auparavant, connaissait lui aussi une mixité fonctionnelle, comme le rappellent les sociologues : « En un siècle (XIXe siècle), les campagnes françaises, fourmillières démographiques, artisanales, industrielles et agricoles, vont alors, dans un mouvement d'une grande cohérence

¹⁴ issue du Congrès International d'Architecture Moderne de 1933 et publiée par Le Corbusier en 1943

¹⁵ André BAREY, Maurice CULOT, Philippe LEFEBVRE, *Déclaration de Bruxelles*, Éd. AAM, 1980. Cité par *Geoconfluences*. <https://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/declaration-de-bruxelles-1980>

¹⁶ en témoigne l'exposition *Capital agricole : chantiers pour une ville cultivée* au Pavillon de l'Arsenal en 2018

sur le triple plan économique, politique et idéologique, se constituer en ghetto paysan. »¹⁷ L'homogénéité de la sociologie des métiers ruraux a été depuis doublement tempérée. D'une part, la motorisation des travaux agricoles et le dernier exode rural d'après 1945 ont conduit à la disparition des sociétés paysannes¹⁸. D'autre part, depuis les années 1975, la population rurale a commencé à recroître sous le coup de la rurbanisation qui a vu se multiplier les zones pavillonnaires dans l'espace rural. **Les agriculteurs sont donc désormais très minoritaires en nombre à la campagne.** Mais il n'en reste pas moins que, en surface, les agriculteurs gèrent par leur travail la majorité des sols ruraux et que le travail agricole peine à reconquérir les villes.

Nous sommes donc aujourd'hui face à une **double séparation spatiale** : d'une part à l'échelle de la ville, entre le travail et le logement ; d'autre part à l'échelle du territoire, entre la campagne, lieu exclusif du travail agricole, et la ville, dont le nouveau modèle est celui de la métropole¹⁹ et qui ne produirait plus aucune de ses denrées.

Face à ces très vastes questions, je propose un petit éclairage par l'étude des fermes normandes traditionnelles - les clos-masures (pour une présentation détaillée, voir mon article dans le numéro 2 de la revue).

Habiter et travailler aujourd'hui dans une ferme normande

Je propose de procéder en deux temps.

D'abord de livrer **quelques éléments recueillis lors de mon enquête** auprès d'une quarantaine d'agriculteurs. La matière de ces entretiens n'étant pas encore totalement analysée, il s'agira donc de quelques thèmes soulevés par la situation et qui tendent, pour la plupart, à assumer une séparation entre habiter et travailler.

Puis de **comparer deux fermes** différemment transformées, l'une par le président des Jeunes agriculteurs de Seine-Maritime, syndicat affilié à la FNSEA, l'autre par le porte-parole de la Confédération paysanne du même département.

Mais auparavant, **un éclairage historique** permet de contextualiser la situation contemporaine. Pour cela, une synthèse est offerte par Xavier Noulhianne²⁰, ancien ingénieur dans l'industrie pharmaceutique, reconverti en éleveur de chèvres et de brebis. Dans *Le ménage des champs*, il analyse, à la lumière de sa pratique, le système agro-alimentaire dominant. En préambule, il reconstitue l'histoire institutionnelle de la relation entre la famille et le travail agricole. Cette enquête historique est stimulée par sa propre expérience : *"la perspective du travail en couple permettait de faire basculer le choix de "travailler dans l'agriculture" en un choix de "vivre dans l'agriculture". (...) La surprise fut de découvrir que la mise en avant du couple comme cellule de base de l'unité agricole, la ferme, datait seulement du début de l'industrialisation de l'agriculture des années cinquante."*

Il nous relate alors en quatre temps l'histoire de cette relation famille/travail :

- 1) le modèle d'avant la Seconde Guerre mondiale : **"une agriculture familiale avec trois à quatre générations vivant sous le même toit et participant, chacun selon ses capacités, aux travaux de la ferme"** ;
- 2) le modèle des grandes lois d'orientation agricoles des années 1960 qui structurent l'industrialisation de la production : **"l'exploitation modèle comme une exploitation de deux UTH (unité de travail humain) : le couple"** ;
- 3) dans les années 1990, **"c'est la notion de "chef d'exploitation" qui est mise en avant, dans laquelle le couple ne travaille plus ensemble mais où "monsieur" étant exploitant agricole, "madame" travaille à l'extérieur"** car on peut désormais faire le travail seul et qu'il n'y a pas de revenu pour deux ;

¹⁷ Bertrand HERVIEU et François PURSEIGLE, *Sociologie des mondes agricoles*, Armand Colin., 2013, cité par Augustin ROSENSTIEHL, *Capital agricole : chantiers pour une ville cultivée*, Pavillon de l'Arsenal, 2018, p. 52

¹⁸ Henri MENDRAS, *La fin des paysans*. Suivi d'une réflexion sur la fin des paysans vingt ans après, Actes Sud, 1984 [1967].

¹⁹ Voir la critique de la métropole faite par Guillaume FABUREL, géographe se revendiquant d'une culture marxiste, dans *Les métropoles barbares*, éd. Le passager clandestin, 2019.

²⁰ Xavier NOULHIANNE, *Le ménage des champs : chronique d'un éleveur au XXI^e siècle*, les Éditions du Bout de la ville, 2016.

- 4) la dernière tendance depuis la loi d'orientation de 2006 : *“la notion “d’entrepreneuriat agricole”. Ces agriculteurs ne se préoccupent plus vraiment des questions de production sur leur exploitation. Ces questions sont déléguées à un chef de cultures, quand elles ne sont pas simplement externalisées. Leurs compétences : la valorisation de leur matière première sur le marché international, l’analyse des cours mondiaux et les problèmes de flux de transactions transnationales.”*

Quelques éléments issus de l'enquête

La majorité des agriculteurs enquêtés habitent et travaillent dans leur ferme. Les déclarations qui suivent concernent donc plutôt les difficultés que cette réunion soulève et soulignent les intérêts du principe de séparation. Il faut noter, non pas un biais, mais une spécificité de ma méthode d'enquête : chaque clos-masure enquêté est systématiquement un lieu de travail agricole. Le fait de savoir si c'est également un lieu d'habitat vient en second. La description qui suit est donc organisée selon la situation de l'habitat. **La séparation entre travail et habitat** s'opère à trois niveaux spatiaux : **à l'échelle du territoire** (on habite dans le territoire normand mais hors du village), **du village** (on habite le village mais hors du clos-masure) ou **du clos-masure** (on habite dans le clos-masure mais hors de l'espace dédié au travail).

Habiter hors du village

Aujourd'hui, le développement des infrastructures routières et des machines agricoles permet à une partie des agriculteurs de ne plus vivre dans le village dont ils exploitent les terres. Ils peuvent alors réaliser des déplacements jusqu'à plus de 50 km de chez eux pour des travaux ponctuels dans les champs cultivés. La maire d'un village étudié (elle-même femme d'agriculteur habitant et travaillant sur place) constate que ce type d'agriculteur, du fait de son déracinement, a tendance à ne pas prendre soin du paysage et des arbres en particulier. En cas de conflit avec les riverains, c'est alors la mairie qui sert d'intermédiaire entre l'agriculteur (travailleur non-habitant) et les habitants (la plupart ne travaillant eux-mêmes pas dans le village où ils vivent).

Habiter hors du clos-masure

Les clos-masures constituent un cadre de vie privilégié et adapté au milieu (cf. article dans le numéro 2 de la revue). Ce sont par ailleurs des bâtisses dans lesquelles s'est constituée l'histoire familiale, remontant souvent à deux ou trois générations²¹. Les agriculteurs y sont donc attachés et la plupart de ceux rencontrés vivent dans leur clos-masure et travaillent les terres de la plaine qui y étaient rattachées. Dans quelques cas pourtant, certains facteurs poussent les agriculteurs à quitter le clos-masure historique.

La raison la plus générale est que la nouvelle génération d'agriculteurs se réfère à un rythme de vie qui est de plus en plus aligné sur celui de l'ensemble de la population. Ce rythme est notamment marqué par **la coupure entre les moments de travail et le temps libre**. L'époque est aux loisirs (ou activités associatives) en soirée, week-end et vacances. Ces images sont autant véhiculées par les médias *mainstream*, télévision en tête, que par la mixité professionnelle des populations habitant désormais la campagne. Il est dès lors plus difficile pour les jeunes agriculteurs d'accepter l'idée de travailler sur des plages horaires durant lesquelles leurs amis employés dans les secteurs secondaires ou tertiaires disposent de ce précieux temps libre. Cette **coupure des rythmes de vie** s'accompagne logiquement d'un désir de **coupure spatiale, entre lieux de travail et lieux de vie**. Du fait de l'attachement familial au clos-masure historique, ce désir n'est pas systématiquement réalisé. Mais certains facteurs concourent à opérer le basculement.

La fin du modèle du couple constituant deux UTH (unités de travail humain - cf. supra) est sûrement un facteur déterminant. Majoritairement, c'est alors la femme qui travaille en dehors de la ferme, parfois en restant dans le grand monde du conseil agricole (banque, gestion, etc.), souvent en s'employant dans le secteur tertiaire. "Madame" n'a alors pas nécessairement envie de vivre au cœur de l'exploitation agricole, au milieu des aller-retour des tracteurs et des semi-remorques. Les habitations des clos-masures n'étant par ailleurs pas très alignées avec les standards du confort "moderne" (en termes de lumière, de chauffage, de taille et distribution des pièces, etc.), elle a tôt fait de convaincre son agriculteur

21 En réalité, l'histoire familiale remonte rarement plus loin car les clos-masures étaient historiquement loués en fermage par les agriculteurs. Et celui qui prospérait sans être propriétaire était poussé à changer de clos-masure pour s'agrandir, et donc à déménager avec femme, enfants et grands-parents.

de mari de quitter le clos-masure pour vivre dans une maison à proximité. Enfin, elle peut avoir d'autant plus envie de sortir de la ferme qu'il lui est parfois difficile d'accepter de vivre dans les murs de sa belle-mère, qui a elle-même déménagé à proximité dans la maison neuve qu'elle a faite construire en prévision de la reprise de la ferme par son fils.

Le dernier verrou à faire sauter pour quitter définitivement le lieu du travail agricole est celui de l'**élevage**, notamment laitier (bovin, ovin ou caprin). En effet, ce type de pratique agricole exige des temps de présence permanents à la ferme pour surveiller le troupeau, traire (7 jours sur 7, 365 jours par an) et assurer les vêlages (souvent nocturnes). L'avènement de la société des loisirs décrite plus haut, conjugué aux faibles rémunérations des éleveurs par le système agro-industriel, pousse une grande majorité des agriculteurs à tourner le dos à l'élevage et à se spécialiser dans les grandes cultures de plaine. Ce type de pratique s'accommode très bien d'un éloignement entre le lieu de vie et le lieu de travail (cf. supra "Habiter hors du village").

Un autre point, un peu plus anecdotique mais tout de même significatif, concerne le développement chez les agriculteurs de l'**esprit entrepreneur et gestionnaire**. Aguerrie aux tableaux d'amortissements comptables et soucieuse de la bonne santé de leur entreprise²², une partie de la nouvelle génération des chefs d'exploitation envisage désormais la maison comme un bien, un actif, qui pourra, au besoin, être vendu. La situation des clos-masures enfermés dans leur talus est alors clairement un **obstacle** car une telle maison au milieu de l'exploitation ne serait pas vendable à une tierce personne.

Enfin une dernière raison de quitter le clos-masure survient quand celui-ci se remplit de hangars à mesure que l'entreprise se développe, au point que la maison se trouve prise en étau. Un agriculteur en témoigne : *"Les gens, ils s'enferment dans les corps de ferme, ils enferment leur maison dans les bâtiments."* Faut-il le préciser, la construction de bâtiments suit la croissance économique et capitalistique de l'entreprise.



Clos-masure en voie de remplissage par les hangars.

Séparation opérée à l'intérieur du clos-masure

Le dernier niveau de séparation entre habiter et travailler se situe à l'intérieur du clos-masure. La mise à distance entre la maison et les activités agricoles avait déjà commencé dans les années 1980²³. Mais un architecte spécialisé dans les constructions agricoles constate que *"de plus en plus, il y a un jardin privatif, il y a des choses autour de la maison pour isoler la maison du reste du corps de ferme."* En entrant

²² À ce sujet, il est significatif de noter que Arnaud Rousseau, le nouveau président de la FNSEA, n'a pas fait des études d'agriculture ou d'agronomie mais de commerce.

²³ Christian Moley (dir.), *Processus d'évolution de l'habitat rural en Pays de Caux*, Plan Construction, 1980.

dans la société de consommation ²⁴, l'agriculteur s'est détourné de sa capacité d'autoproduction de son alimentation. De productif, le jardin potager du paysan s'est aligné sur le modèle du pavillon pour devenir un lieu d'agrément improductif.

Cette **mise à distance** semble désormais actée et s'articule autour de l'évolution du rapport d'une part aux machines et d'autre part aux animaux. La mécanisation, ou plus précisément la motorisation ²⁵, a commencé dès les années 1950 avec l'arrivée des premiers tracteurs. Leur développement a eu pour corollaire la disparition de la traction animale, principalement réalisée par les chevaux. Ainsi, la proximité **homme-machine** a pris de l'ampleur tandis que la relation **homme-animal** passait d'une relation de travail à une relation soit d'exploitation (l'animal-matière de l'élevage intensif), soit purement affective (l'animal-enfant de compagnie) ²⁶.

L'inflation des machines : "les tracteurs qui passent à 5 mètres, c'est fini"

Concernant le rapport aux machines, ce témoignage d'un agriculteur à la tête d'une exploitation de 330 hectares synthétise l'inflation historique des machines agricoles :

« – Cette haie-là, c'est nous qui l'avons créée parce qu'auparavant, tous les tracteurs passaient devant. Donc on a essayé de recréer un peu le cadre...
– Oui, l'arrivée des machines ça fait du bruit...
– Ça fait de la poussière. C'était sympa au début, c'était la fête, mais maintenant... Maman avait déjà imposé... pas imposé mais... On avait dévié les chemins pour ne pas que ça passe au pied de la maison. Et quand ma femme est arrivée, elle a dit "non, non, c'est bon, les tracteurs qui passent à 5 mètres, c'est fini !" »

Pour fixer un peu l'échelle du phénomène, voici comment l'agriculteur, par ailleurs employeur de quatre personnes à temps plein, en parle : « On a 7 tracteurs, le pulvérisateur... enfin des machines, on en a beaucoup. Il y a beaucoup, beaucoup de machines. » L'agriculteur a donc recréé, à l'intérieur de la première ceinture végétale du clos-masure, un second enclos pour protéger sa maison des nuisances des cadences d'une agriculture intégrée au système agro-alimentaire.



Ceinture végétale recrée à l'intérieur du clos-masure pour séparer la partie habitée de la partie travaillée

²⁴ C'est-à-dire la capacité des agriculteurs à acheter non pas leur propre production, mais la production issue de l'agro-industrie.

²⁵ Il faut distinguer, d'une part, la **mécanisation**, notamment de la culture attelée à traction animale, fruit de la première révolution agricole des Temps modernes au XIXe siècle, et d'autre part, la **motorisation**, avec comme étendard le tracteur, fruit de la deuxième révolution agricole diffusée après la Seconde Guerre mondiale. Cf. Marcel MAZOYER et Laurence ROUDART, *Histoire des agricultures du monde : du néolithique à la crise contemporaine*, Seuil, 1997.

²⁶ Charles STÉPANOFF, *L'animal et la mort : chasses, modernité et crise du sauvage*, La Découverte, 2021.

Les animaux désormais éloignés de la maison

L'autre facteur est la place occupée par les animaux dans la ferme. L'architecte spécialisé déjà cité en témoigne : *"Quand j'ai démarré mon activité, je devais approcher ma voiture le plus près possible de la maison pour pouvoir rentrer à la maison. Dans certaines exploitations, les animaux tournaient autour de la maison. C'était de la boue partout."*

Donc outre les machines, les animaux sont désormais tenus à distance de la maison. On peut y lire l'effet du changement de mentalité imprégné de la culture urbaine aseptisée. Aujourd'hui, la plupart des agriculteurs sont en effet passés par des écoles d'ingénieurs agronomes - toutes situées en zone urbaine dans des campus où règnent au sol le bitume et le gazon tondu. L'une d'elle a même pour slogan *"Une école d'ingénieurs au cœur de la ville"*.

On peut aussi y lire la **rationalisation de l'élevage intensif** qui, augmentant la taille des troupeaux, complique la cohabitation avec les humains et nécessite de leur attribuer des lieux spécifiques.

Les facteurs de séparation

Si l'on récapitule, les facteurs qui tendent à séparer l'habiter du travailler dans le monde agricole sont :

- 1) Le développement de la motorisation qui permet aisément de franchir les distances avec des machines agricoles
- 2) Le modèle de la société de loisirs
- 3) La cohabitation au sein de la famille d'une partie qui ne travaille pas dans le monde agricole
- 4) La disparition progressive de l'élevage
- 5) Le développement des logiques comptables alignées sur le modèle de l'agriculteur entrepreneur
- 6) La croissance de l'entreprise
- 7) Le modèle du jardin d'agrément non productif
- 8) La fin de l'animal-travailleur au profit de l'animal-matière et l'animal-enfant.

Il est étonnant de constater que chacun de ces facteurs s'oppose point par point à **la voie néo-paysanne** promue par la Confédération paysanne et notamment son porte-parole, Mathieu Grenier :

- 1) La critique de la surpuissance des machines et la défense du low-tech
- 2) La critique du rapport au temps fixé par le salariat et la réinvention des rythmes : *"Faut pas avoir un modèle un peu monolithique de vie : salarié, temps de travail, temps de loisir, week-end. Faut sortir de.. faut exploser ce concept-là."* (Mathieu Grenier, porte-parole Confédération paysanne en Seine-Maritime)
- 3) La participation ponctuelle des mangeurs à l'effort de production
- 4) Le maintien de l'élevage extensif comme condition *sine qua non* de l'équilibre écologique de la production agricole
- 5) Le dépassement de la pure logique comptable et la défense d'une forme de spiritualité du travail
- 6) Le plafonnement de la taille de l'exploitation pour laisser la possibilité à d'autres de s'installer
- 7) La non-séparation du beau (l'agrément) et de l'utile
- 8) La défense du lien entre l'homme et l'animal au travail.

Robot de traite VS travail coopératif

Regardons comment ces oppositions se traduisent dans le travail et l'habitation de deux agriculteurs aux profils politiques opposés : Pierre-Olivier Etancelin, président des Jeunes Agriculteurs (JA) de Seine-Maritime, et Mathieu Grenier, porte-parole de la Confédération paysanne (Conf') en Seine-Maritime.

Le temps de la rédaction et l'espace de l'article me manquent pour développer cela ici. À grands traits, disons que la position du président des JA se traduit en termes de travail par :

- l'investissement dans un robot de traite (150 000 euros) afin de s'alléger l'astreinte du week-end -

tout en s'astreignant à répondre continûment aux alertes du robot sur le smartphone ;

- l'augmentation inhérent de la taille du cheptel pour assurer le retour sur investissement du robot ;
- l'éloignement à l'animal-travail pour tendre un peu plus vers l'animal-matière ;
- l'augmentation de la taille et du nombre de hangars pour assurer le logement des animaux.

En termes d'habiter, la formule que l'agriculteur emploie pour décrire l'organisation de sa ferme est symptomatique :

"Vous voyez là, le bâtiment là ? C'était une limite. Tout ce qui était là à l'époque de mon arrière-grand-père, c'était de l'herbe et des pommiers. Et en revanche... Avec lui, une volonté de se mettre assez loin de la maison d'habitation parce qu'elle a quand même son charme. Et de ne pas la dénaturer. Donc, on a mis toute la partie un peu industrielle au plus loin, on va dire."

Il acte là la contradiction sur le plan esthétique entre les activités de travail, qu'il qualifie lui-même spontanément d'industrielles, lieu de l'exploitation des bêtes, et l'habiter, lieu de la protection. On est typiquement dans le principe de *l'exploitection* (qui fusionne les termes « exploitation » et « protection »), concept mis au point par Charles Stépanoff²⁷ pour mettre en évidence que la protection et l'exploitation procèdent de la même logique : il faut (sur)protéger certains spécimens pour mieux détruire par là (sur)exploitation tout le reste.



Clos-masure du président des JA : séparation nette entre la partie habitée, à droite, et la partie travaillée « un peu industrielle », à gauche

De son côté, le porte-parole de la Conf' ne dort certes pas avec ses vaches mais assume la cohabitation.

« Il faut garder le truc : l'agroécologie, ça fait partie du vivant. C'est fondamental, on vit avec les animaux. Moi franchement, si on remplace toutes les fermes par des méthaniseurs et puis qu'on perd ce contact avec les animaux... Enfin, c'est horrible quoi ! Et puis, il y a des gens qui disent "une ferme sans animaux, c'est pas une ferme" ou " quand tu arrêtes l'élevage, il n'y a plus de vie dans ta ferme". C'est vrai hein, il y a plein de beaux trucs sur les rapports avec les animaux. Il y a un anthropologue qui a fait sa thèse sur les troupeaux humains-bovins²⁸. En considérant que

²⁷ Charles STÉPANOFF, op. cit., 2021 - lui-même inspiré de Keith THOMAS, *Dans le jardin de la nature : La mutation des sensibilités en Angleterre à l'époque moderne (1500-1800)*, éd. Gallimard NRD, 1985. On peut aussi regarder sur le thème de la sure Guillaume B.

²⁸ Jules HERMELIN, *La fuite en avant des troupeaux humains-bovins*, thèse à l'EHESS, 2021

l'éleveur fait partie du troupeau en fait. Il parle de l'agrandissement des fermes en Bretagne, et sur la modification du troupeau humain-bovins. Et notamment, l'agrandissement des troupeaux te force à passer au numérique. Parce que tu n'es pas capable de gérer toutes les informations tout seul. Tu es obligé d'avoir des outils numériques. Et donc ça change ton rapport aux bêtes. »

Surtout, à la différence du JA qui est isolé avec son robot de traite, le néo-paysan développe une méthode de travail collective pour surmonter les réelles contraintes de la traite quotidienne :

« Sur le rapport au travail, c'est des choix d'organisation. C'est que tu ne peux pas être éleveur tout seul. Là aujourd'hui, quand tu es éleveur, tu es forcément associé ou salarié pour ne pas faire toute l'astreinte. Sinon, pour moi, ce n'est pas vivable. Donc aujourd'hui, nous, on est 6 et il y en a 5 qui traient. Donc on peut partir en vacances. On a un week-end sur deux... »

Anticipons la critique : si dans les statuts, une partie des travailleurs (en réalité des travailleuses) sont salariés, leur employeur, Mathieu Grenier, cherche à dépasser l'obstacle de la subordination inhérente au salariat. Par exemple, il accueille volontiers sur sa ferme le projet professionnel de l'un de ses employés. Celui n'est salarié comme vacher qu'à mi-temps et a développé une activité autonome de boulangerie dans un des bâtiments de la ferme.

Séparer habiter et travailler à quelle échelle

Pour conclure, partageons ces deux images fortes que propose Sébastien Marot pour imaginer, en forçant le trait, l'avenir des relations ville-campagne ²⁹.

Dans le premier scénario, le travail agricole continue d'être numérisé, robotisé, transformé génétiquement, dans la logique de la troisième révolution agricole promue par Macron. En un mot, l'agriculture poursuit sa fuite en avant *high-tech*. Son corollaire est d'une part la poursuite de la désertification des campagnes, et d'autre part le fort niveau de capital investi et contrôlé depuis les métropoles. Le contraste visuel de la séparation spatiale de ce scénario fait étonnamment écho à la séparation opérée dans le clos-masure du président des Jeunes Agriculteurs.



Scénario « Incorporation », fuite en avant technologique et capitaliste
Dessin de Martin Étienne, issu du livre de Sébastien Marot

Sébastien Marot propose trois autres scénarios. Deux sont des variantes d'une tentative de fusion de la ville et de la campagne (l'urbanisme agricole et l'agriculture urbaine). Le dernier scénario, diamétralement opposé au premier, défend "un degré élevé d'autonomie locale (soit une économie de subsistance tirant parti des qualités spécifiques du lieu et du milieu)." L'imaginaire de ce scénario est bien le municipalisme libertaire "qui vise à transformer les territoires en confédérations de mondes ou de communes autogérées."

²⁹ Sébastien MAROT, *Taking the Country's Side*, Lisbon Architecture Triennale, 2019.



Scénario « Secession », un degré élevé d'autonomie locale sur le modèle du municipalisme libertaire
 Dessin de Martin Étienne, issu du livre de Sébastien Marot

●

Comme suggéré par la rédaction de *Longues marches*, l'étude des Communes populaires rurales en Chine ³⁰ viendrait sûrement, par contraste, éclairer utilement ce qui est « en partage » avec ce **scénario d'inspiration anarchiste**.

Ce **saut d'échelle** entre les clos-masures et le territoire me conduit à conclure sur une question. Si la séparation entre le travail et l'habitat semble nécessaire, leur coupure, organisée et accentuée par le capitalisme, est inhumaine. Dit autrement, si un se divise en deux, l'unité fait partie de la condition de la dialectique. Dès lors qu'elle est **la bonne échelle de séparation** pour que l'unité (c'est-à-dire la vie humaine prise dans son ensemble) soit vivable et désirable ?

● ● ●

³⁰ Jan MYRDAL, *Un Village de la Chine populaire*, suivi de *Lieou-lin après la Révolution culturelle*, éd. Gallimard, 1972

[CHOSES VUES]

SERGE PEKER : *L'ESPRIT DU CINÉMA (EN QUATRE FILMS)*



DÉCLARATION

Lors de la présentation de la revue *Longues Marches*¹, la question a été posée de savoir ce que l'on en attendait. J'ai pour ma part répondu que la Revue devait cibler les divers éclats de pensée éventuellement repérables dans les domaines les plus divers.

Me situant dans la rubrique "*choses vues*" et plus précisément "*cinéma*", je dirais que j'attends de moi-même de présenter ce que j'appellerais : **l'esprit d'un film dans tous ses éclats**. *Esprit* étant le mot qui me vient à l'esprit lorsqu'un éclat d'universalité me paraît scintiller dans l'aveuglante compacité d'un film.

Cet esprit est ce qui vient me hanter pour en quelque sorte m'ordonner de m'engager dans la trame aveuglante des images dans laquelle il m'attend pour pouvoir le sortir de son obscurité. Mon engagement n'est réussi que si l'esprit vient se matérialiser dans la présence réelle de l'idée. Ce **parcours en subjectivité** me permet autant de faire la découverte de cette précieuse matière que de moi-même me découvrir. Ce trajet et son effet rétroactif de découverte, dont mon propre étonnement en porte toujours la trace sensible, me semble être le meilleur moyen de **faire parvenir à tous ce qui à moi-même me parvient**.

•

¹ Voir dans ce numéro la rubrique *Autour de la Revue*.

Vitalina Varela : l'esprit de l'amour

Film de Pedro Costa ²



Le film s'ouvre sur un grand écran noir. Mais peut-on parler d'ouverture ? Plutôt une chape de noir scellée sur la lumière. Dans ce noir plus noir que tout noir, le regard s'enfonce et se perd jusqu'à progressivement discerner une esquisse vague et incertaine qui s'avance dans l'obscurité pour devenir une silhouette humaine derrière laquelle émerge une longue grappe d'hommes noirs. Courbés, têtes baissées, le pas lourd et trainant et handicapés pour certains, ils n'en forment pas moins un cortège qui dans l'obscurité progresse en longeant le mur d'un cimetière. De ce mur, dépassent les croix de quelques pierres tombales d'où ces silhouettes semblent être sorties. Le cortège se disperse dans un silence de mort et tous ces hommes lentement s'égrènent dans les boyaux tortueux d'un réseau de très sombres ruelles où chacun se dirige vers quelque vieille porte en ferraille à l'allure de fermoir de sépulcre. Des flammes s'élèvent d'un chaudron comme dans une nuit des enfers.

Coupure par l'apparition d'un titre : **Vitalina Varela**. Ce nom comme un jet de lumière sur le fond noir de l'écran.

La nuit, toujours et encore, épaisse, dense et poisseuse. Sur la piste d'un aéroport, on arrime une échelle à la porte d'un avion. Gros plan sur des pieds nus qui en descendent les marches. Retour sur la piste de l'aéroport. La femme qui vient de descendre de cet avion ne marche nullement pieds nus. Venue au Portugal pour retrouver son mari, cette femme est accueillie par un aréopage de femmes noires, employées de l'aéroport et tenant balais et sceaux à la main. L'une d'elle lui annonce que, depuis trois jours déjà, son époux est mort et enterré. *"Ce pays n'est pas pour toi, mieux vaut retourner d'où tu viens,"* lui dit ce groupe de femmes comme un chœur sorti des ténèbres. Mais Vitalina Varela ne retourne pas au Cap Vert, ce pays d'où elle vient. Elle décide tout au contraire d'investir définitivement cet abri de briques et de tôles où a vécu son mari et qui est à l'image de ce quartier de Lisbonne où lamentablement survit par le deal, le vol, les poubelles ou un salaire de misère pour un emploi d'entretien, de balayage ou de ménage, tout un monde venu du Cap vert ou d'autres anciennes colonies portugaises.

L'arrivée de Vitalina Varela impose une singulière lumière qui fait radicalement rupture avec la sombre présence silencieuse de cette humanité de migrants. Pareille à une fine lamelle argentée et frissante, cette lumière paraît irradier du corps même de Vitalina. Comme par transformation alchimique, le halo de clarté cerné d'obscurité des photographies de son époux que deux bougies tiennent sous bonne garde, semble avoir modifié cette lamelle argentée en une ardente lumière dorée. Si le corps de Vitalina

² Ce film réalisé par Pedro Costa a été coécrit par Pedro Costa et Vitalina Varela.

est capable d'irradier cette lumière, c'est parce qu'un **esprit l'habite**. Cet esprit est **celui de l'amour** que Vitalina conserve pour un homme qui, quarante ans plus tôt, l'a brutalement abandonnée. Mais cet homme, avant même d'être mort de maladie, a été, comme le dira le prêtre à Vitalina, immédiatement corrompu par **le poison du Portugal**. Ce poison qui fait de cette humanité de migrants autant d'enterrés vivants dans ce quartier de Lisbonne. C'est cette survie de mort-vivant que refuse Vitalina Varela comme elle refuse non pas la mort de son époux mais celle de son amour qui, tout comme un esprit, hante le corps de cette femme. Et c'est par cet esprit que la lumière irradie du corps même de Vitalina. Cet esprit ne parle qu'en chuchotant. La voix en tant qu'organe n'en est que le tenant lieu. *"Pourquoi as-tu été lâche ? Pourquoi as-tu disparu sans avoir le courage de m'avouer ton départ ? Pourquoi as-tu abandonné cette maison de dix pièces située près des cimes dentelées du Cap Vert et que, par la seule force de nous deux, nous étions en train de construire ?"* Mais l'esprit de l'aimé, bien évidemment, ne peut que l'écouter en silence. *"Je n'ai rien à faire des lâches, de ces hommes ivrognes et soumis et qui végètent sans s'affirmer dans ce quartier des migrants,"* dira-t-elle au prêtre de l'église abandonnée et délabrée de ce quartier de Lisbonne. Cette voix est une voix de l'intérieur et non une voix de l'extérieur, comme celle, par exemple, qui ordonne aux hommes commères qui ont investi sa maison de rentrer immédiatement chez eux. Cette voix de l'intérieur est celle d'un **amour en partage**. C'est cet amour en partage que Vitalina fait revivre en parlant à l'esprit du défunt. Elle en attend un pardon qu'elle ne peut qu'entendre en silence. **Cet esprit de l'amour** est aussi ce qui donne à Vitalina la force de retaper cette maison où son mari a vécu durant les longues quarante années de leur séparation. Reliés par l'amour mais non moins réellement séparés, le corps et l'esprit de cette femme sont comme deux instruments distincts opérant harmoniquement un magnifique chant d'amour dans le silence d'un monde emmuré dans la nuit.

Vitalina est une femme qui outrepassa les limites de la misérable condition imposée aux migrants des anciennes colonies portugaises. Stupéfiante est cette scène où seule et debout sur le toit de la maison du mari, elle remet en place tuiles et bâche en affrontant la tempête. Cela requiert une force à la mesure de son courage. Même si le film, par les pieds nus sur les marches de l'avion, prend pour trame de fond mythologique le credo de la descente du Christ aux enfers, le haut (la maison sur les cimes du Cap Vert ou Vitalina sur le toit) ne s'oppose pas au bas dans un cadre chrétien ou moral mais comme passage de l'invisibilité des migrants à l'émergence d'une vraie vie par le refus de la soumission. En ce sens, Vitalina Varela est ce que j'appellerais **une héroïne prolétarienne**. Aux damnés de la terre, à ceux qui ne sont rien que les déchets d'un ordre de profiteurs, elle affirme par son courage d'agir qu'il n'y a d'autre possible en ce monde que **d'affronter l'impossible comme seule condition d'existence**. Ainsi ce n'est pas tant la foi qu'elle redonne au prêtre de ce quartier, congénère de ces hommes du Cap Vert et atteint d'un tremblement maladif, mais **le courage de vivre**, de faire face et de relever la tête. En lui imposant de dire une messe pour elle et son époux défunt, elle le sort de sa déréliction. Le courage et la force de Vitalina Varela est un contre poison à ce que le prêtre appelle le poison du Portugal et dont son tremblement maladif est le symptôme symbolique. Est également malade jusqu'à finir par en mourir, la femme de ce couple ami de Vitalina et qui se trouve contrainte de glaner sa nourriture dans les poubelles des grandes surfaces.

Le film se clôt en s'ouvrant sur le temps d'un jeune couple retrouvé sur les hauteurs et dans la pleine clarté des montagnes verdoyantes du Cap Vert où Vitalina Varela et Joaquim de Brito travaillent tous deux à construire leur future maison de dix pièces. Dix pièces ! Un chiffre faramineux ! Un véritable palais de l'amour ou bien encore ce dix comme un nombre extraordinaire qui pourrait aussi bien être cent, que mille, dix mille ou un million. C'est qu'en vérité **ce dix** se substitue à tout nombre pour n'être que **le chiffre de l'amour**.



Mambar Pierrette.

Film de Rosine Mfetgo Mbakam



À Daoula, ville située dans la région littorale du Cameroun, les familles se préparent pour la rentrée scolaire. Mambar Pierrette (Pierrette Aboheu Njeuthat), couturière dans l'une des deux parties les plus pauvres de la ville où elle vit avec son fils cadet et sa vieille mère malade, est pressée par les mères de famille de produire au plus vite les uniformes obligatoires pour la rentrée des classes. Robes de fêtes ou sombres robes de veuvage, elle doit aussi répondre aux commandes de sa clientèle. Par malchance, les obstacles s'accumulent comme la panne de sa machine à coudre, le vol de ses économies par une mototaxi, la coupure de l'électricité pour non-paiement et l'inondation de son habitat-atelier par de fortes pluies diluviennes.

Constamment cadrée par la caméra de Rosine Mfetgo Mbakam, Mambar Pierrette est comme **une sorte de monade** dans laquelle s'enroulent et s'emboîtent toutes les difficultés à vivre dans ce pays du Cameroun, pays autrefois divisé, après colonisation par l'Allemagne, entre protectorat britannique et protectorat français. Le pouvoir est aux mains d'un Président dictateur qui offre, comme on l'apprend par le frère de Pierrette, deux mille cinq francs à qui participe à ses meetings. Si ce frère, ouvrier démissionnaire d'une entreprise mensongère qui pendant huit années lui a fait miroiter la possibilité d'un contrat, semble intéressé par cet argent, Pierrette au contraire refusera de participer à ce meeting, cet argent ne compensant en rien les heures de son travail perdu.

Par la clientèle de Pierrette et les amis de passage, nous apprenons que le pays est rongé par une inflation galopante et une grande misère culturelle. *"Il n'y a plus d'art au Cameroun"*, dit à Mambar Pierrette cet artiste de danse classique qui se trouve désormais contraint à gagner quelques maigres piécettes en faisant le clown pour les enfants de la rue. Après ce terrible constat sur **la disparition de l'art au Cameroun**, lui-même disparaît dans l'étroit goulot boueux de la ruelle de l'habitat-atelier de Pierrette. Mais d'où vient cette disparition ? De quel diabolique docteur Mabuse, le Président dictateur est-il l'agent servile ? La réaction du clown danseur devant le blanc mannequin posé devant la porte de Mambar Pierrette qui lui sert de présentoir pour ses dernières créations dévoile l'absent manipulateur du président dictateur. Par les yeux verts et aveuglants de ce blanc mannequin présentoir perce la présence prédatrice des blanches puissances impérialistes vampirisant le Cameroun et plus généralement l'Afrique. La pluie a contraint Pierrette à déshabiller ce mannequin que le clown observait tout en se disant effrayé par cette chose qui, nous dit-il, lui donne l'impression de disparaître. *"Au Cameroun tout le monde s'habille"*, disent les voisines de Pierrette, choquées par la nudité du mannequin. Ce sentiment d'obscénité tout comme l'effroi du danseur proviennent à n'en pas douter **d'une même vérité mise à nu**.

Face à tant d'adversité, Mambar Pierrette ni ne désarme, ni ne s'avoue vaincue, ni ne se laisse aller à la passivité du désespoir. La beauté de ce film tient dans **un certain paradoxe** entre cette femme constamment tenue dans le cadre d'un plan et ce qui, à même ce cadre, ne cesse d'en déborder par ses ennuis, malheurs et catastrophes. Cadre dans lequel sa corpulente silhouette s'impose autant qu'elle-même en impose par sa ténacité à toujours trouver une issue. **Ni l'espoir ni ne le désespoir** n'habitent Mambar Pierrette. Seule l'habite la pensée de devoir constamment trouver une porte de sortie pour chacune des situations qui semblent à priori la mettre dans une impasse. Aucune larme jamais chez

Pierrette mais ce superbe sourire qui transforme son visage à la vue de son ami le danseur, faisant le clown dans la ruelle pour une bande de gamins. Il aura suffi de ce sourire pour **transformer son visage en une résurrection de jeunesse** qui nous la rend émouvante. Au comble de ses soucis, elle ira jusqu'à proposer à l'une de ses clientes, dépitée par un amant qui lui préfère le Canada, d'endosser la robe spécialement commandée pour le bellâtre et d'aller faire la fête avec elle dans un dancing de Daoula. Pierrette évacue et balaye le malheur comme elle le fait pour l'eau après l'inondation de sa maison. Si la caméra de Rosine Mfetgo Mbakam la tient dans les limites du cadre, Pierrette constamment s'en délivre en **affrontant le réel** et ainsi parvenir à exécuter ses commandes.

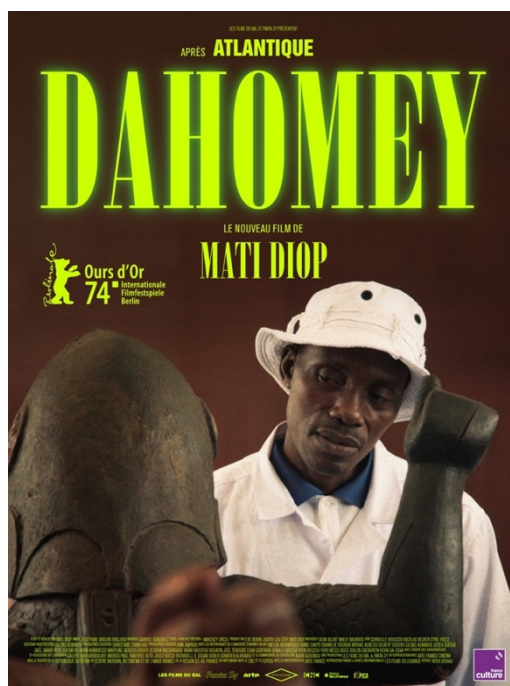
Contrairement à ce que dit l'ami clown danseur, l'art n'est pas tout à fait mort au Cameroun car il reste une Mambar Pierrette capable de créer des robes aux couleurs aussi vives que sa vie. Lesquelles robes tombent si parfaitement juste que les clientes de Pierrette trouvent les essayages inutiles. **Traverser le réel, passer outre et couper juste**, tels sont les trois impératifs qui ordonnent la vie de Mambar Pierrette.

"Tu aimes l'argent," lui disent ses clientes en la payant. Ces mots n'auraient aucun sens si on les comprenait comme étant un amour de l'argent pour l'argent. Ce que j'entends par cette phrase, c'est que Mambar Pierrette aime la vie et que cette vie dépend de l'argent qui seul assure sa survie et sans lequel elle ne pourrait payer l'électricité nécessaire pour sa machine à coudre. L'homme à la silhouette athlétique qui endosse le paiement et remet le courant ne jette même un regard sur Pierrette. Pour cet agent d'une société électrique privatisée (l'électricité au Cameroun est aux mains d'un groupe américain), seul existe l'argent qu'on lui verse. Mambar Pierrette reste pour lui invisible. À rebours de cette inexistence induite par le pillage du pays par des sociétés étrangères, le film de Rosine Mfetgo Mbakan parvient à donner au personnage de Mambar Pierrette **une existence aussi intense que les pluies diluviennes** qui inondent Daoula.



Dahomey

Film documentaire de Maty Diop



Rendue par la France en 2021, vingt-six trésors royaux du Dahomey s’apprêtent à quitter Paris pour retourner sur leur terre d’origine devenue le Bénin. Ces œuvres, avec plusieurs milliers d’autres, ont été pillées lors de l’invasion du Dahomey par les troupes coloniales françaises en 1892.

I) L’idée

Le documentaire de Maty Diop va s’attacher à suivre leur rapatriement depuis leur départ du quai Branly jusqu’à leur arrivée à Cotonou. Mais qu’est-ce qu’une restitution d’œuvres d’art pillées à un pays anciennement colonisé ? Est-ce une simple restitution par un État à un autre ou bien est-ce l’occasion de restituer à un peuple son histoire, son passé culturel et sa réalité présente ? L’idée du film de Maty Diop est que toute véritable restitution inclut l’intégrale **restitution à un peuple de sa vérité** historique et présente. C’est alors **le peuple qui se trouve restitué à lui-même**.

Par fidélité à l’histoire culturelle du pays, Maty Diop va s’inspirer du Vaudou dont le royaume du Dahomey fut le berceau. À l’instar de ce culte, le film va instituer une procédure non pas magique mais artistique permettant de communiquer par l’esprit avec le monde invisible. Cette procédure consiste à **greffer un esprit dans la matière d’un objet**. L’objet devient un sujet capable de communiquer par l’esprit du cinéma avec le monde invisible. L’objet en question est l’œuvre numéro vingt-six, soit la statuette représentant Ghézo, grand roi du Dahomey au milieu du dix-neuvième siècle.

II) Le quai Branly.

Comme tout sujet, cette œuvre devient un “je”, celui du numéro vingt-six, encore présent au quai Branly mais en partance pour le Bénin. En devenant sujet, la statuette sort de sa longue nuit d’ombre errante en pays étranger. Du noir, rien qu’un écran noir, c’est ainsi que le film commence. Un noir qui d’emblée nous fait pénétrer dans **la longue nuit de la statuette**. En prenant la parole, elle devient sujet et le noir prend lumière, non celle du musée mais celle de l’esprit. Mais son identité a disparu comme celles de tous ceux et celles venus d’Afrique et qui ne peuvent travailler en Europe que par l’achat de faux papiers. Anonyme ce “je” ou cet esprit devient, au-delà du Dahomey, tous les esprits de l’Afrique, expatriés de force par une puissance coloniale et plongés dans la nuit de leur non-vie. Ce “je” n’est que le fantôme de ce qu’il aura été quand il fut le roi du Dahomey. Cette présence-absence fantomatique peut être éventuellement perçue par le léger flottement d’un rideau blanc soulevé par un courant d’air dans les couloirs du musée. Sa voix produit un écho caverneux dans lequel semble résonner ces millions de voix

silencieuses expatriées d'Afrique du temps de l'esclavage, puis de la première guerre mondiale et aujourd'hui des prolétaires devenus des sans-papiers. Envoutante est cette voix et magnifique est le poème de sa vie d'ombre dont le texte a été coécrit par le poète haïtien Makenzy Orcel et Maty Diop.

III) Le départ.

Le numéro vingt-six comme les vingt-cinq autres numéros sont soigneusement mis en caisse pour leur départ au Bénin. Allongée dans sa caisse, la statuette a tout l'air d'un défunt que l'on mettrait en bière en vue de son retour à son pays natal. Ces vingt-six caisses-cercueils refermées, les œuvres sont prêtes pour le départ. Comme dans une cérémonie d'enterrement, la caméra suit leur long défilé dans les couloirs du musée. Leur dépôt dans la soute de l'avion évoque les images du retour des cercueils des soldats américains ayant combattu au Vietnam. On pense par superposition à ces soldats africains enrôlés en 1915 par l'armée française et morts par milliers dans l'affreuse tuerie de Verdun.

IV) L'arrivée au Bénin.

L'avion s'apprête à atterrir et comme un contrepoint aux œuvres enfermées dans leur caisse, le grand bleu du ciel béninois les ouvre à **la lumière de leur restitution**. Avant de rejoindre le musée historique du Dahomey, elles font une escale obligée à l'actuel palais présidentiel. Si l'État cherche à mettre à son bénéfice la restitution des œuvres, il cherche aussi et surtout à les désamorcer de **leur capacité à restituer un peuple dans son intégrité**. La grande manifestation qui longe leur parcours entre l'aéroport et le palais est à la fois un festif étatique spectaculaire et la grande fête populaire d'un peuple retrouvant son histoire, on pourrait presque dire ces ancêtres.

À l'ouverture de la boîte-cercueil du numéro 26, les conservateurs du musée, en blouse blanche comme des médecins légistes ou le docteur Frankenstein, font le point sur l'état de la statuette. À la différence de Frankenstein, le roi Ghézo est à demi ressuscité avant même l'ouverture de la boîte car en retrouvant son pays, l'esprit se rapproche de son corps. Il est désormais capable, par le biais d'un splendide travail de la photographie, de **capter les nouvelles sensations que lui procure sa présence dans son pays d'origine**. Le **sujet-caméra** s'enfonce dans l'exubérance de la flore, vagabonde dans les rues, retrouve l'odeur du port et les visages de son peuple. Mais l'État est là qui guette. Du haut du palais présidentiel, les militaires surveillent la rue. Quant aux chefs locaux des tribus, ils sont accueillis au palais comme autant de chefs d'État.

V) Le grand débat des étudiants à l'Université d'Abomey, ancienne capitale du Dahomey.

Maty Diop a réuni des étudiants de l'Université d'Abomey pour débattre de la question de savoir comment ils envisagent la restitution des œuvres. En écoutant ces étudiants, on arrive très vite au constat que toute exposition d'une œuvre, et plus spécifiquement d'une œuvre pillée par le colonialisme, ne va pas sans un choix politique. Le lieu, la mise en place, la scénographie, l'éclairage, les informations fournies sont autant d'éléments participants à ce choix. Leur français étant créolisé par le multilinguisme du Bénin, il est difficile de comprendre tout ce que disent ces étudiants. Mais **ce "pas tout comprendre" est aussi important que ce que l'on comprend**. Faisant caisse de résonance, on y perçoit ce qui manque, soit **cet invisible en puissance de visibilité** pour que le peuple du Bénin puisse par la restitution être lui-même restitué dans son intégrité. Il résonne à l'extérieur des murs de l'Université et s'entend par effet d'écho dans le silence des visages. Il se reflète par vision scopique ou mise en correspondance, dans le visage de cette femme contemplant la statuette de Ghézo replacée en vitrine. Il s'associe à la musique pour rayonner dans une polyphonie d'images-sons.

L'une des dernières scènes du film montre la silhouette d'un homme fumant une cigarette et marchant de nuit au bord de l'océan, ce monstre ou cet abîme qui prend englutit et rejette. Une voix off, celle de la statuette, accompagne la marche de l'homme. L'esprit-sujet a quitté son objet pour prendre chair. L'incandescence de la cigarette évoque un volcan endormi mais potentiellement en éveil comme l'est ce roi Ghézo remis dans une vitrine du musée d'Abomey. Les lumières s'éteignent une à une, la statuette retourne à la nuit mais l'esprit toujours est là qui continuera à hanter l'espace clos du musée. Qu'il quitte son objet pour prendre chair et tout un peuple s'éveillera dans une incandescence volcanique.

Viet and Nam

Film de Minh Quy Truong



Viet et Nam sont un couple d'amants. Tous deux, ouvriers mineurs, descendent chaque jour à mille mètres sous terre pour piocher et ramasser dans l'obscurité des centaines de pelletées de charbon. Cadence, insécurité, geste répétitif, le film commence par nous faire pénétrer dans la dure réalité du travail de mineur. Vient le moment de leur pause où Viet et Nam s'étendent côte à côte dans le creux d'un boyau charbonneux. La scène se termine par le plan fixe d'un long baiser où les deux hommes couverts de suie ont un aspect si cadavérique qu'ils paraissent unis dans la mort.

Ce début pourrait faire croire que l'on est là dans un film à la mode queer du jour, ayant pour fond une romantique histoire d'amour. Je dis d'emblée qu'il n'en est rien. Du genre queer au genre fantastique, en passant par le surnaturel, le rêve et le genre pure beauté formelle, ce film est un **patchwork des genres**. Loin d'être un manque de maîtrise, ce mélange auquel il faut ajouter celui des temporalités, a pour point central la recherche d'une unité par laquelle pouvoir **penser l'histoire de l'unification du nord et du sud du Vietnam**.

Nam révèle à Viet qu'il désire quitter le Vietnam pour l'Occident mais non sans avoir au préalable retrouvé les restes de son père. Un ancien combattant Vietcong, vieil ami de la famille, apprend à Nam et à sa mère que le père a été enterré à quatre-vingt-dix centimètres sous terre, sur le lieu où il est tombé. Nam, Viet, sa mère et le vieil ami de la famille vont ensemble partir à la recherche de ces restes enterrés du père. Recherche qui s'associe à celle de la **création de cette nouvelle unité** apte à reconsidérer l'histoire de l'unification du Vietnam. Ou bien encore le **"and" comme seul et énigmatique sujet du film**. Cette recherche de l'unité rapproche bien curieusement *Viet and Nam* de *Dahomey*, ce très beau film de Mati Diop.

Mais comme retrouver l'unité ? Comment s'orienter dans ce *Viet and Nam*, on ne peut plus désorientant ? Si désorientant que les personnages eux-mêmes ont du mal à s'orienter. « *Où est la frontière ?* » se demandent Viet et Nam en regardant une carte. Et lorsque Nam pense passer celle du Cambodge, Viet lui apprend qu'il est entré au Laos. Le film nous donne non pas une direction mais un moyen, celui de la pioche. **Il faut creuser** car c'est **en profondeur et non pas en surface** que se trouve le chemin. La surface est celle de l'unité factice ou de la reconstitution muséale. Ainsi cette surprenante visite dans ce lieu muséal où est reconstitué un champ de bataille avec soldats grandeur nature. Cette unité-là est celle d'un **Vietnam de représentation** qui masque et obture le trou ou la fissure par laquelle se faufiler pour penser une tout autre unité. Plusieurs chemins convergent vers cette fissure ou ce trou. Le premier est **l'unité en tant qu'en absence d'unité**. Elle constitue un vide par l'auto-annulation des genres. Nam

quant à lui, dispose de deux chemins possibles. Le premier est le rêve de sa mère. Rêve dans lequel elle dispose d'une image très précise du lieu où se tient son mari qui chaque nuit la visite en songe. Le second est l'indication par une chamane du lieu tout aussi précis où se trouvent les restes du père. Nam, sa mère, Viet et le vieux compagnon d'arme du père, vont interroger la chamane. « *Il faut avoir la foi* » dit-elle à toutes les familles également venues l'interroger pour retrouver les restes des leurs. **Ce que j'entends par ce mot de foi** sorti de la bouche de cette chamane, est le courage pour chacun de ne pas céder sur son désir de retrouver les restes des disparus. Toujours est-il que cette chamane indique l'endroit où se trouvent les restes du père. Nam et Viet prennent alors une pioche, creusent et découvrent des lambeaux de chair humaine mélangés à une terre charbonneuse. Prenant cette terre entre ses doigts, la chamane retrouvera également la montre gousset du père. Cette montre, comme symbole d'un temps arrêté, ou temps mort ou temps zéro, vient se coordonner à l'absence d'unité. Ces restes étant retrouvés, il leur faut maintenant rechercher le lieu correspondant à ce rêve où la mère revoit le père en songe. À noter qu'à chaque fois, ce lieu est donné de façon extrêmement précise : **c'est là et pas ailleurs.**

Ce lieu du songe, Nam le trouve dans la forêt. Tout y est : l'arbre et sa fissure derrière laquelle se tient le père et que Nam découvre comme n'étant qu'un trou dans la terre. **Un trou noir comme lieu précis du père réel**, réel bien sûr en tant que mort. **Cet être-là du père en tant que simple trou noir** se place exactement au point de ce qui pourrait raturer le "and" de *Viet and Nam* pour le remplacer par la soudure d'un Vietnam uni sous la bannière de l'amour fraternel. Ce **renversement de l'amour des amants en amour fraternel**, *Viet and Nam* le permet par le fait qu'en dehors du long baiser soudant les bouches de Viet et de Nam, aucun acte sexuel n'est même suggéré dans la relation des amants.

Désormais, comme le souhaite Nam, lui et Viet n'ont plus qu'à quitter le pays. Mais le container qui cache ces deux passagers clandestins n'aura pour seule destination que le rejet dans la mer où il restera à flotter comme un îlot perdu parmi les sombres flots. Îlot sans sud, ni nord, îlot perdu et désorienté, îlot flottant à l'aveugle comme le vieil ami de la famille, pris de panique, a certainement tué le père en déchargeant à l'aveugle le chargeur de sa mitraillette. Le "and" de *Viet and Nam* est celui de **ce point aveugle** à partir duquel opérer une re-visitation de l'histoire de la guerre du Vietnam. En attendant, tel OEdipe, nous ne pouvons que marcher à l'aveugle dans un Vietnam aussi flottant et désorienté que l'ensemble du monde. Dans ce même container, Nam and Viet, visage et torse couverts de suie sont allongés côte à côte. Cette scène, avec une légère variation, reprend la scène de leur pause de mineurs avec le même long baiser où tous deux semblent unis dans la mort. Derrière eux, un fond charbonneux ponctué d'infimes particules scintillantes. Ces éclats comme les restes lumineux de ces millions de morts dans la guerre fratricide, qui durant quarante années a opposé le nord et le sud.

Au-delà de la tragédie des amants, *Viet and Nam* trace un chemin dans l'actuel confusion de l'aujourd'hui. Il passe par **une fissure du présent** pour penser ce réel impossible que sont ces millions de chair morte mélangée à la terre charbonneuse et présentées par leur brillance sur fond de nuit souterraine. Ces millions de scintillements se superposent à ceux des monstrueuses grenouilles qui, comme le raconte le vieux combattant Vietcong, recouvraient les cadavres sur la route des combats. L'horreur est à même la beauté finale de cette scène du baiser. Elle marque au **fer rouge de l'inhumain** qu'il ne peut y avoir un Vietnam uni par l'amour fraternel qu'à la seule condition d'avoir le courage d'affronter l'horreur de l'hétérogène.

« *Il faut y croire* », dit la chamane. Oui, il faut y croire mais au sens de ne pas céder sur son désir d'accéder à une autre unité du Vietnam que celle construite sur plus de quatre millions de morts oubliés et effacés de l'histoire. À la factice mémoire muséale du Vietnam, *Viet and Nam* oppose comme un impératif **ne pas oublier l'oubli.**



GERD AARON CHTOB : *L'ÉLAN BRISÉ (1)*

Deux documentaires sur la Chine communiste

Les ateliers Varan sont une école de cinéma documentaire créée à l'aube des années 80 sous l'impulsion de l'immense Jean Rouch qui fut « chargé de mission au Musée de l'homme » (Jean-Luc Godard) et qui proposa en 1978 aux autorités de la République du Mozambique venues l'inviter comme d'autres cinéastes à filmer les mutations en cours du pays de plutôt former à Paris des Mozambicains pour qu'ils filment eux-mêmes la réalité de leur pays.

Le dimanche 15 septembre 2024, vers 10 heures, a lieu dans le cadre des *Dimanches de Varan*, la séance inaugurale d'un cinéclub trimestriel dédié au documentaire animé par Samir Ardjoum, ancien directeur artistique des *Rencontres Cinématographiques* de Béjaïa (de 2011 à 2014) et grand timonier de la chaîne *Microciné* sur une plateforme tentaculaire de partage de vidéos, superpuissance du capitalisme absolutisé de notre temps.

Pour cette première séance, Samir Ardjoum a invité un ancien rédacteur en chef des *Cahiers du cinéma* (de 2003 à 2009), ancien collaborateur de *Mediapart*, Emmanuel Burdeau qui tient désormais chronique sur le *Mediatv* et anime un podcast, *Spéculations*, pour la revue nantaise *So film*. Pour cette première séance, les deux hommes ont choisi **deux documentaires** qui montrent, à l'orée des années 70, la Chine communiste quelques années avant la mort de Mao : *Chung Kuo (La Chine)* de **Michelangelo Antonioni** (1972, sorti le 13 septembre 1973 en France) et *Comment Yukong déplaça des montagnes* (tourné en 1972 et 1973 et sorti le 10 mars 1973) de **Marceline Loridan et Joris Ivens**.

S'ils ont fait ce choix, c'est que ces deux films ont compté dans l'itinéraire de Serge Daney, l'un des phares (après et avec André Bazin) de la critique de cinéma en France. Burdeau préparant une biographie intellectuelle du « cinéfilms », choisit donc deux films qu'il ne connaît pas très bien, semble-t-il, mais qui furent importants pour l'ancien rédacteur en chef des *Cahiers du cinéma*. Importants pourquoi ? Parce que Serge Daney prit les commandes de la rédaction en 1974 au moment où pas grand monde ne voulait la diriger alors que la revue a failli disparaître après l'échec du front culturel lancé au festival d'Avignon en 1972 alors que s'opérait son grand tournant maoïste et qu'elle vivait une période d'effervescence théorique mais aussi parce que le regard du critique sur les deux films évolua quand il eut des envies d'ailleurs à la fin de ce qu'il appela plus tard « *nos années non légendaires* ». Un ailleurs journalistique, stylistique et politique peut-être ?

Naissance d'un cinéclub

La naissance d'un cinéclub est toujours un moment émouvant. Des gens se réunissent pour partager du/le cinéma. Quand c'est un double programme, **les spectateurs font œuvre collective en établissant des rapports entre les films**. Le programmateur, lui, propose un **travail de montage** en rapprochant des œuvres parfois sans lien évident entre elles. C'est le geste fondateur de Henri Langlois, le père - né à Smyrne - de la cinémathèque française. Le même soir, « *le dragon veillant sur nos trésors* » (comme l'appelait Cocteau) montrait un film de Murnau et un autre du jeune Garrel qu'il présentait comme le nouveau Murnau.

Loin d'être une pratique surannée, **le cinéclub est une idée neuve** à reprendre, à étendre et à réinventer à l'heure du « *home cinema* » et du « *streaming* », de ses produits standardisés et sans âme. Qu'y a-t-il de plus urgent aujourd'hui que de fonder des cinéclubs pour faire renaître ce qui a été brûlé ou oublié et **faire revivre un peuple de spectateurs** ?

Ce dimanche matin, le réalisateur Yves de Peretti, qui enseigne aux ateliers Varan, lance - très bien - la séance en évoquant à la fois l'élan chinois et le vent d'un immense espoir des années 60 et 70 qu'il a connus comme d'autres spectateurs présents dans la salle en tant que documentariste militant et un public plus jeune qui ne connaît que la version mondialisée de la Chine et son capitalisme monopoliste d'État et qui vient à Varan pour apprendre à voir et à faire des films.

Ce ciné-club-là prendra une forme particulière. On y projettera plutôt des extraits que des films dans leur intégralité. Ce choix est peut-être discutable. Mais, difficile pour cette séance inaugurale de faire autrement puisqu'il s'agit de deux œuvres monumentales : le film d'Antonioni découpé en trois parties

(Pékin, la province du Henan et Shanghai) dure 208 minutes tandis que le couple Loridan-Ivens a ramené de son voyage en Chine en 1972 et 1973 douze films d'une durée de 763 minutes : en 1976, les films avaient été projetés en quatre séances de trois heures.

« Deux cinéastes, deux ambiances »

Avant de montrer deux extraits de chaque film, Samir Ardjoum demande à l'ancien rédacteur en chef des *Cahiers du cinéma* - qui forgea dans les années 2000 une étonnante théorie du cinéma subtil - le rapport qu'il entretient avec chacun des deux cinéastes, lui-même avouant mieux connaître Antonioni qu'Ivens et Loridan.

« *C'est vraiment deux cinéastes, deux ambiances.* », plaisante le second en répondant au premier. Emmanuel Burdeau déclare bien connaître le cinéaste italien. Il resitue *Chung Kuo* dans l'œuvre d'Antonioni entre *Zabriskie point* et *Profession reporter*, les années de voyage du cinéaste italien initiées par *Blow up*. Il connaît beaucoup plus mal Joris Ivens et Marceline Loridan dont il dit n'avoir vu que deux films : *Yukong* dans une version internationale trouvée « sous le manteau » sur internet avec une voix off un peu docte en anglais qui recouvre tout et leur dernier film, *Histoire de vent* (1988), le testament cinématographique du hollandais volant. « *Ma perception, poursuit-il, était celle d'un cinéma trop idéologiquement marqué. Un rapport un peu faible donc.* »

L'homme de *Microciné* relance : « *Tu découvres le film de Loridan et d'Ivens en 2024. Est-ce que tu penses que ce genre de film peut être encore fait aujourd'hui ?* » « *J'ai trouvé que c'était un film très difficile à voir. Je n'arrivais pas à me concentrer. Tout est vraiment recouvert. Pour accéder au film, c'est très dur parce que c'est un film qui est à la gloire de la Chine et puis, qu'est-ce que c'est long !* » Rires de la salle.

Un village chinois et une danse silencieuse

Les spectateurs sollicités par les animateurs du ciné-club choisissent logiquement de commencer par le maître italien de la modernité.

Ils découvrent d'abord une séquence tournée dans un village pauvre et reculé de montagne dans laquelle des villageois voient pour la première fois des Européens et une équipe de cinéma venu les filmer. Un noir bref et brutal interrompt la séquence. Un carton bleu en lettres jaunes de la RAI apparaît. Une musique guillerette s'élève. Off, des écoliers se mettent à chanter en chœur un chant à la gloire de la place Tiananmen tandis que des Chinois, jeunes et vieux, sur cette même place, sont montrés, un jour de mai 1972, en plans serrés tandis que s'affichent le titre du film et le nom du réalisateur et de ses prestigieux collaborateurs (le grand directeur de la photographie, Luciano Tovoli, et, comme conseiller musical, Luciano Berio).

On découvre ensuite la place, le cœur du « pays du milieu » (c'est le sens de *Chung Kuo*), ses figures tutélaires (Marx et Engels dans un pano, Lénine et Staline, puis Lénine seul et enfin, Mao vu de plus loin avant que la caméra ne pianote à nouveau) et l'événement historique qu'il traverse, la Révolution culturelle, avant d'être embarqué dans les avenues adjacentes, de passer - malgré l'interdiction de filmer - devant la maison de Mao pour aller à l'allure des cyclistes vers les Chinois qui travaillent dur sans que le travail ne soit pour autant inhumain. Les Pékinois qui circulent à vélo ont l'air pauvre mais pas misérables. Ils ne connaissent ni le luxe ni la faim. « *Nous sommes frappés par leur qualité de vie si différente de la nôtre* », dit la voix off. On ne ressent **ni hâte, ni stress**.

La séquence se termine quand, à l'aube, à l'ombre des anciennes murailles tartares, des hommes pratiquent en groupes, moment extraordinaire, le Qi Qong (气功), une gymnastique, une danse et une cérémonie qui disciplinent le corps et renforcent l'esprit, une tradition antique que les dirigeants voulaient abolir comme résidu et superstition du passé. Ces hommes dansent en silence dans la rumeur de la ville comme s'ils écoutaient une musique intérieure. **Maestria documentaire.**

Un geste politique ?

C'est alors qu'à la grande surprise des animateurs, un spectateur sourcilieux intervient pour préciser que l'ordre des séquences n'est pas celui de *Chung Kuo*. La séquence pékinoise constitue l'ouverture du film. La visite du village chinois vient bien plus tard dans la deuxième partie tournée dans la province du Henan après 94 minutes de film.

Samir Ardjoum s'excuse platement et cite alors le premier texte écrit par Serge Daney à propos du film d'Antonioni, *Une auberge espagnole singulièrement silencieuse*. Il se trouve que c'est le premier article écrit, le jeudi 4 octobre 1973, par le critique pour un tout jeune journal, *Libération*. Cet article a été auparavant jugé dogmatique par E. Burdeau qui s'appuie sur ce que dira, quelques années plus tard, Daney lui-même.

« *La politique, dans un film, ce n'est pas seulement les discours politiques ; c'est aussi et surtout le choix de ce qui est montré, l'ordre dans lequel c'est montré (monté), le rapport entre ce qui est montré (par l'image) et dit (par le son), etc. Antonioni pourra toujours dire : je n'ai filmé que ce que j'ai vu, dans l'ordre où je l'ai vu ; il n'aurait fait que construire une somptueuse auberge espagnole.* »

Les deux hommes tombent d'accord : en 2024, Antonioni montre toujours la Chine communiste mais ne la juge pas. « *C'est un geste politique.* »

En octobre 1973, Daney, lui, reproche au cinéaste d'avoir fait un film d'esthète dans lequel on n'entend pas les Chinois mais la voix off rédigée par Andrea Barbato, un journaliste de la RAI qui présentait le journal télévisé au moment de l'alunissage américain, membre du PSI travaillant à la Stampa.

Remettre en scène ?

Le subtil critique qui collabore au *Media* lit alors le début de l'article intitulé *La remise en scène (Notes)* que Daney écrivit, trois ans plus tard, en juillet-août 1976 dans un numéro spécial des *Cahiers du cinéma* (n° 268-269) intitulé *Images de marque*. Cette ouverture est justement consacrée à celle du film d'Antonioni :

« *Intention trompeuse et procédure méprisable* »

C'est sous ce titre qu'un commentateur du *Renmin Ribao* (« *Quotidien du Peuple* ») fustigea en 1974 *Chung Kuo*, le film d'Antonioni. Les arguments étaient parfois étranges. Jugez par vous-mêmes (il s'agit de la place Tiananmen) :

« *Le film ne donne aucune vue d'ensemble de ce lieu et supprime toute la majesté de la porte de Tiananmen, que les Chinois tiennent si fort. À l'inverse, l'auteur ne sauve aucune pellicule pour filmer de petits groupes de personnes sur la place, parfois de loin, parfois de près ; parfois à l'avant, d'autres fois à l'arrière ; ici un essaim de visages, là un maillage de pieds. Il a délibérément transformé la place Tiananmen en une foire désordonnée. N'a-t-il pas l'intention d'insulter notre grande patrie ?* »

(À cette fausse question, la réponse est évidemment : oui)

Deux reproches donc :

- Par une multiplication exagérée des plans et des angles, Antonioni morcelle à plaisir (donc ne respecte pas, dénigre, insulte).
- Il ne reproduit pas l'image officielle, emblématique de la place, son « image de marque ». Il fait la même chose quand il filme le pont Nankin : « *En filmant le grand pont Nankin sur le Yangtsé, ce magnifique pont moderne, il a délibérément choisi de très mauvais angles, donnant l'impression qu'il est de travers et instable.* » L'image qui s'écarte de l'image de marque est censée être diffamatoire. Ou : pas filmé = refusé, refusé = contesté.

Il y a des images découpées qui sont supposées être entières, et il y a des images qui sont supposées être là mais qui manquent.

Troisième reproche : « *En ce qui concerne les choix qu'il a faits lors du tournage et du montage, il n'a guère filmé les bonnes images, nouvelles et progressistes, et s'il les a filmées, c'est plutôt pour la*

frime et les couper après coup » : autrement dit, les « images bonnes, nouvelles et progressistes » ne doivent pas être construites mais sont déjà là, déjà données et à reproduire. Mission du cinéma : remettre en scène ?»

Remettre en scène pour un cinéaste, explique Burdeau avec à-propos, ce n'est pas déplacer mais se contenter de reproduire, d'attester, de contresigner des images de marque existantes. Antonioni pratique le cinéma comme **un art phénoménologique de relevé** des signes et des surfaces, un art de calligraphe qui répertorie à Londres, à Los Angeles, dans le désert africain puis en Andalousie, les gestes, les visages et les habitudes.

Alors, la Chine ?

Décidément inspiré, le futur biographe de Daney rappelle que ce sont des années où l'intérêt pour la Chine est immense et aussi que, du jeudi 11 avril au samedi 4 mai 1974, pile entre les deux films, Roland Barthes accompagne la délégation de *Tel Quel* composée de Sollers, Kristeva, Pleyne et Wahl.

De ce voyage en Chine, Barthes tire un article fameux que publie *Le Monde* le vendredi 24 mai 1974, *Alors, la Chine ?* L'année suivante, ce texte est repris dans un fascicule des éditions Christian Bourgois avec une postface :

« On part pour la Chine muni de mille questions pressantes et, semble-t-il, naturelles : qu'en est-il, là-bas, de la sexualité, de la femme, de la famille, de la moralité ? Qu'en est-il des sciences humaines, de la linguistique, de la psychiatrie ? Nous agissons l'arbre du savoir pour que la réponse tombe et que nous puissions revenir pourvus de ce qui est notre principale nourriture intellectuelle : un secret déchiffré. Mais rien ne tombe. En un sens, nous revenons (hors la réponse politique) avec : rien ».

Au printemps 1974, la Chine est, pour Barthes qui regrette d'avoir à payer le voyage, **une question sans réponse**, un rien qui plonge le visiteur dans l'expectative : « on s'interroge soi-même », on occupe la fonction de « sujet herméneutique ». La Chine résiste à l'interprétation, les savoirs sont « silencieusement déclarés im-pertinents ». Du pays du milieu, il ne ramène qu'un **éloge de la fadeur**. Dans *Les carnets d'un voyage en Chine* coédités par Bourgois et l'IMEC, il écrit même : « En relisant mes carnets pour en faire un index, je m'aperçois que si je les publiais ainsi, ce serait exactement de l'Antonioni. Mais que faire d'autre ? »

L'égoïsme et ses névroses

« Le cinéaste de « l'incommunicabilité »...

Grand cinéaste, esthète connu - *Chung Kuo* est, bien sûr, un beau film à regarder -, Antonioni passe aussi pour être le cinéaste de « l'incommunicabilité ». Qu'il filme les paysans de la Plaine du Pô ou la jeunesse américaine, c'est justement cette mise à distance qui l'intéresse, se tenir à la surface des choses, les trouver incompréhensibles (c'est-à-dire ne pas se donner les moyens de les comprendre) et en faire - finalement - de beaux fétiches. L'esthétisme et « l'incommunicabilité » vont souvent de pair.

Burdeau interrompt sa lecture du premier article de Daney pour caractériser le paragraphe qui vient comme « *des lignes d'époque* » :

Or, la Chine, c'est justement le contraire : la communication rétablie, la lutte contre l'égoïsme et ses névroses. Comment le cinéaste de la communication difficile va filmer un pays dont ce n'est pas le problème principal ? Est-ce qu'Antonioni nous parle de la Chine ou est-ce que, lui aussi, il la met à distance ?

« Tout y est : incommunicabilité, exotisme de salle Pleyel, zoo » (SD)

Quand Samir Ardjoum trouve difficile le deuxième extrait qui montre les habitants d'un village de montagne et qu'il constate qu'alors le regard d'Antonioni change, son interlocuteur pointe que la séquence

fait exception dans l'économie du film où les Chinois sont filmés en passant, où ils ne font eux-mêmes que passer, s'offrant à la caméra sans vraiment la regarder et en tremblant parfois de façon imperceptible - comme les gens honnêtes, disait Godard à propos de Bernard Maris. C'est ici **un regard d'entomologiste qui prend les créatures au piège de sa caméra** dans un moment - rare chez ce cinéaste - de pure cruauté. La voix off note que ces villageois sont embarrassés parce qu'ils voient pour la première fois un Occidental. Or, le spectateur sourcilleux ou pas peut aussi se dire que ce qui les gêne, c'est la caméra. Burdeau relève un moment très troublant relevant du lapsus où la voix off fait mine de s'étonner que les étrangers, ce sont aussi les Italiens, ce qui manifeste une vision largement occidentalocentrée.

Bonheur du cinéclub : une spectatrice intervient pour faire l'éloge de cette séquence fascinante.

« On est comme dans un film de fantômes. Vous dites qu'ils sont extrêmement gênés mais ils sont aussi complètement fascinés par la caméra ou par les Occidentaux qui sont là, par l'équipe un petit peu nombreuse... J'en aurai bien vu dix minutes de plus. Je trouve ça très, très rare au cinéma. Silence total et présence-absence. »

Un autre loue l'image splendide de Tovoli. Une ethnologue de métier s'excuse de couper la parole à Emmanuel qui veut parler de l'importance du regard dans cette séquence :

« Dans la voix off, il est dit que le chef du village a souhaité que les personnes âgées et les personnes mal vêtues ne soient pas là. Je trouve que c'est un élément extrêmement intéressant. On peut en effet en déduire que le chef de village a briefé les habitants. Du coup, dans la crainte qu'on peut lire sur les visages, il n'y a donc pas seulement la crainte de la caméra. Je vois une sorte de combat entre la fascination que peuvent exercer les membres d'une équipe de cinéma occidental qui arrive et aussi la peur de l'autorité qui a dit : "Attention ne peuvent apparaître à l'image que certaines personnes !" »

Et la dame d'admirer - très belle péroraison - quelque chose de magnifique sur les regards que s'échangent l'Occidental et l'étranger et de très politique sur la peur de l'autorité et le poids du régime.

À suivre.

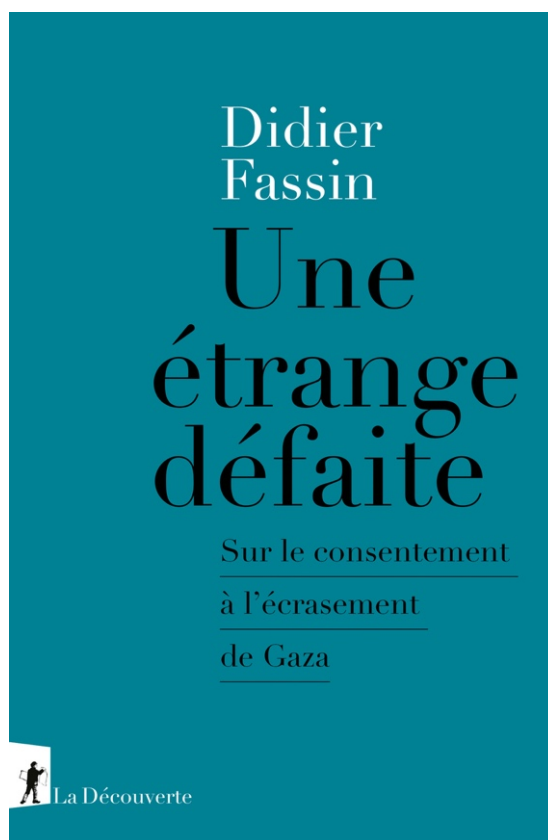


[CHOSES LUES]

MARC FALLET : *UNE ÉTRANGE DÉFAITE. SUR LE CONSENTEMENT À L'ÉCRASEMENT DE GAZA (D. FASSIN)*

Note sur l'ouvrage de Didier Fassin :

Une étrange défaite. Sur le consentement à l'écrasement de Gaza (La Découverte, 2024)



Il faut commencer par saluer cet ouvrage.

Il ose affronter la chape de plomb occidentale posée sur la destruction du peuple de Gaza et de son territoire par la folie guerrière et meurtrière d'Israël qui entend faire le vide régional autour de lui pour y installer le Grand Israël. Il décortique méthodiquement avec un talent d'écriture certain les ressorts de la propagande occidentale et de ses médias. Il le fait au moyen d'une abondante documentation (rapports, articles, déclarations, rappels historiques...) qui appuie et illustre chacun de ses arguments.

L'efficacité des coups portés à la propagande occidentale et à ses médias se mesure aux deux articles indignes, en partie non signés, du journal *Le Monde* attaquant ce livre et son auteur à propos de quelques soi-disantes erreurs factuelles (où les auteurs de ces articles se sont eux-mêmes pris les pieds dans le tapis) sans prendre position aucunement sur le contenu du livre. Un procédé grossier qui a sans doute valu de nouveaux lecteurs à Fassin.

•

On aura cependant une réserve tenant aux promesses non accomplies du titre et du sous-titre du livre.

Titre : *Une étrange défaite*

Une étrange défaite d'abord. Le titre fait référence au livre de Marc Bloch examinant les racines de l'effondrement de la puissance française en mai 1940. Mais dans le cas présent, c'est **une étrange défaite de qui ?** Du peuple de Gaza, du peuple palestinien ? Non, nous dit Fassin, c'est une défaite morale et non militaire. Mais de qui ? Des États (pays) occidentaux. Cela introduit un sérieux biais par rapport à l'analogie faite avec le titre du livre de Marc Bloch. C'est comme si celui-ci avait déploré, au travers de son titre, la « défaite morale » de ceux qui ont applaudi ou laissé faire l'invasion allemande. Le titre est donc singulièrement inadéquat.

Sous-titre : *Sur le consentement à l'écrasement de Gaza*

Cette inadéquation s'explique par le sens donné au sous-titre *Sur le consentement à l'écrasement de Gaza*. L'utilisation de la **notion de consentement** déplace la discussion vers le terrain de la subjectivité.

Première phrase du livre : « *Le consentement à l'écrasement de Gaza a créé une immense béance dans l'ordre moral du monde* ». Fassin nous explique ensuite qu'il y a un consentement passif (laisser faire les bombardements dévastateurs de Gaza par Israël) et un consentement actif (les appuyer au travers de la reconnaissance du droit d'Israël à se défendre).

Mais **un consentement de qui ?** Dans le livre, il s'agit des États occidentaux et de leur bras non armé, les médias. Les États occidentaux et leurs médias ont laissé faire Israël ou l'ont appuyé. C'est une évidence.

Est-ce que cela trouble « l'ordre moral du monde » ? Pas sûr. Même s'ils ont toujours pris soin de recouvrir leurs interventions armées, hier par une mission civilisatrice, aujourd'hui par les droits de l'homme et la démocratie, ces puissances ne se sont jamais beaucoup préoccupées de morale. Il n'y a pas de morale dans la géopolitique. Leur consentement à l'écrasement de Gaza fait partie de leur « *ordre amoral du monde* ».

Au demeurant, quelles sont **les raisons de ce consentement** des États occidentaux à l'écrasement de Gaza ? Le livre en propose deux à la toute fin. Il y a d'abord l'évidente culpabilité historique des États européens devant l'extermination des juifs d'Europe, au premier chef l'Allemagne. Fassin en avance une seconde non moins évidente, géopolitique, primordiale pour les Américains : le rôle pivot joué par Israël comme instrument avancé de l'impérialisme occidental au Moyen-Orient, dans le cadre d'une alliance avec certains États arabes (accords d'Abraham) contre l'Iran.

Malgré le matraquage de la propagande occidentale et l'interdit qu'elle pose (« *antisémitisme = antisémitisme* »), **il n'y a pas eu de consentement des peuples à l'écrasement de Gaza**. Mais au contraire une sympathie accrue à l'égard du peuple palestinien, une indignation grandissante à l'égard des opérations criminelles menées par l'armée d'Israël, un basculement subjectif qui va laisser des traces profondes dont Israël aura du mal à se relever. Il y a eu à cet égard des manifestations publiques, des occupations de fac, des prises de position d'intellectuels contre l'écrasement de Gaza dont Fassin fait d'ailleurs le compte minutieux dans son livre et qui montrent, quoique minoritaires, qu'il n'y a pas eu « consentement » de ce côté.

Il y a eu et il y a autre chose du côté des peuples et qui n'a rien à voir avec un « consentement » : le **sentiment d'impuissance** à peser sur le drame du massacre du peuple de Gaza par Israël, à faire face à des horreurs sans nom, à être les spectateurs accablés d'une descente aux enfers orchestrée par une folie guerrière livrée à elle-même.

De cette subjectivité de l'impuissance, de ces raisons et de ses formes, le livre n'en traite pas. Ce n'est pas son propos. Dommage, car là est le point qui fait mal, **là est la vraie question subjective**. Son traitement requerrait d'autres méthodes : une enquête politique sur les formes de subjectivité relatives à l'écrasement de Gaza.

Où l'on découvrirait sans doute qu'au-delà du tir de barrage de la propagande occidentale, au-delà de l'inexistence actuelle de grands mouvements progressistes comme au temps de l'opposition à la guerre du Vietnam, la vraie racine de l'impuissance, c'est l'absence de forces organisées soutenant en Palestine comme ici la seule orientation stratégique juste (un État traitant à égalité Palestiniens et Israéliens). Orientation que le 7 octobre et l'écrasement de Gaza ont fait considérablement reculer.

[ÉTUDES]

ALAIN RALLET : LA QUESTION DES COMMUNS

Rien n'est devenu plus commun aujourd'hui que l'usage des termes « bien commun », « biens communs », « communs », « commun »... à l'heure même où la mondialisation capitaliste privatise méthodiquement et mondialement l'ensemble des domaines d'activité, matériels comme immatériels, sociaux comme intimes.

« Communs naturels », « communs de la connaissance », « communs numériques », « communs urbains », « communs de la santé »... : il semble possible de voir aujourd'hui des « communs » partout, y compris dans les discours d'autorités étatiques. Qu'est-ce qui se joue dans cette prolifération sémantique et cette agitation discursive ? Y a-t-il quelque chose à en tirer ?

En particulier quel est son rapport à la question du communisme tel que nous l'entendons ? Est-ce une manière de le forclorre ?, de l'inactualiser au profit d'une catégorie politiquement dévitalisée du commun ?, un terrain de jeux inoffensif pour la petite bourgeoisie urbaine (« à chacun selon son commun ») ?, un contrefeu existentiel à la liquéfaction de l'humanité par la concurrence de tous contre tous ? Ou encore une résurgence diabolique du communisme dans un inconscient collectif qui pensait en avoir fini avec lui ?

Il faut s'intéresser, je crois, à cette irruption du « commun » dans les temps actuels car elle interroge, même très obliquement, les rapports entre communs et communisme.

Le commun, d'un symptôme réactif à la construction d'une idéologie politique

C'est un symptôme des temps actuels qui vient prendre la place évidente d'un vide, celui laissé par le double effondrement des États socialistes et de l'État Providence. Cet effondrement livre toute activité sociale à son atomisation par le marché, faute d'une capacité étatique à l'en soustraire. Tend alors à disparaître toute représentation d'un espace politique qui ferait « commun », c'est à dire qui symboliserait une action politique gérant, au nom d'un intérêt commun, des ressources collectives soustraites au marché.

La problématique du « commun » renaît toutefois de ses cendres au début du XXI^{ème} siècle.

D'abord subsistent à l'intérieur même du capitalisme des **formes d'organisation collective de ressources économiques** qui ne sont pas pilotées par le marché ou par l'État. Nombre de ces formes ont disparues ou ont été perverties par le capitalisme (coopératives, mutuelles...) mais un certain de type de biens, les « **biens communs** », continuent d'être l'objet d'une gestion collective en raison de leurs caractéristiques.

À l'heure où l'extension de la privatisation à toute chose ne laisse aucun espace vital entre la concentration du capital et l'individualisation consumériste, l'existence revendiquée de biens communs gérés collectivement apparut comme la divine renaissance d'une légitimité qu'on croyait perdue. De là surgirent récits, expériences, chartes, justifications théoriques, qui, par émulsion réciproque, autorisèrent à parler d'un « **retour des communs** »¹.

Autre symptôme de ce « retour » mais par une voie plus directement politique : **la réapparition de mouvements de masse à perspective mondiale au début des années 2000** avec d'abord le mouvement altermondialiste puis les soulèvements des années 2010 (« révolutions arabes », occupations de places...).

Ces mouvements n'avaient pas pour emblème une problématique du commun bien qu'ils aient pu être associés dans certains pays (Amérique latine, Espagne) à des expériences d'autogestion collective

¹ Coriat B. (sous la direction de), *Le retour des communs. La crise de l'idéologie propriétaire*, Les Liens qui Libèrent, 2015

(Mexico, Barcelone, Madrid). Mais **le drapeau du commun** a été utilisé par certains idéologues ² pour recouvrir ces mouvements de la perspective d'une nouvelle voie « révolutionnaire » entre la tyrannie actuelle du marché et les désillusions étatiques du siècle passé. La sublimation politique de ces mouvements par le drapeau du commun a aujourd'hui décliné avec eux de sorte qu'elle enveloppe surtout maintenant le développement d'expériences populaires d'auto-organisation collective (Chiapas, Mexico, gestion de l'eau à Naples, ZAD...).

Mais le commun n'est pas qu'un symptôme réactif. C'est aussi une construction idéologique qui interroge pour nous la catégorie du communisme, ici et maintenant, car elle croise des questions avec les expériences communistes de l'histoire politique (de la Commune de Paris aux Communes Populaires chinoises) de même qu'elle pose en creux la question irrésolue de la nature de l'État dans sa forme du dépérissement.

Ce point sera traité dans un prochain article, celui-ci étant surtout consacré à identifier ce qui se présente à travers la catégorie du commun ou plutôt des catégories du « commun », des « communs », des « biens communs »... C'est en effet particulièrement confus.

Il y a différentes approches et définitions de ces catégories. En taillant à coups de serpe dans le maquis des communs, **on distinguera cinq versions** :

- Le Bien Commun ou les Biens Communs
- Les communs naturels
- Le commun comme principe politique
- Les communs « modernes »
- Les communs comme construction sociale et projet institutionnel

Le(s) Bien(s) Commun(s)

Les majuscules indiquent que ce sont des biens de nature supérieure aux intérêts individuels ou de groupes sociaux. Ils appartiennent au Patrimoine de l'Humanité, incarnant son destin biologique commun. C'est en premier lieu l'environnement (la pollution, l'eau, le changement climatique, les pandémies...) auquel s'ajoutent parfois des catégories morales (la Santé, l'Éducation...).

Ils font référence à une humanité supposée consensuelle et non divisée comme l'orientation communiste l'envisage au regard des questions politiques de l'égalité et de la justice. Pour en faire les Biens Communs de toute l'humanité, il faut les objectiver par des entités naturelles au caractère indiscutable : on a tous besoin de respirer, d'avoir accès à l'eau, de ne pas détruire la planète... La nécessité de protéger les Biens Communs s'entend à toutes les échelles (mondiale, nationale, locale).

Comme leur protection dépasse les intérêts de communautés particulières ³, il faut une autorité supra-communautaire, de fait étatique, pour l'assurer ⁴. Cette position est toutefois compatible avec le capitalisme car il peut s'agir de réguler le jeu des intérêts privés par des incitations ou des réglementations ⁵.

² Cf notamment les ouvrages successifs de Michael Hardt et Antonio Negri, notamment *Commonwealth* (2009, Harvard U.P.) et de manière analytiquement plus consistante l'ouvrage de Pierre Dardot et Christian Laval, *Commun. Essai sur la révolution au XXIème siècle*, La Découverte, 2014

³ une communauté (écologique par exemple) peut bien vouloir économiser l'eau mais pas les agriculteurs ou l'industrie touristique du coin.

⁴ On se lamentera alors sur l'absence d'un État mondial qui soit à l'échelle des menaces écologiques sur les biens communs mondiaux.

⁵ C'est l'optique de Jean Tirole dans son ouvrage *Économie du bien commun* (PUF, 2018) qui, sous couvert de bien commun (la qualité de l'air), vend en fait la solution libérale du marché des droits à polluer.

Les communs naturels

Cette approche nous concerne déjà plus car elle touche à la question de la propriété et à l'action collective. **Ces communs sont des ressources naturelles** (forêts, systèmes d'irrigation, pâturages, pêcheries...) **qui font l'objet d'une gestion collective par une communauté distribuant les règles d'accès et d'usage.** Ces communs ont toujours existé mais ils ont été fortement réduits par le mouvement des enclosures en Angleterre au 18ème, c'est à dire par l'établissement d'un droit exclusif de propriété privée sur les terres communales auparavant d'accès libre. Ils subsistent cependant aujourd'hui comme l'ont montré les travaux de la politiste américaine Elinor Ostrom ⁶.

La persistance de communs naturels a généré un débat sur l'extension du droit de propriété à toute ressource. Pour la théorie économique bourgeoise, l'établissement d'un droit de propriété sur une ressource est la condition de son exploitation par un capitaliste. En effet si un tel droit n'existe pas, le capitaliste court le risque de n'avoir pas le monopole de sa jouissance, ce qui affectera négativement la rentabilité de son exploitation. Il n'investira donc pas. Il faut que des droits de propriété (privée) soient préalablement attribués pour que l'exploitation d'une ressource soit possible.

« La tragédie des communs »

L'argument a été utilisé pour proclamer l'inanité de toute propriété commune. C'est ce qu'a fait un écologue Garrett Hardin dans un article intitulé « *La tragédie des communs* » paru dans *Science* en 1968.

Hardin prend l'exemple de pâturages d'accès libre sur des terres communales. Étant en accès libre, les pâturages sont menacés de surexploitation car chaque paysan y mènera son troupeau en satisfaisant son intérêt immédiat sans contribuer à l'entretien des pâturages. La propriété commune mène dès lors à **une ruine collective**. D'où la nécessité d'enclaver le terrain et d'en confier l'exploitation à un propriétaire qui aura le souci de l'entretenir car c'est le moyen de production qui lui assure son revenu.

Le raisonnement est spécieux car il ne vient pas à l'idée d'Hardin que les paysans qui ne sont pas des idiots ont pu, au travers du pouvoir communal, édicter des règles d'usage qui s'imposent à tous et préservent les pâturages. La propriété d'un bien et son mode d'usage sont deux choses différentes. Ce n'est pas parce que la propriété est commune que l'accès est libre.

La thèse de Hardin a réveillé les ardeurs des partisans de la légitimité économique d'une propriété commune. Elinor Ostrom a montré avec force exemples que des ressources peuvent être mises en commun de manière pérenne dès lors qu'une communauté s'autoorganise pour élaborer et faire accepter un ensemble de règles d'accès, d'usage, de contrôle, de sanctions, d'aliénation des biens... appelé « faisceau de droits » (*bundle of rights*) s'appliquant à ces ressources.

Les communs selon Ostrom

Au départ, Ostrom assigne le « commun » à un type particulier de biens possédant deux propriétés.

La première (dite de **non-excluabilité**) est l'impossibilité ou la difficulté d'exclure quelqu'un de l'usage d'un bien car il n'existe pas de barrière technique ou tarifaire l'en empêchant ⁷. Par exemple l'accès à une nappe phréatique ou aux poissons d'une pêcherie en mer. Si on ne peut exclure quelqu'un de l'usage d'un bien, il n'y a pas de marché possible car personne n'acceptera de payer pour l'usage d'un bien dont il ne peut être exclu (phénomène du *passager clandestin*). Exit la solution du marché.

La seconde propriété est la **rivalité** dans l'usage du bien lorsque la quantité en est limitée : si je prélève de l'eau dans la nappe phréatique ou des poissons dans la pêcherie, il en restera moins pour les autres. C'est le cas de nombre de ressources naturelles. La gestion partagée de cette ressource peut être alors réglée par l'attribution de droits d'usage s'il existe une autorité collective capable de les distribuer. La gestion partagée des communs naturels apparaît alors comme une solution supérieure à celle du marché pour ce type de biens.

Ostrom va cependant plus loin car le « commun » est à la fois **un type de bien** (un bien ayant les deux propriétés précédentes et, à ce titre, pouvant être partagé entre les membres d'une communauté) et

⁶ Elinor Ostrom, *Governing the Commons : The Evolution of Institutions for Collective Actions*, Cambridge U. P., 1990

⁷ la non-excluabilité est très relative. Le capitalisme ne manque pas d'imagination pour rétablir l'excluabilité en dressant des barrières techniques ou en créant des artefacts (droits à polluer)

une manière de le gérer (une forme ad hoc de « gouvernance », c'est à dire un ensemble de règles mises en œuvre par une structure de pouvoir interne à la communauté).

Dans cette dualité du commun qui articule les propriétés **objectives** d'un type de bien à la construction **subjective** d'un « agir en commun », l'accent se déplace inévitablement vers le second terme pour reconnaître finalement **qu'est commun ce qui est sous la gouvernance d'un acteur collectif**, au-delà de la nature objective du bien.

Ce déplacement donne une autre ampleur au commun pour en faire une voie alternative à l'État et au marché à l'échelle sociale, une troisième voie dont vont s'emparer des idéologues du renouveau révolutionnaire à l'aube du XXIème siècle, bien au-delà du canevas initialement tissé par Ostrom.

Le déplacement du commun d'un type de bien vers **l'agir en commun** a deux aspects.

Il met d'une part l'accent sur la construction et le fonctionnement d'une structure démocratique de gouvernance. C'est essentiel pour assigner le commun à une voie alternative entre la tyrannie monétaire du marché et la tyrannie bureaucratique des États (État Providence ou État socialiste).

Il permet d'autre part l'extension des ressources partageables à d'autres biens que les communs naturels. C'est essentiel pour sortir le commun de sa niche naturaliste et en faire le support d'une alternative politique teintée de modernité.

La combinaison des deux volets ouvre la voie au commun comme principe politique.

Le commun comme principe politique

Premier volet : le commun est « *une forme institutionnelle de l'autogouvernement, distinct de l'autogestion limitée à l'administration des choses, permettant le déploiement libre de l'agir en commun* » dans l'ensemble des secteurs (Dardot et Laval, 2014).

Autogouvernement veut dire que les utilisateurs du commun participent à la construction des règles qui s'appliquent à eux et à la structure de pouvoir qui met en œuvre les règles. Il doit y avoir simultanément **codécision** relative aux règles, **coobligation** relative aux devoirs et **coréalisation** relative aux usages. Le commun ainsi entendu est censé ouvrir une **troisième voie entre marché et État**, qui ne soit ni celle de la dissolution de la politique dans l'économie (perspective gestionnaire asservie au marché), ni celle de l'étatisation tyrannique du social et de l'économie.

Cette voie se présente d'abord comme un bilan tiré des **États socialistes** où l'étatisation de la propriété a capturé le commun en séparant les ouvriers et paysans de tout pouvoir réel sur l'usage des biens mis en commun, sans cependant que Dardot et Laval disent un mot sur l'expérience communiste des Communes populaires chinoises⁸. La nécessité de cette troisième voie s'induit aussi de **la critique de l'État Providence**⁹ qui a dessaisi les gens d'une gestion démocratique des besoins sociaux (protection sociale, services publics) en la confiant à des organismes bureaucratisés. Cette voie nécessite de passer des « services publics » aux « services communs » en impliquant la population dans la construction des politiques publiques et le pilotage des organismes.

Cette « *auto-institutionnalisation de la société* » pose de nombreux problèmes qui seront discutés à la fin de l'article. L'intérêt de cette discussion touche à **l'énigmatique question du dépérissement de l'État**.

⁸ La reprise de la vulgate sur la nature criminelle de l'expérience politique maoïste les dispense de tout examen de ce qu'ont tenté les Communes populaires. La gestion de l'eau à Madrid leur apparaît comme une expérience autrement fondatrice.

⁹ L'effacement de l'État Providence dans les sociétés occidentales, faute de ressources et d'une menace révolutionnaire, trouble certainement plus aujourd'hui la subjectivité de la classe moyenne et, à coup sûr leur adhésion au parlementarisme, que les échecs déjà plus anciens des États socialistes.

Mais passons au second volet qui fonde le commun comme perspective politique contemporaine : l'extension du domaine des biens communs à d'autres types de biens que les ressources naturelles, à des biens contemporains de l'étape actuelle du capitalisme.

Les communs « modernes »

Grâce à eux, le commun accède à la légitimité d'une « modernité » dégagée des verts pâturages.

Les communs de la connaissance

Il y a d'abord les « **communs de la connaissance** ». L'idée n'est pas nouvelle. Elle consiste à dire que la connaissance (la science) est une œuvre commune qui opère par agrégation d'idées nouvelles venant enrichir son état antérieur. Le processus ne peut s'effectuer que si les idées nouvelles circulent librement sans pouvoir faire l'objet d'une appropriation privative. Le corpus de connaissance constitué par l'ensemble des contributions qui l'ont produit doit appartenir à l'humanité tout entière.

On retient ici qu'à la différence des communs naturels, les « communs de la connaissance » ne s'épuisent pas avec leur utilisation **mais s'enrichissent au contraire de leur libre accès et de leur emploi intensif**. Cette dynamique intrinsèque est toutefois menacée par la tentative du capitalisme d'étendre sans cesse le règne de la marchandise à des activités qui n'en relevaient pas. La connaissance n'y a pas échappé. Il fallut pour cela lui appliquer un droit de propriété (dit *droit de propriété intellectuelle* tel que les brevets pour les inventions ou les droits d'auteurs pour les œuvres artistiques). Depuis les années 1980, **l'appropriation privative des objets de connaissance qualifiée de « nouvelles enclosures »** n'a cessé de s'étendre sous l'impulsion américaine : brevetabilité du vivant, du logiciel, des bases de connaissances, marchandisation de l'édition scientifique...

Confrontés à ces « nouvelles enclosures », les militants du commun ont cherché à préserver **la nature inappropriable de la connaissance** et des œuvres, soit en récusant la possibilité d'en faire l'objet d'un droit de propriété (opposition aux brevets sur les gènes), soit en concevant des licences (licence libre ou *open source* pour le logiciel, *creative commons* pour les œuvres culturelles) qui permettent une circulation plus souple des contenus que les licences propriétaires selon les usages qu'autorisent leurs producteurs (droits de partager, de modifier, de commercialiser sans ou avec modifications...).

Les communs numériques

La libération de la connaissance de son contrôle par le droit de propriété s'étend à d'autres biens avec **l'avènement du numérique**. Celui-ci est producteur de communs d'un nouveau type.

Tout d'abord, dématérialisés, **les biens numériques sont reproductibles à faible coût**. Pour cette raison, ce ne sont pas des biens rivaux comme les communs naturels qui sont en quantité limitée et sont détruits par leur consommation. Leur partage permis par leur reproduction sans coût leur confère au contraire une plus grande valeur d'usage tel un fichier musical dupliqué en masse recevant une plus grande audience.

Les réseaux étendent aussi les possibilités de les co-produire et de les co-utiliser, chacun pouvant être d'ailleurs dans certains cas alternativement producteur et utilisateur du bien numérique comme dans l'exemple de Wikipédia. C'est **l'interaction sociale organisée par le réseau qui crée de la valeur d'usage** alors qu'elle la détruisait (via la rivalité) dans le cas des communs naturels.

Cette nouvelle donne a secrété quelques illusions dans les années 2000. Elle a en particulier alimenté l'idée d'une modernité du commun refondée par le capitalisme lui-même tout en fournissant les instruments d'y échapper, réactivant ainsi la fameuse thèse de Marx selon lequel le capitalisme crée lui-même les conditions de son dépassement.

Le dépassement vers quoi ? Vers une société interactive du commun opposée à la société prédatrice du capitalisme.

La variante Hardt/Negri du dépassement du capitalisme par le commun

La formulation la plus idéologique en a été donnée par Hardt et Negri dans *Commonwealth* (2009). Hardt et Negri y déploient un techno-spinozisme débouchant sur un marxisme vulgaire plongé dans un bain proudhonien. Dispositif qui permet d'annoncer le dépassement en cours du capitalisme par le « *communisme de la multitude* ».

- **Techno-spinozisme** : la dynamique du capitalisme et du profit ne serait plus dominée par la production matérielle mais par **la production immatérielle d'interactions sociales** où l'intersubjectivité et la créativité collective des individus sont mobilisées au travers d'une connexion généralisée. Déjà à l'œuvre dans les métiers du soin, de l'éducation, du savoir, de l'échange, de la communication..., cette tendance a été décuplée par Internet qui établit une société en réseaux. Elle produit ainsi en commun du commun, i.e. une sociabilité et une intelligence collective fondées sur la puissance d'un multiple connecté.
- **Spinoziste** au sens où cette tendance vitaliste est une force immanente au capitalisme, surgie de ses entrailles productives et qui s'auto-développe de manière irrépessible.
- **Un marxisme vulgaire** comme on disait dans les années 70 pour qualifier une vision antidialectique du marxisme selon laquelle l'élan vital des forces productives mues par le progrès technique niché dans l'accumulation du capital et engendrant une socialisation croissante de la production fait éclater l'enveloppe des rapports de production capitalistes fondés sur l'appropriation privée des moyens de production. Au nom de quoi le capitalisme s'avère le fossoyeur de lui-même en développant les forces qui organisent son dépassement. Hardt et Negri nous offrent un remake de la thèse selon laquelle **l'histoire de toute société est l'histoire de la lutte des forces productives contre les rapports de production**. Au prolétariat comme force d'accouchement du communisme succèdent les travailleurs immatériels, vecteurs émancipés de la multitude qui peuple le communisme à la Negri.
- Elle substitue enfin une problématique à la **Proudhon** (« la propriété c'est le vol ») à la caractérisation par Marx du capitalisme comme rapport social centré sur l'extorsion d'une plus-value dans la production. **La prédation a remplacé l'exploitation**. Hardt et Negri mettent en effet l'accent sur la captation illégitime par le capital des produits du travail réalisés en commun pour le commun. Cette captation s'opère par le moyen de la privatisation des moyens de production.

D'où l'accent mis sur la question du droit de propriété qui s'oppose, tout en éclatant de toute part, à la subversion du capital par le commun. Un cadre institutionnel fondé sur la propriété commune libérerait la puissance du commun intrinsèquement contenue dans le développement des forces productives. **L'accent mis sur le juridique** sera l'occasion de discuter plus loin la signification de la résurgence aujourd'hui d'une contestation de la propriété privée qui se trouve aussi dans le Piketty de *Capital et idéologie*¹⁰.

Mais il existe une autre approche politique du commun que cette fresque idéologique d'un nouveau sujet social (l'être-en-commun) surgi des entrailles technologiques du capitalisme pour annoncer l'ère d'un communisme de la multitude.

¹⁰ Thomas Piketty, *Capital et idéologie*, Seuil, 2019

Une vision constructiviste du commun : de l'usage social des communs à leur couronnement institutionnel par une Fédération

Il y a au départ de l'approche politique par les communs la volonté d'établir une possibilité : celle de la capacité des individus à mener une action collective de partage ou de co-construction de ressources communes au moyen d'un système de règles et d'une « structure de gouvernance » ad hoc contre la double fermeture que constituent l'atomisation marchande du commun d'une part et son étatisation d'autre part.

Les militants du commun le vivent comme une alternative à ce qu'il y a, une reconquête de l'initiative collective assumée subjectivement comme telle dans un monde qui en ferme la possibilité.

Mais il y a plusieurs façons de la vivre. Une manière sociale, une manière plus politique.

La construction d'un espace social

Une première façon est de se contenter de créer un espace social « libéré » qui se suffit à lui-même en profitant des opportunités offertes par le numérique pour faciliter la coordination nécessaire à la transformation de contributions individuelles en un objet collectif (produit, service).

Les initiatives se sont déployées aussi bien à l'échelle locale que globale. C'est ce qui a été appelé (faussement) « économie du partage » ou « économie collaborative » dans les années 2010.

À l'échelle locale

À l'échelle locale (ou trans-locale avec un support fédérateur), elles correspondent en fait à la logique ancienne du monde associatif mais en lui donnant davantage d'ampleur : jardins partagés, crèche parentale, épiceries coopératives, co-voiturage de proximité, échange de services et de savoirs, trocs divers, entraides, circuits courts agriculteurs/consommateurs, ateliers coopératifs de réparation...

Bien qu'elles ne menacent pas l'ordre marchand, certaines de ces initiatives ont été concurrencées par des plateformes (Airbnb, Le Bon Coin, plateformes de formation, de services de proximité...) qui ont vu là l'occasion de déployer un business en **marchandisant l'interaction sociale**.

À l'échelle globale

La subversion par le capital est encore plus forte dans les domaines investis par les opérateurs de communs à l'échelle globale : logiciels comme Linux, Framasoft, LibreOffice, Firefox (Mozilla), bases de données (*Open Food Facts*) ou cartographiques (*OpenStreetMap*), encyclopédies (Wikipédia)... Ces opérateurs occupent une place non négligeable dans leur domaine¹¹ mais résistent difficilement à leur infiltration par le capital en raison de leurs besoins de financement. En effet, même si ces plateformes reposent sur des contributions (partiellement) bénévoles, elles requièrent de lourds investissements d'infrastructure et de maintenance qu'elles ne peuvent financer par les seuls dons recueillis par les Fondations à but non lucratif qui les chapeautent.

L'infiltration prend différentes formes : contributions venant majoritairement de développeurs salariés par les GAFAM (cas du logiciel *open source*), transformation d'organisations à but non lucratif en organisations à but lucratif, rachat de plateformes (comme la plateforme Github de développement de logiciels rachetée par Microsoft), entrée dans les conseils d'administration, dons très généreux. Wikipédia fait de la résistance en n'acceptant que des dons individuels mais a récemment développé une branche professionnelle de services payants d'accès rapide à sa base de données pour les grands acteurs du Net (dont Google) qui ré-utilisent ses contenus.

¹¹ Une partie importante de l'infrastructure logicielle d'Internet est supportée par des logiciels *open source*.

Les Communs du Capital

Bref, la **pénétration par le capital de ce qui se présentait comme des « communs numériques » apparaît inévitable**. À tel point qu'il devient d'usage de parler des « **Communs du Capital** »¹² et d'une nouvelle « tragédie des communs » qui intervient cette fois non par épuisement du commun lui-même comme dans le cas des pâturages (Wikipédia et Firefox se portent au contraire d'autant mieux qu'ils sont intensément utilisés) mais par épuisement de son financement.

Le « capitalisme de plateforme »¹³ peut ainsi développer à son profit une économie de « coopération » et de « partage » en se faisant le collecteur et l'agrégateur de multiples contributions plus ou moins bénévoles qu'il exploite¹⁴. La multitude n'est plus alors le sujet vibrionnant d'un dépassement du capitalisme mais le facteur de production d'une forme spécifique de capitalisme, le « *crowd-based capitalism* »¹⁵.

Une construction politico-institutionnelle : la Fédération des Communs

On voit que le commun envisagé comme pure expression sociale finit englué dans les rets du capitalisme¹⁶.

Mais il existe **une vision plus politique**, consciente des impasses précisées ci-dessus et cherchant à énoncer les conditions et les formes d'une Société généralisée du Commun, issue d'initiatives sociales certes (la diversité des communs) mais qui ne soit absorbée ni par le capital, ni par l'État, « auto-gouvernée » à tous les étages, du local au mondial et pensée comme une révolution de notre temps.

On la trouve formulée dans Dardot et Laval (2014)¹⁷.

C'est une vision exclusivement théorique, de nature constructiviste, qui vise à dégager une cohérence générale en s'attaquant aux difficultés soulevées par la volonté de faire du commun un projet alternatif au capitalisme.

À la base, il y a une multiplication des communs et leur extension à tous les domaines d'activité y compris l'entreprise et les services publics. Commun veut dire co-production ou partage de ressources communes décidées par les utilisateurs eux-mêmes dans le cadre d'une structure de gouvernance qui allouent les règles d'usage par la délibération collective. Il n'y a pas de droit de propriété exclusive qui serait celui de la structure commune ou d'un propriétaire mais une décomposition du droit de propriété en règles diverses d'usage¹⁸.

Cette multiplication des communs pose des problèmes bien connus. Poursuivant chacun leur intérêt propre, ils peuvent porter préjudice à celui des autres et entrer en contradiction avec un intérêt d'ordre supérieur, celui d'une communauté plus large (régionale, nationale, mondiale). Ils doivent donc s'insérer dans une structuration hiérarchisée mais auto-instituée de communs aux différentes échelles possibles, jusqu'à une Fédération des communs mondiaux, en évitant à chaque niveau toute tentation étatique pour ne pas dessaisir les « *commoners* »¹⁹ de leur pouvoir. L'inspiration fédérative est explicitement proudhonienne (une fédération d'associations libres).

Le plus remarquable de cette construction utopique est qu'elle ne traite jamais de l'antagonisme. Pour cela, elle fait l'impasse sur la transformation des rapports sociaux de production à laquelle devrait être lié l'échafaudage institutionnel de la Fédération des Communs.

A commencer par le rapport capital/travail et ses différentes dimensions (travail manuel/travail intellectuel, travail de conception/travail d'exécution) qui doivent être révolutionnés pour que les travailleurs s'émancipent des rapports de domination et d'oppression. L'antagonisme qui est au cœur de cette

¹² Lionel Maurel, *Les Communs numériques sont-ils condamnés à devenir des "Communs du Capital" ?*. <https://hal.science/hal-01964963/document>

¹³ Nick Srnicek, *Platform Capitalism*, John Wiley & Sons, 2016

¹⁴ S.M. Petersen, « *Loser generated content: From participation to exploitation* », *First Monday*, Vol. 13, 3, 2018

¹⁵ Arun Sundararajan, *The Sharing Economy*, MIT Press, 2016

¹⁶ Ce fut déjà le sort des coopératives et mutuelles créées au XIXème.

¹⁷ Voir notamment leurs neuf propositions et leur conclusion sur « *retrouver la grandeur de l'idée de révolution* ».

¹⁸ Le commun est pensé comme « inappropriable ».

¹⁹ communautés d'usagers

transformation est évacué au profit de la constitution de l'entreprise comme « institution démocratique », les travailleurs prenant part aux décisions qui les affectent. Rien sur les divisions politiques qu'entraîne la perspective d'une telle transformation et sur leur traitement. Ni non plus sur les questions de l'habiter et des contradictions au sein du peuple.

C'est là où se révèlent les limites linguistiques de la notion de « commun » car **il n'y a rien de commun a priori dans la division subjective des prises de position au regard de situations d'antagonisme ou de contradictions au sein du peuple**. Ce recouvrement par **le fétiche du commun** de la division de l'humanité dans les situations qu'elle doit affronter conduit à l'occultation du travail politique au profit de **la fétichisation d'une forme délibérative** déliée des enjeux réels. La délibération collective n'est plus **un travail** politique, celui de l'émancipation, mais **une forme**, une procédure dont le respect symbolise la troisième voie entre marché et étatisation.

De là que le commun se présente avant tout comme une construction institutionnelle. Lorsque Dardot et Laval veulent retrouver « la grandeur de l'idée de révolution », ils l'assignent à une « auto-institutionnalisation de la société » et non à une transformation des rapports de production à laquelle « l'auto-institutionnalisation » serait subordonnée.

De manière générale, la littérature sur les communs met principalement en scène la construction variée des dispositifs institutionnels, l'importance des règles d'usage et la capacité du droit à les accueillir. Il s'en dégage **une obsession institutionnelle** tournant sur elle-même, c'est à dire sur ses procédures internes, détachée en tous cas de la nature divisée des enjeux réels de transformation politique.

Conclusion

Cela conduit la littérature sur les communs à un paradoxe car **où mène sa polarisation sur l'institutionnel** fût-il « auto-institué » ?

À se jeter dans les bras d'une étatisation implicite, pas celle abhorrée de feu les États socialistes mais celle perméable de l'État parlementaire. Car qui peut garantir la sculpture mobile emboîtée d'une Fédération des Communs suspendue en l'air, l'arrimer au réel sinon son inscription dans le droit étatique ? D'ailleurs les seuls gestes « politiques » cités dans cette littérature, en sus des initiatives fondatrices des communs, consistent à faire admettre les communs dans le droit ²⁰.

Ainsi, en Italie, suite à une expérience collective de gestion de l'eau à Naples dans les années 2000, une réflexion s'en est suivie sur la possibilité d'incorporer la notion de « biens communs » au Code Civil et de donner un statut juridique à la gestion participative des habitants dans certains segments des politiques urbaines.

Les juridictions de l'État parlementaire sont en filigrane de l'auto-institutionnalisation des communs comme la banque centrale dans les billets de banque. Là où il n'y a plus d'État, comme à l'échelle mondiale, les communs mondiaux auto-institués flottent dans le vide. La recherche d'une complémentarité des communs avec l'État parlementaire est reconnue et pratiquée de fait comme le seul débouché politique.



²⁰ tentatives aux succès limités car on ne plaisante pas avec le droit de propriété.

[RESSOURCES MATHÉMATIQUES]

FRANÇOIS NICOLAS : *LE CONCEPT MATHÉMATIQUE D'ÉMERGENCE*

Pour éclairer **mathématiquement** la notion d'**émergence**, je repartirai d'une leçon de mathématiques dispensée il y a dix ans dans le cadre des séances *Qui-vive* coorganisées avec Rudolf di Stefano au ciné 104 de Pantin de 2012 à 2016 : *La notion d'émergence, éclairée par un théorème d'A. Ehresmann (1996)*¹

Une question

À quelles conditions une nouvelle structure peut-elle émerger sur la base d'une première structure ? Non pas comment une nouvelle structure peut-elle remplacer une structure ancienne, mais plutôt comment peut-elle s'y superposer et s'y intriquer de manière (relativement) autonome ? Autrement dit, comment une **superstructure** peut-elle émerger au-dessus d'une **infrastructure** ?

Cette question, abstraitement formulée, peut se décliner de bien des façons.

- Pensons au marxisme traditionnel qui stratifiait infrastructure socio-économique et superstructure idéologico-politique.
- Pensons à la manière dont une conscience individuelle peut émerger dans un cerveau sur la base des échanges neuronaux.
- Pensons à ces phénomènes proprement collectifs – groupes, foules, équipes, organisations... - dont la logique propre émerge sur la base de comportements individuels.

À chaque fois, la notion d'émergence va reposer sur l'idée que l'ordre supérieur n'est pas transitif à l'ordre inférieur, n'est pas réductible à la combinaison de ce qui se passe en-dessous : on ne peut plus comprendre les phénomènes de la superstructure collective par simple décomposition dans son infrastructure.²

Comme nous allons le voir, il en va ici d'une conception de l'émancipation par intrication d'un niveau supérieur, d'une nouvelle échelle, non par détachement du niveau inférieur.

Un lexique...

Fixons-nous un petit lexique : on dira que les acteurs de l'infrastructure sont des **individus** et que ceux de la superstructure sont des **collectifs**.

Dire qu'un ordre propre émerge dans la superstructure, c'est dire que les rapports entre collectifs peuvent être (relativement) autonomes des rapports entre individus. Et dire qu'ils sont **autonomes**, c'est dire non seulement qu'ils sont différents mais qu'ils ne se composent pas comme les premiers, qu'on ne peut déduire les rapports entre **collectifs** à partir des rapports entre **individus** (constituant les collectifs en question).

- Par exemple, bien des rapports entre deux équipes sportives ne seront plus intelligibles par décomposition de ces équipes en leurs ensembles d'individus mais procéderont d'une logique de groupe,

¹ *Qui-vive*, 26 septembre 2013 – Ciné 104 de Pantin. Cette leçon est parue dans la revue *Quadrature* n°106 (octobre-novembre-décembre 2017) : <http://www.quadrature.info/produit/numero-106/>

² La notion d'émergence vient ainsi barrer la méthode cartésienne de **réduction** consistant à décomposer un problème en constituants simples : comme on va le voir, la superstructure émergente n'est pas intelligible par simple décomposition en éléments de l'infrastructure.

non réductible à la combinaison de comportements individuels.

- De même bien des rapports entre différents phénomènes de conscience *dans le même cerveau* ne seront plus intelligibles comme simples rapports entre zones neuronales concernées : les phénomènes de conscience conserveront bien leur base neuronale mais leur logique propre ne sera plus analysable selon une simple logique neuronale.

La notion d'émergence vient ainsi fixer une (relative) **séparation** entre ordres hiérarchiquement corrélés : la superstructure a beau être l'affaire de collectifs constitués d'individus, les rapports entre ces collectifs s'émancipent des rapports entre individus pour composer un nouvel espace doté de sa logique (relativement) autonome.

Notre question va être : dans quelles conditions une telle émergence peut-elle se produire ?

Nous traiterons ici d'une seule d'entre elles : une **condition nécessaire** pour qu'il puisse y avoir un tel type d'émergence, une condition que la mathématique contemporaine vient clarifier sous la forme d'un théorème dû à Andrée Ehresmann.

Un théorème

Ce théorème est récent – il date de 1996 – et il est l'œuvre³ d'une mathématicienne française⁴ spécialisée dans la théorie des catégories.

Présentons ici son idée directrice sans entrer dans son détail technique, au demeurant intuitivement accessible.

Formulations et formalisation

Techniquement formulé, ce théorème dit très exactement ceci (en la langue technique de la mathématique concernée) :

« Dans une catégorie hiérarchique, le Principe de Multiplicité est une condition nécessaire pour qu'il existe des objets d'ordre de complexité strictement supérieur à 1. »

Reformulons cela dans notre lexique : pour que les relations superstructurelles entre collectifs soient (relativement) émancipées des relations infrastructurelles entre individus, il faut qu'il y ait des collectifs qui collectivisent, sous le même nom, des groupes entièrement différents et disjoints d'individus ; il faut que des groupes, entièrement indépendants dans l'infrastructure, soient « représentés », dans la superstructure, par un même (super)-élément.

Formalisons tout ceci.

Partons d'une situation de départ – notre future *infrastructure* – faite d'individus reliés entre eux par différents rapports⁵.

Admettons que, dans cette situation, **toute partie a un élément qui va la représenter** : disons un élément qui exemplifie les propriétés communes aux différents éléments de cette partie, un élément spécifié qui concentre le trait différenciant cette partie de tout autre – pour suivre la métaphore sportive, une sorte de capitaine d'équipe, témoignant exemplairement des qualités sportives propres à cette équipe. Appelons cet élément-phare qui résume la partie concernée son élément-*limite*⁶.

Construisons maintenant **une nouvelle situation** qui ne sera composée que de ces éléments-limites et de leurs rapports réciproques – dans notre image sportive, un rassemblement des capitaines d'équipe. Ce sera là notre nouvelle *superstructure*.

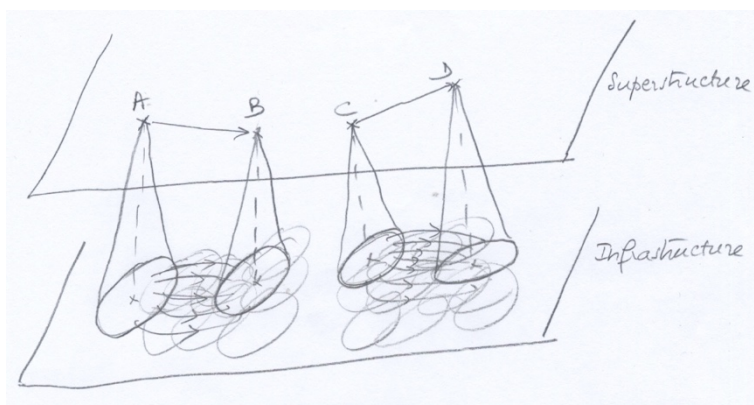
Dessignons ainsi cette superposition hiérarchique – l'infrastructure est en bas et la superstructure s'édifie *sur* cette base :

³ en collaboration avec un médecin biologiste J.-P. Vanbremeersch

⁴ Andrée Ehresmann, née Andrée Bastiani (1935)

⁵ Ils sont normalement orientés, mais on peut, à notre niveau élémentaire, négliger dans un premier temps ce point.

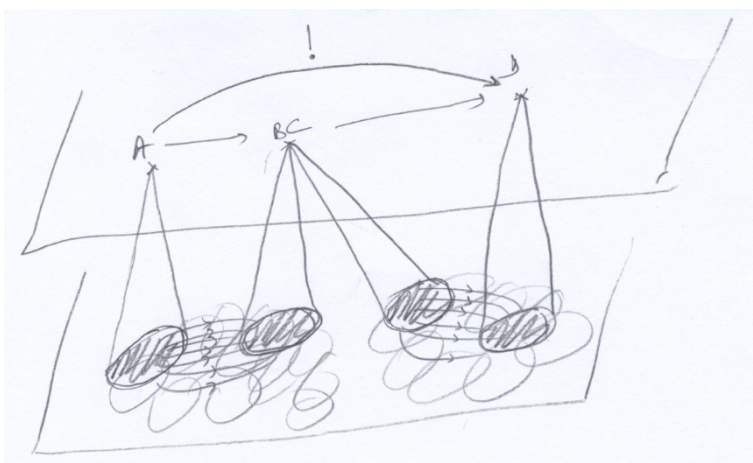
⁶ ou *colimite*, mais on ne rentrera pas ici dans cette distinction (qui renvoie à l'orientation des rapports – « morphismes » - concernés).



A priori, les relations superstructurelles entre éléments-limite restent **décomposables** selon les relations infrastructurelles qu'entretiennent les éléments concernés. Ainsi, dans notre schéma, les éléments-limites A et B sont reliés (dans la superstructure) car leurs bases collectives le sont (dans l'infrastructure) ; tout de même pour C et D. Par contre, A et B d'un côté, C et D de l'autre sont ici sans rapport (dans la superstructure) car leurs bases respectives sont sans rapports (dans l'infrastructure).

A priori donc, la superstructure reste **transitive** à l'infrastructure puisque les relations d'en-haut restent décomposables et analysables dans des relations d'en-bas.⁷

Ce que nous dit alors notre théorème, c'est que la situation change du tout au tout s'il se trouve des éléments-limite qui se trouvent être limite à la fois de deux parties entièrement disjointes dans l'infrastructure, ce qui pourra se dessiner ainsi :



Les éléments B et C sont ici devenus **confondus** (dans la superstructure) alors même que leurs bases collectives sont restées **disjointes** (dans l'infrastructure).

Imaginez pour cela un rassemblement des 50.000 personnes qui en France aiment à se parer du titre de *Président* (cela va du Président de la République au Président d'un quelconque conseil syndical) et imaginez qu'une même personne de ce rassemblement se trouve, par le plus grand hasard, être deux fois présidents, plus précisément être simultanément président de deux collectifs sans aucuns rapports entre eux : par exemple président d'un immeuble d'un côté et président d'une association 1901 à l'autre bout du pays. Voilà un exemple de ce qu'on appellera un élément-limite *polyvalent* ou, pour parler comme le théorème, un élément-limite *multiple*.⁸

Que se passe-t-il alors ? Il se passe que le réseau des relations superstructurelles entre éléments-limites va ipso facto se trouver doté de relations spécifiques qui n'auront plus d'équivalent strict dans l'infrastructure.

Ainsi, dans notre diagramme précédent, non seulement dans la superstructure, A reste relié à BC (par

⁷ On se trouve donc ici dans une organisation intelligible selon les principes cartésiens de *réduction* par décomposition en éléments simples.

⁸ Le même élément de la superstructure est limite de deux parties disjointes dans l'infrastructure.

B) et BC à D (par C) mais A s'y trouve désormais relié à D par la composition des deux liens précédents ($A \rightarrow BC$ et $BC \rightarrow D \Rightarrow A \rightarrow D$) lors même que, dans l'infrastructure, les bases collectives concernées continuent de s'ignorer.

Le théorème nous dit alors que l'existence de tels éléments-limites dits *multiples* est une **condition nécessaire** pour qu'une superstructure (relativement) autonome **émerge**, (relativement) émancipée de l'infrastructure et rendue alors (relativement) incompréhensible à partir de sa seule base.

Trois images

- 1) On peut se figurer cette émergence sous l'effet d'un **froissement** : imaginons un patchwork fait de tissus disparates et donnons à chacune de ses pièces la forme d'un cône en étirant son centre vers le haut. Rapprochons maintenant certains de ces sommets au point de les confondre et de connecter ainsi, par leurs seuls sommets, des pièces entièrement disjointes dans le tissu de départ. La superstructure obtenue, composée des différentes pointes, ressemblera à notre ordre émergent puisque de nouvelles relations y apparaîtront qui n'auront plus d'équivalent dans le patchwork de base.
- 2) Tout de même, notre assemblée de Présidents va rapporter tel collectif sportif et tel collectif d'habitants par leur sommet lors même qu'à leur base, les individus concernés ne partagent aucune activité et ne se connaissent même guère.
- 3) Prenons une troisième image : celle d'un **champ de roseaux**. L'extrémité de chaque roseau peut être vue comme faisant limite du bout de terrain qui enserme la racine de chacun pour le fertiliser et l'hydrater. Tant que chaque roseau reste bien droit ou tant que tous les roseaux gardent la même inclinaison, la superstructure du champ – cette surface supérieure que l'on perçoit globalement faute de discerner le sol : sa « canopée » – va refléter fidèlement l'infrastructure du sol. Mais si le vent y met du sien et vient froisser ce champ, alors l'apparence de cette surface fera émerger des formes qui ne seront plus rapportables à celles du sol - le cinéma japonais aime à jouer de ces images :



(Onibaba, Kaneto Shindō – 1964)

On pourrait multiplier les images, par exemple musicales : si un collectif de notes est un accord, alors la hauteur supérieure de cet accord pourra être en position d'élément-limite et la mélodie qui découlera des rapports entre ces notes supérieures occupera la position de superstructure par rapport à l'infrastructure harmonique, et, dans certaines conditions, cette mélodie pourra en effet (relativement) s'autonomiser des enchaînements harmoniques qui continuent pourtant de la générer.



On peut résumer ce processus en disant que ce type d'émergence **ouvre l'accès à une nouvelle** structure par le fait même de **fermer l'accès à l'ancienne**. Ainsi pour ouvrir d'un côté – ici vers le haut -, il faut payer le prix en fermant d'un autre – ici vers le bas.

Pour ouvrir à une nouvelle situation, il faut refermer l'ancienne situation sur elle-même ; il faut en quelque sorte brûler une partie de ses vaisseaux pour pouvoir émerger, sans retour, dans la nouvelle situation.

Dans le cas d'une forêt donnée, pour qu'à sa crête une **canopée** s'autonomise (relativement), il faut en contrepartie qu'à sa base le terrain se replie en partie sur ses propres secrets.

Un matérialisme de l'émergence

Ce théorème – c'est son intérêt - engage un **matérialisme de l'émergence** : il y a bien une hiérarchie rationnelle des ordres emboîtés et ce n'est pas parce qu'un ordre repose sur une base matérielle donnée que sa logique propre se déduira strictement de la première.

- Ainsi la musique repose sur l'acoustique sans que pour autant ses lois propres en découlent strictement.
- Tout de même pour la politique par rapport aux collectifs sociaux qu'elle mobilise.
- Tout de même, plus généralement entre sujets composés de collectifs d'individus : les lois psychologiques, sociologiques, anthropologiques qui prévalent entre individus humains concernés (ceux qui appartiennent aux collectifs considérés) ne rendent plus intégralement compte de ce qui passe dans la sphère des sujets collectifs proprement dits, en particulier en matière d'intersubjectivité.

Autonomie relative !

Point essentiel : l'**autonomie** dont il a été ici constamment question n'est pas absolue mais **relative** car les lois propres de la superstructure ne sont pas pour autant *indépendantes* des lois propres de l'infrastructure. Il va en effet de soi qu'il ne saurait exister de superstructure s'il n'existait pas une infrastructure pour en être la base porteuse, le soubassement ! Et toute une série de lois infrastructurelles continuent bien sûr d'avoir une influence – une projection – dans la superstructure.

Prenons l'image de la canopée d'une forêt tropicale. Celle-ci ne reflétera plus exactement le système des rivières qui irrigue le sol mais pour autant gardera trace par exemple d'un large fleuve qui le traverse.

Ce théorème dégage donc un **matérialisme de l'autonomie relative**, certes une autonomie restant dépendante de ses conditions d'émergence (de son infrastructure, de sa base matérielle) – c'est en cela qu'il ne s'agit pas d'une autonomie *absolue*, ni d'une *indépendance* – mais cependant apte à imbriquer ces conditions à un autre monde, organisé selon ses lois propres.

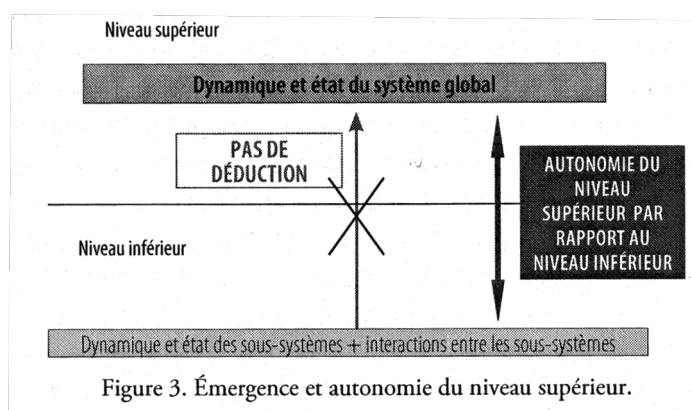


Figure 3. Émergence et autonomie du niveau supérieur.

Sébastien Poinat : *Mécanique quantique*.
(Hermann ; coll. *Visions des sciences* ; 2014)

Rétroaction ?

Un tel matérialisme engage alors une question sur laquelle notre théorème n'apporte pas de réponse immédiate : comment les lois relativement autonomes de la superstructure rétroagissent-elles sur les lois premières de l'infrastructure ? L'autonomie de ces lois n'étant pas absolue – la superstructure restant *dépendante* de l'infrastructure -, comment l'infrastructure est-elle ou non affectée en retour par cette émergence ?

Pour reprendre nos exemples,

- comment le sol de la forêt est-il affecté en retour par les échanges autonomes internes à la canopée ?
- comment les rapports internes à un collectif humain peuvent-ils être affectés en retour par le fait que leur représentant est également le représentant d'un tout autre type de collectif ?

- concernant le corps humain, comment l'esprit qui émerge rétroagit-il sur le fonctionnement endogène du corps, non seulement bien sûr en lui commandant ouvertement telle ou telle activité mais aussi par quelque phénomène subconscient ou inconscient d'ordre psychosomatique ?

L'intelligence de ces rétroactions nécessiterait une autre étude mathématique, détaillant cette fois la théorie mathématique des catégories hiérarchiques élaborée par Andrée Ehresmann.

Deux prolongements

Cette approche **mathématique** de l'émergence peut être mise en rapport avec deux approches **physiques** qui lui sont complémentaires et qui éclairent les phénomènes d'émergence à échelle humaine sous deux faces : vers le haut (astrophysique) et à partir du bas (mécanique quantique).

Contentons-nous ici d'indiquer leur logique de pensée.

Relativité d'échelle

La théorie de *la relativité d'échelle*⁹ prend en compte le fait qu'entre phénomènes imbriqués à différentes échelles (s'étendant du microscopique au macroscopique en passant par le mésoscopique – notre échelle), il n'y a pas continuité mais **des sauts** (de part et d'autre de **seuils** pouvant être indiqués par une constante universelle).

Les seuils en question relèvent-ils d'une stricte logique d'émergence (telle celle esquissée plus haut) ou engagent-ils également d'autres logiques ? C'est la question que la mécanique quantique vient éclairer à l'échelle subatomique.

Intrication quantique

Le phénomène, étrange mais désormais bien établi expérimentalement¹⁰, de *l'intrication quantique* indique qu'à l'échelle subatomique, la logique de l'émergence n'est pas la seule à se distinguer de celle dite de **réduction**.

La logique *réductionniste* peut s'illustrer de la deuxième règle cartésienne de méthode¹¹ : « *diviser chacune des difficultés que j'examinerais, en autant de parcelles qu'il se pourrait et qu'il serait requis pour les mieux résoudre* ».

L'émergence s'oppose à cette logique puisque le phénomène émergent ne sera pas « réductible » par « division » selon les composantes qui le supportent, la *synthèse* qu'il constitue ne pouvant être comprise *analytiquement* par **sommation** de ses constituants.

La mécanique quantique vient ici dégager que la partie intellectuelle se joue à trois puisque, comme **l'émergence**, **l'intrication** vient s'opposer à la **réduction** tout en se distinguant de la première.

Pour le dire simplement, *intrication* vient nommer une **interaction** étroite et durable qui n'est pas la simple confusion (de co-limites) au principe de l'émergence. Autrement dit, l'intrication n'est pas, comme l'émergence, un « *deux fusionne en un* » mais un entrelacement, une imbrication, un ajointement, un enchevêtrement où chaque composante ne perd pas son individualité tout en perdant son indépendance¹². Ainsi le phénomène multidimensionnel engendré par *intrication* de différentes composantes ne sera plus intelligible par « factorisation » en « dimensions » séparées¹³.

⁹ Voir les travaux de l'astrophysicien Laurent Nottale : *La relativité dans tous ses états* (Hachette, 1998) ; *Des fleurs pour Schrödinger. La relativité d'échelle et ses applications* (avec J. Chaline et P. Grou ; Ellipses, 2009)

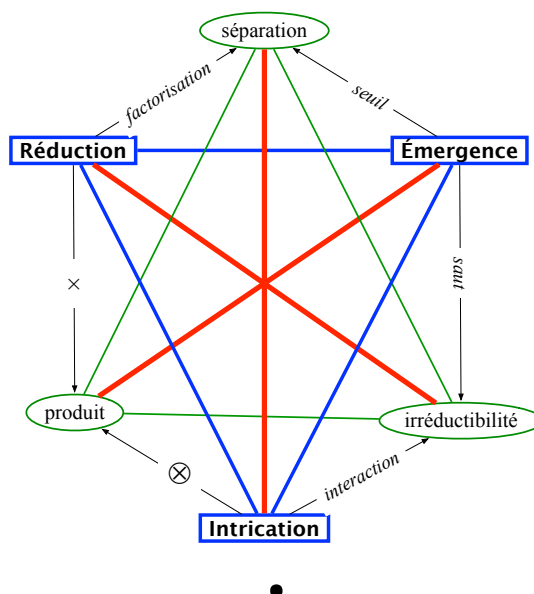
¹⁰ Voir le Prix Nobel décerné en 2022 à Alain Aspect

¹¹ *Discours de la méthode*, deuxième partie.

¹² Ce type d'intrication se formalise mathématiquement par un produit **tensoriel** (\otimes), qui diffère du produit **cartésien** (\times) lequel autorise une *réduction* par *factorisation* du produit selon les différentes dimensions qui le composent.

¹³ Voir pp. 255 et suivantes du livre mentionné de Sébastien Poinat : *Mécanique quantique. Du formalisme mathématique au concept philosophique* (éd. Hermann ; coll. *Visions des sciences* ; 2014).

On a donc affaire ici à une **dialectique à trois termes**, que l'on formalisera selon un *hexagone logique des oppositions* :



L'enjeu intellectuel de tout cela est vaste, tout spécialement pour nous communistes concernant les relations entre rapports *sociaux* et rapports *politiques*.

- Le « classisme » marxiste-léniniste relève clairement d'une problématique de la *réduction* (l'analyse des rapports politiques de classe peut s'y décomposer – s'y « réduire » - en celle des rapports sociaux de classe).
- Par contre, l'orientation communiste contemporaine soutiendra que **les rapports politiques sont irréductibles aux rapports sociaux** (ceux-là même que la politique communiste vise pourtant à révolutionner)¹⁴. En conséquence, la politique communiste relèvera d'une logique d'*émergence* ou d'une logique d'*intrication* selon qu'elle nommera **un point** militant (qui *émerge* des rapports sociaux) ou **une région** de la culture révolutionnaire (laquelle *intrique* différents types de rapports sociaux).

À suivre donc.

•••

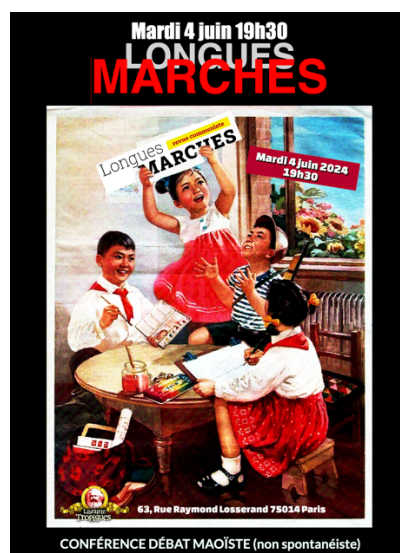
¹⁴ La politique communiste *moderne* bute sur l'*irréductibilité* de ses rapports comme l'*algèbre classique* a pu buter sur l'*irrésolubilité* de ses équations et l'*innommabilité* de leurs racines.

Reste alors aux communistes à dégager la relève affirmative de cette obstruction comme Galois a pu relever l'*algèbre* par le concept de *groupe* (qui nomme l'*infrastructure* solidarisant les racines et par là les rendant individuellement innommables).

Retenons ainsi la leçon moderne de Galois : **on peut précisément nommer l'innommabilité !**

[AUTOUR DE LA REVUE]

RENCONTRE PARISIENNE DU 4 JUIN 2024



Vidéo : <https://youtu.be/lkDNdYRAYuU>

Introduction à la soirée

Il s'agit d'introduire à nos échanges de ce soir plus que de faire une présentation exhaustive de la Revue.

Nature de la Revue

Nous commencerons par dire ce qu'elle n'est pas pour lever tout malentendu et mieux cerner son objet

Ce n'est pas une revue d'organisation soutenant une ligne politique avec ses mots d'ordre, son travail de masse, ses formes organisées. Nous n'en sommes pas là. Son objectif est de contribuer à reconstituer une intellectualité politique communiste créatrice permettant de s'orienter dans les dramatiques temps présents en créant l'entour réflexif et subjectif nécessaire à la résurgence d'une politique d'émancipation. La Revue constitue un appel à la production de cette intellectualité.

Ce n'est pas évidemment une revue académique développant une théorie séparée des enjeux politiques.

Ce n'est pas une revue qui aurait pour finalité de critiquer le capitalisme contemporain ou commenter les turpitudes du parlementarisme. Nous ne nous interdisons pas de développer une intelligibilité critique du capitalisme mondialisé et de ses aventures politiques tant elle est nécessaire à l'affirmation d'une politique d'émancipation s'énonçant politique contre politique. Tant elle fait défaut aussi sur bien des points où nous avons en termes de pensée accumulé un retard considérable. Mais la critique n'est pas la finalité, toute critique restant prise dans les rets de la politique qu'elle dénonce tant qu'elle n'a pas servi à construire l'énoncé positif qui lui permet d'y échapper.

Ce n'est pas non plus une revue dogmatique s'exerçant à ressasser des cadres intellectuels anciens plaqués sur une situation politique qui n'est plus celle pour laquelle ils ont été élaborés. Nous sommes clairement dans une nouvelle étape de l'orientation communiste après celle fondatrice du 19^{ème} et celle des révolutions ayant enfanté des États socialistes au 20^{ème}. Cette nouvelle étape implique de nouveaux référents intellectuels, de nouvelles questions, de nouveaux concepts.

Trois convictions

Trois convictions ont justifié le passage à l'acte de la création de cette Revue : un sentiment d'urgence, l'impératif de l'effort, l'existence de points d'appui.

L'urgence

Nul besoin de dresser un long tableau du monde actuel pour justifier le sentiment d'urgence nous ayant conduit à la création de la Revue. **Une impuissance collective** ayant de profonds effets sur les subjectivités individuelles est dramatiquement exposée à des politiques criminelles (Gaza, prémisses d'une guerre mondiale) et à la privatisation bestiale et sans limites du monde. On connaît les raisons de cette situation : la disparition de tout horizon politique émancipateur organisé. Ne rencontrant aucun obstacle, l'embrassement réactionnaire s'alimente de lui-même jusqu'à des ivresses dangereuses. Il ne reste vraiment pas beaucoup de temps pour espérer contenir ces ivresses en réouvrant l'horizon mobilisateur d'une politique d'émancipation. Nous nous sommes sentis requis par cette tâche. Sortir de la déploration et du commentaire géopolitique qui restent internes à l'état des choses. Penser que cette tâche peut mobiliser d'autres ardeurs que la nôtre.

L'effort

Redéployer une orientation communiste propre à ce siècle est un immense travail auquel l'humanité doit se confronter. Nous n'en sommes qu'à l'amorce mais nous mesurons déjà l'effort et les ressources que cette amorce suppose. D'autant que nous avons, comme souligné plus haut, accumulé **un retard**.

Un retard tout d'abord sur le bilan de ce qu'a été l'expérience communiste au 20^{ème} siècle, non pas tant la caractérisation critique de cette expérience (l'étatisation de la politique révolutionnaire et l'absence de perspectives communistes dans l'édification du socialisme en Union soviétique et en Chine) que l'absence de bilan des éléments communistes ayant été expérimentés dans la séquence communiste (1958-1976) de la révolution chinoise ¹.

Un retard ensuite sur une orientation communiste opposable aux orientations politiques du capitalisme contemporain. Un retard sur un travail produisant son orientation propre sur l'écologie, la guerre, les nouvelles formes d'exploitation, la division sociale de l'espace, les rapports entre les peuples... Qu'est-ce qu'une orientation émancipatrice sur ces points ? La Revue se propose de travailler et d'inviter à travailler à cela, sous toutes les formes possibles : contributions, discussions, rubriques nouvelles. Construire pas à pas un outil pour une nouvelle réflexivité communiste.

Cinq points d'appui

L'effort peut paraître prométhéen mais nous ne partons pas de rien.

1

Renouvelant les fameuses trois sources du marxisme, nous avons proposé d'adosser l'intellectualité politique communiste à **trois ressources contemporaines** : l'histoire politique, notamment l'invention communiste des communes populaires en Chine ; la philosophie française du sujet, de Bachelard à Badiou ; la pensée mathématique moderne, ignorée par le marxisme mais productrice de concepts dialectiques pertinents.

2

Deuxième point d'appui : tirer parti de **toutes les modalités existantes de pensée** (sciences arts, politique, amour). D'où la diversité des rubriques allant de la modernité picturale à l'examen serré d'événements politiques.

3

Troisième point d'appui : la **dimension internationale** de la Revue. C'est un point vital que d'inscrire d'emblée le travail d'élaboration d'une nouvelle orientation communiste dans un cadre international non seulement par les sujets abordés mais aussi par la nature des contributions, l'organisation de discussions

¹ A l'exception notable de quelques travaux remarquables comme celui d'A. Russo discuté dans les trois premiers numéros de la Revue.

comme nous avons commencé de le faire avec A. Russo, un focus sur les situations brûlantes ou porteuses d'enseignements et enfin l'audience, la Revue étant traduite en quatre langues.

4

Quatrième point d'appui : l'indispensable **travail d'étude**.

5

Dernier point d'appui : placer la Revue sous le signe d'une **exploration du subjectif**. Développons-le.

D'une subjectivité communiste contemporaine

Que peut être aujourd'hui une subjectivité communiste ? On sait que c'est un facteur décisif de l'engagement et la condition d'apparition de militants de cette cause, particulièrement dans la jeune génération qui n'a pas traversé l'étape précédente de l'orientation communiste.

La subjectivité communiste a différentes dimensions.

Une **dimension stratégique** qui donne sens à l'engagement et passe par la reconstitution du communisme comme espace des possibles ici et maintenant et non comme une douteuse utopie. Il faut en trouver les contenus et les formes.

Une **dimension collective** également où le collectif n'est pas assigné à un contenu objectif, l'intérêt de classe comme dans la tradition marxiste, ni ne procède d'une garantie organisationnelle mais consiste en une forme de subjectivité particulière. Quelles pourraient être aujourd'hui les formes de subjectivité collective ? Quelles seraient les voies de leur émergence ?

Nous avons sur ce point une hypothèse de travail qui a trouvé dans la Revue sa **rubrique « Échapper aux nihilismes »**, rubrique que nous conseillons de suivre attentivement. Dans une situation qui n'est pas portée par une espérance collective, si forte auparavant mais aujourd'hui défaite par l'échec de la période des États socialistes et l'absence de son bilan, laissant sur le sable une humanité désorientée, il est vain d'attendre une réponse d'ensemble qui soit à la hauteur de la dévastation subjective que connaît le monde contemporain. Il n'y a aujourd'hui ni les forces, ni l'organisation, ni même la confiance collective qui soutiendraient la capacité de l'humanité à s'affirmer à nouveau comme une puissance émancipatrice.

Il faut dès lors **changer l'échelle** de la manifestation de cette puissance. Soyons matérialistes : cette puissance s'enracine aujourd'hui dans les subjectivités individuelles. Car il y a toujours et parfois plus que jamais des personnes qui tiennent, dans une situation donnée, une position subjective affirmative de portée émancipatrice dans leur vie, leur travail ou leurs activités diverses. C'est ce que nous appelons « **tenir un point** ». Sa particularité est d'être tenu par une personne particulière dans une situation singulière mais reconnu par d'autres pour sa puissance émancipatrice même s'ils ne sont pas eux-mêmes dans cette situation. Le point tenu cristallise une universalité singulière qui, manifestant une capacité de s'excepter du « il n'y a que ce qu'il y a », encourage ceux qui se reconnaissent dans ce point à tenir à leur tour leur propre point. Ainsi se crée par résonance d'une subjectivité sur l'autre non un programme qu'il s'agirait de réaliser mais un réseau dynamique de points qui permet de faire face de manière créatrice au vent mauvais du nihilisme, un réseau de points qui permet d'ek-sister dans un rapport de confiance collective fondé sur l'engagement de subjectivités individuelles. Nous avons à ce sujet parlé d'une « **acupuncture militante** ».



Urgence, effort, points d'appui : il s'agit de bâtir quelque chose qui sera le résultat contingent de contributions, d'interpellations, de discussions, d'ouvertures intellectuelles qui se révéleront certaines productives et d'autres improductives, ce que Lévi-Strauss appelle un **bricolage** intellectuel par opposition au bel ordonnancement de l'ingénieur. **Faire avec les moyens du bord mais le faire**.

Bricolons ensemble.



Reine Cohen

Pour dire ce que j'attends de la revue *Longues Marches*, il me faut partir de ce que je saisis et de ce qui me saisit dans l'idée communiste : **l'idée de l'humanité** telle que nous la considérons, telle que nous la désirons, dans sa capacité à s'émanciper des rapports de domination.

Ces rapports de domination comme seul mode d'organisation caractérisent l'espèce humaine et non ce qui mérite, à nos yeux, d'être appelé « *humanité* ».

Espèce humaine : une espèce animale parmi d'autres, et dont la surpuissance, qui s'exerce sans horizon autre que la loi « naturelle » du plus fort, en fait l'espèce la plus redoutable, la plus prédatrice, la plus destructrice. Espèce animale, donc entièrement déterminée par son être biologique.

Ce qui organise le passage entre le « je » et le « nous » définit **l'humanité** selon des orientations incompatibles, entre lesquelles il faut choisir.

J. Chapoutot, dans son livre *La révolution culturelle nazie*, soutient la thèse forte, et qui permet de penser le nazisme comme orientation politique, que le geste nazi est le remplacement du paradigme culturel par le paradigme biologique.

Le paradigme biologique rabat l'humanité sur l'espèce humaine, espèce animale répartie selon des sous-espèces, des races, dont les spécimens, les individus, ne sont que les exemplaires identiques de la réalisation de leur programme génétique. L'histoire de ce désastre devient lisible à partir de cette thèse, hors la thématique pétrifiante et stérile pour la pensée, du *Mal Absolu*.

Contre le paradigme biologique, qui décrit l'humanité comme définie par la réalisation des processus biologiques de sa permanence comme reproduction (ou de sa reproduction comme permanence), on soutiendra le caractère déterminant des **processus de symbolisation** psychiques et politiques (qu'on pourra dire aussi « processus de 'dé-naturation' ou de 'dé-naturalisation' »), dont se soutiennent :

- d'une part, **l'humanisation du petit « animal humain »** (animal fictif d'un état préhumain antérieur à l'entrée dans le langage), qui permet l'émergence des sujets, tissés en écart, entre l'identité et l'altérité qui les lient à eux-mêmes et aux autres ;
- d'autre part, **l'apparition d'un pluriel** composé, tissé de liens singuliers (distinct du pluriel-de-l'espèce, « nous » constitué de et réduit à l'addition des spécimens équivalents), pluriel constituant d'où s'énonce un « nous » d'une autre nature, celui qui soutient, par exemple, François Villon et son *Frères humains qui après nous vivez*.

Me revient le souvenir de propos entendus, dans ma sphère professionnelle, adossant le pluriel à la référence biologique (au moment où la « psychiatrie biologique » - véritable oxymore - commençait d'étendre son emprise dans les discours). Deux interlocuteurs distincts ont prononcé ces phrases inoubliables : « *Il n'y a pas d'incompatibilité entre la psychanalyse et les neurosciences, nous sommes tous d'accord, nous parlons avec des molécules* » (dit par un psychiatre, professeur d'université, se disant psychanalyste) ; et « *De toute façon, c'est reconnu, nous sommes de grands primates* » (dit par un jeune interne, nourri à la psychiatrie biologique). Je me souviens de leur perplexité gênée, quand je leur ai demandé, à chaque fois, s'ils pouvaient dire la même phrase à la première personne du singulier. Expérience langagière probante : ils ne pouvaient pas.

Le *devenir-Humanité* de l'humanité, c'est le processus (interminable ?) par lequel elle surmonte son être animal, condition pour que sa puissance ne se voue pas à la destruction.

Que l'idée communiste, dans son sens le plus large, ait fait sens pour l'humanité tout entière a permis des victoires, celles de l'époque des révolutions.

Cette époque (coïncide-t-elle avec l'époque moderne, dont il se dit qu'elle aussi s'achève ?) a été celle où, à échelle générale, l'hypothèse d'une sortie des rapports de domination était soutenue ; même dans des processus d'émancipation localisés et limités dans le temps, ce qui est advenu (grandes et petites révolutions, mouvements populaires, guerres de libération, etc.) a fait sens pour l'humanité tout entière. Cette époque est pour l'instant close. Sans doute les problèmes posés par les victoires n'ont-ils pu être résolus, peut-être la victoire entraîne-t-elle, « naturellement », « spontanément », une ivresse qui interrompt, par l'installation dans l'excès de la jouissance, voire dans la jouissance de l'excès (serait-ce une désignation acceptable de la domination ?), le processus interminable du devenir-humain (en minuscule et ridicule, on se souvient du « *on a gagné !* » de mai 81, chanté là par beaucoup qui n'avaient pas mené grand combat et se réjouissaient de ne plus avoir à le faire). Un livre, écrit en 1984 par Jadwiga

Staniszki, à propos de ce qui se passait dans la Pologne de Solidarnosc, avait pour titre *La Révolution autolimitée*. Autant que je me souviens, il y était plutôt question de la tactique du mouvement pour ne pas venir en conflit frontal avec le pouvoir, pour tenir compte de la dissymétrie de puissance. Mais le titre me revient, comme en fond sonore de la question qui, me semble-t-il, est restée en souffrance « **que faire de la victoire ?** ». Comme me revient aussi ce passage de *l'Écharpe Rouge* d'Alain Badiou, dans le chapitre/mouvement/scène titré *Chœur de la divisible défaite* :

Encore une fois, notre effort n'a pu forcer les termes du litige à franchir

Le seuil du renversement de leurs places

Ce renversement des places, est-ce le nom de cette « étape nécessaire » de l'État Socialiste, dont l'installation vient faire, au nom du marxisme, obstacle à l'abolition des classes et de l'État ? Est-ce ce qui conduit à ce que Mao appellera « la bourgeoisie dans le Parti » ; est-ce la cause interne de l'échec, que la Révolution Culturelle ne parviendra pas à défaire durablement et à échelle suffisante ? J'avoue ici (après tout nous sommes entre amis, entre presque amis, entre futurs amis, peut-être) qu'il m'a fallu un temps ridiculement long pour **comprendre ce nom « Révolution Culturelle »**, prise que j'étais dans le sens historique habituel du mot Révolution, qui convoquait l'affrontement violent, armé ; « culturelle » se dit de la **révolution qui mobilise en premier lieu les moyens de la pensée**, qui soutient, là où elle passait pour inexistante, là où elle n'était pas reconnue, dans le peuple, chez les « pas éduqués », l'existence d'une pensée, qui peut devenir collective, articulée, transformatrice. Peut-être là, la source de la méfiance hostile, imputée à la GRCP, à l'égard des intellectuels, des lettrés : ceux pour qui la pensée, plus qu'une capacité de l'humanité générique, instituait un statut et une place privilégiés dans l'organisation des rapports de pouvoir.

Mais aujourd'hui, pas de victoire en vue. Plus loin, dans le même *Chœur de la divisible défaite*, on lit :

C'est l'heure partagée du compte et de la connaissance, le temps de la tension par quoi, pour les vaincus,

La mauvaise chose d'échouer se change en l'excellence combattive d'un savoir.

Et plus loin encore, à la toute fin de ce *Chœur* :

C'est la mémoire populaire tenace qui fait dans le monde ce grand trou au travers duquel est planté, de siècle en siècle, le sémaphore du communisme !

Peuples de tous les temps ! De tous les lieux ! Vous êtes parmi nous !

Il faut faire bilan de l'échec des révolutions sans céder sur l'humanité comme se constituant dans son propre mouvement d'émancipation.

À échelle mondiale, la situation des rapports de force entre les orientations quant à **ce qu'on appelle humanité** paraît aujourd'hui désespérante. Règnent presque exclusivement, presque partout, la « loi naturelle » de la force et ses ravages : ravage des individus de l'espèce humaine que leur « faiblesse » rend sans valeur aux yeux des dominants (*il y a ceux qui ont réussi et ceux qui ne sont rien*, a dit Macron, un mois après son intronisation) ; ravage des autres espèces et plus globalement de la nature, que les maîtres de *l'espèce-des-maîtres-du-monde* s'approprient ou détruisent sans limites. Cependant, l'humanité, comme subjectivité individuelle et collective se distinguant de son déterminisme biologique (s'en distinguer n'est pas le nier), consiste justement dans la capacité de soutenir et d'œuvrer à la possibilité de ce qui est déclaré « objectivement » impossible.

Hugo écrit, dans le Tome IV des *Misérables* (*l'Épopée rue Saint-Denis*) :

*Il (Marius) était obligé de faire un effort d'esprit pour se rappeler que tout ce qui l'entourait était réel. Marius avait trop peu vécu encore pour savoir que **rien n'est plus imminent que l'impossible**, et que **ce qu'il faut toujours prévoir, c'est l'imprévu**. Il assistait à son propre drame comme à une pièce qu'on ne comprend pas.*

Il y a aujourd'hui, dans ce monde dévasté par la violence de la domination, des lieux, des pratiques, des sujets, qui constituent, parfois à leur insu, sans référence explicite à l'idée communiste, **des « éclats de communisme »**. Ces éclats, créations en excès sur leurs conditions objectives, témoignent pour l'humanité vouée à la vie au-delà de la survie, c'est-à-dire au surpassement du destin biologique de l'espèce. Art et science adressés à tous, enseignement et soin sous l'axiome de l'égalité en humanité, ces éclats, entre autres, manifestent que tout geste de création en excès sur son auteur ouvre, pour le destinataire de ce geste, la perspective d'un excès sur lui-même.

Humanité, c'est aussi le nom de l'histoire de ce nom. Dans le monde de l'espèce humaine, monde sans histoire, monde consumé dans un présent désorienté, où **le devoir de mémoire est en réalité le sarcophage où gît l'histoire momifiée**, mortifiée, d'une humanité absente, il y a des traces de **ce dont l'humanité a été, et donc est toujours, capable**. Traces des tentatives, des réussites, des retournements, des impasses. Enseignements nécessaires pour les recommencements à venir. Chacun de nous, seul, a trop peu vécu pour savoir, mais le savoir que détiennent les traces est gigantesque.

Voilà donc ce que j'attends de la revue *Longues Marches*. Que, dans la précarité d'un présent balbutiant l'imminence de l'impossible, soient recueillis **les éclats de communisme**. Que s'y inscrivent, revivifiées, les traces éparses, dont les enseignements nous permettent de ne pas assister à notre propre drame comme à une pièce que l'on ne comprend pas.



[ANNONCES]

Le groupe *Longues marches* (2019-2023) a décidé de se transformer en *Cercle communiste*. La revue se réjouit de répercuter l'annonce de cette initiative collective, venant s'adjoindre à ses propres perspectives communistes.

CERCLE COMMUNISTE *LONGUES MARCHES*

Lancement, jeudi 31 octobre 2024 (Paris, 20h)

- Marion Bottollier, Camille Duquesne, François Nicolas -

1

Dans notre monde contemporain, les perspectives politiques communistes sont partagées entre **doctrine** toujours assumable et ancienne **stratégie** mise en pièces. Ainsi qui veut maintenir aujourd'hui une détermination subjective communiste se trouve écartelé entre deux types d'héritage :

- un héritage **affirmatif** : celui léniniste de la révolution socialiste russe et celui maoïste de la révolution communiste chinoise ;
- un héritage **négatif** : celui marxiste du « classisme »¹, de l'hypothèse du « prolétariat » et de sa « dictature », puis du tandem « Parti communiste / État socialiste ».

D'où un abîme entre perspectives révolutionnaires maintenues et obstructions stratégiques, abîme d'autant plus angoissant qu'il ne relève pas d'un fossé entre fins et moyens mais d'un gouffre entre **possibilités et effectivités** : comment envisager des « possibilités » révolutionnaires (dont l'urgence est manifeste) quand les forces sociales « effectives » pour les engager apparaissent inexistantes, non par simple aléa historique mais par conséquence structurale ?

Ainsi, qui veut aujourd'hui relever le gant militant du communisme se retrouve tel un voyageur, équipé d'une boussole et doté d'un sextant, se découvrant perdu en territoire inconnu et dépourvu de toute carte !

2

Presque tout est donc à reprendre : immense chantier pour l'humanité qui devrait l'occuper pendant quelques dizaines d'années, dans un monde par ailleurs livré aux brigandages, aux guerres, aux catastrophes naturelles et aux vautours nihilistes.

Mais le « presque » nous importe ici au plus haut point : en effet, nous ne repartons pas de rien !

- Il est possible à tout un chacun de repartir des héritages qu'il aura le courage d'assumer : héritages **militants** venus de deux siècles de communisme politique, héritages **intellectuels** (philosophiques et culturels), héritages **existentiels** (figures et références personnelles)...
- Concernant spécifiquement les personnes à l'initiative de cet appel, elles repartent également d'une expérience porteuse : celle du **Groupe Longues marches (2019-2023)** qui, enquêtant dans le monde contemporain auprès des femmes de bidonvilles (Maroc) et d'ouvriers de grandes usines

¹ Le « **classisme** » est l'idée que la lutte sociale entre les différentes classes sociales s'exprimerait (se représenterait ou se reflèterait) *politiquement* en lutte politique entre deux classes politiques : la bourgeoisie et le prolétariat. À rebours, on posera que les deux voies politiquement antagoniques du capitalisme et du communisme émergent en autonomie relative de leurs bases sociales, une voie proprement politique s'avancant par définition comme porteuse d'une vision d'ensemble de l'humanité, irréductible aux intérêts particuliers des différentes forces sociales qui les supportent.

(Tchéquie), a pu ainsi vérifier 1) l'existence d'immenses ressources subjectives d'émancipation parmi les masses populaires et 2) pour les intellectuels, la pertinence politique toujours maintenue d'une liaison militante aux femmes du peuple, aux ouvriers et aux paysans des cinq continents.

3

Autant dire, qu'au bord de l'abîme, nous ne sommes pas entièrement démunis. Et ce dont il s'agit, dans ce Cercle communiste, est précisément de repartir de ces **points d'appui**.

Certes, un point d'appui est un point, autant dire qu'il est un epsilon microscopique. Mais un point infinitésimal peut être doublement saisi comme ressource à portée globale :

- *statiquement*, comme solide **point de levier** à partir duquel, tel Archimède, soulever, si ce n'est le monde entier, du moins le couvercle qui obstrue ses trésors potentiels ;
- *dynamiquement*, comme **point différentiel** (flèche minuscule) apte à opérer comme sel de la Terre, clinamen de l'espérance, tangente d'élans révolutionnaires, germe de fonctions émancipatrices...

De tels points, peuvent ainsi constituer, en toute rationalité moderne, de fermes points de connaissance militante au lieu même où tous les anciens savoirs se sont effondrés – Kurt Gödel ne disait-il pas que, depuis les années 1960², l'on était devenu capable de **connaître et parler en vérité de quelque chose dont, par ailleurs, on ne sait rien** : « le » communisme n'est-il pas devenu un tel type de « chose » que l'on peut connaître subjectivement lors même qu'objectivement, on n'en sait pas grand-chose ?

4

Pour cela, l'ambitieuse modestie du Cercle communiste *Longues marches* est d'engager collectivement un travail de réflexions, d'études et d'interventions ponctuelles en vue de **faire vivre dans le monde contemporain la question d'une orientation politique communiste**.

- 1) **Réflexions** collectives sur les questions politiques d'actualité (mouvements de différentes classes sociales, guerres locales-régionales-mondiales, questions écologiques, courants idéologiques et culturels, etc.)
- 2) **Études** (revue communiste *Longues marches*, nouvelles publications, questions théoriques et intellectuelles de tous ordres)
- 3) **Interventions ponctuelles** dans des mouvements existants pour y faire vivre nos questions (prioritairement sans doute dans les mouvements écologiques de masse, en France et en Europe mais aussi en Afrique, pour y constituer un point de vue politique proprement communiste sur les questions écologiques de l'heure).

5

Travail collectif d'un tel cercle ne veut pas dire organisation politique stricte.

Il s'agira ainsi, très pratiquement, de **se réunir une fois par mois** - à jour fixe (du genre *premier jeudi du mois*), à heure fixe (par exemple 20h-22h) et en un lieu fixe (a priori le lieu parisien de la première réunion) – selon un mode très ouvert de participation (sur libre invitation) et une régularité restant à la libre discrétion de chacun (selon ses centres d'intérêts et ses disponibilités personnelles).



² Il faisait alors (1975) référence à la méthode du *forcing* inventée par Paul Cohen en 1963 : « *Forcing is a method to make true statements about something of which we know nothing.* » (Le *forcing* est une méthode qui permet d'établir des propositions vraies sur quelque chose dont on ne sait rien.)

SÉMINAIRE *MAMUPHI* 2024-2025



mathématiques - musique – philosophie

Le séminaire se tient à L'IRCAM (1 Place Igor Stravinsky, 75004 Paris).

Saison 2024-2025

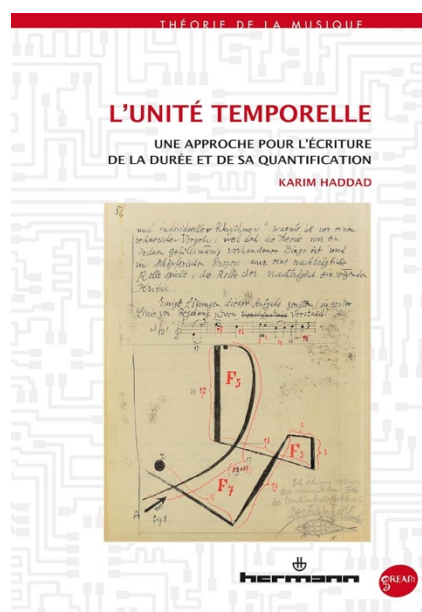
<http://www.entretiens.asso.fr/2024-2025>

[Chaîne Youtube](#)

12 octobre 2024	Karim Haddad	Michel Tombroff
9 novembre 2024	Petra Cini	Martin Kaltenecker
14 décembre 2024	Camille Lienhard	Alain Franco
11 janvier 2025	Martin Gonzalez	Guillaume Laplante-Anfossi
8 février 2025	<i>Catégories & Philosophies</i>	
8 mars 2025	Marc Saint-Paul	Frederico Lyra
5 avril 2025	François Nicolas	Clément Arlotti
10 mai 2025 (salle Stravinsky)	À l'occasion du troisième volume <i>mamuphi</i> : rencontre avec les <i>cafés mathématiques</i>	

Samedi 12 octobre 2024

Karim HADDAD



Cet ouvrage propose d'étudier une nouvelle approche pour la pratique de l'écriture du temps musical à partir d'un concept de notation dédié à l'écriture de la durée, du rythme et de la forme musicale.

Ce nouveau **concept d'Unité Temporelle** ouvre plusieurs interrogations et problématiques se déclinant sur trois axes : la notation, l'opérabilité et la quantification. Il s'agit ici de penser **une grammaire du temps musical** portant sur la syntaxe, la représentation, un dispositif rhétorique de transformation rythmique propre, une « mise-en-temporalité » en relation à l'« unité compositionnelle » et ses implications dans le domaine formel.

Cette étude exhaustive sur les structures d'Unités Temporelles se fait au regard de certaines œuvres personnelles. Elle explore le chemin de la conception d'une œuvre, de son esquisse à sa réalisation finale, par une quantification « juste », préservant l'intégrité du discours musical.

Michel TOMBROFF



Art et mathématiques entretiennent depuis les temps les plus reculés une relation intime comme en témoignent les œuvres de Léonard de Vinci, Béla Bartók, Bernar Venet, Roman Opalka, Manfred Mohr, Ryoji Ikeda, Hollis Frampton, Shigeru Onishi et bien d'autres.

On remarque cependant que depuis le milieu des années soixante cette relation a commencé à s'affaiblir et qu'une certaine distance s'est installée entre ces deux champs de la création. L'auteur nous emmène à la découverte des raisons de cette **bifurcation entre art et mathématiques à l'ère postmoderne**, et identifie **un suspect principal : l'infini**.

Il s'inspire pour cette enquête de la pensée du philosophe Alain Badiou, en particulier du concept d'inesthétique, nouage original entre art et pensée centré sur ceux d'être, d'événement, de vérité, de sujet et ... d'infini.

Samedi 9 novembre 2024

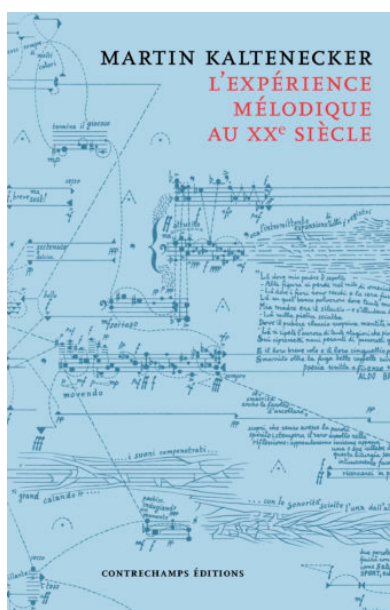
Petra CINI

De nombreux compositeurs ont utilisé les mathématiques dans leurs œuvres, mais que se passe-t-il lorsqu'un compositeur décide de représenter le sens des objets mathématiques et les sensations que l'on peut trouver en eux, au lieu de se concentrer sur leur application directe ou leur transposition ? Mon travail répond à cette question en créant un pont entre les métaphores des mathématiques et celles de la musique.

Dans ce séminaire, je présenterai ma méthodologie de composition, qui se concentre sur la création de métaphores musicales de groupes mathématiques analysés sous le prisme des notions de violence et de pureté.

Je discuterai ainsi du processus de travail pour les pièces Étude No. 4, commandée par l'Ensemble Klang, et SO(3) ÉTUDES, dont le cadre métamathématique a été développé en collaboration avec les mathématiciens Raf Bocklandt et Eric Opdam de l'Université d'Amsterdam. En outre, je donnerai un aperçu du développement d'une nouvelle pièce pour le collectif néerlandais Nieuw Amsterdams Peil, dont la première est prévue pour la saison NAPzak 2025-2026 au Muziekgebouw-Amsterdam.

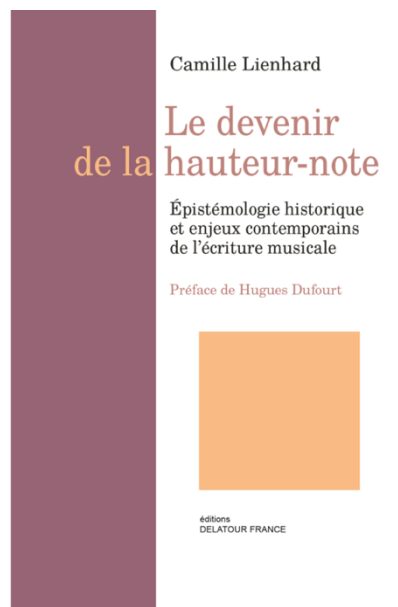
Martin KALTENECKER



La question de la mélodie est peu abordée dans les commentaires sur la musique, et moins encore lorsqu'il s'agit du XX^e et du XXI^e siècles, où on lui dénie jusqu'au fait d'exister. Il est vrai que l'objet lui-même est difficile à cerner ou à faire entrer dans des schémas : on l'associe à un don qui ne serait pas également partagé... Wagner lui-même n'avait-il pas lancé par avance à ses détracteurs que « c'en était fini des belles mélodies » ?

*Dans cet ouvrage, Martin Kaltenecker commence par dégager **quatre types d'approche** – phraséologique, énergétique, gestaltiste et thymique – et esquisse une **brève généalogie** de la mélodie avant de parcourir **le répertoire du XX^e siècle** et de détailler les différentes conceptions et les différentes formes mélodiques qui y ont été développées. Il s'attache aussi bien aux compositeurs « progressistes » qu'à ceux plus « conservateurs », aux tendances « centrales » qu'à celles plus « périphériques », offrant ainsi, à travers le prisme de la mélodie, une histoire de la musique moderne et contemporaine. Les différents chapitres incluent des encarts au sein desquels une œuvre est plus particulièrement détaillée.*

Cette étude est fondée sur une riche bibliographie en différentes langues et comporte de nombreux exemples musicaux. Elle offre une synthèse sans équivalent dans la littérature sur la musique.

Samedi 14 décembre 2024**Camille LIENHARD**

Dans la seconde moitié du XX^e siècle, la modernité musicale savante occidentale a étendu sa pensée à l'échelle du timbre, renversant apparemment l'hégémonie du paramètre de la hauteur. Pourtant, ce bouleversement s'est opéré à plus d'un titre de façon détournée, sans renoncer au corrélat de la note et de la lutherie classique. Si **la hauteur-note** – concept historique associant un paramètre acoustique à une représentation symbolique – demeure, en quels termes logiques et perceptifs s'attache-t-elle désormais au phénomène sonore ? Que dit le parti pris d'une telle médiation du timbre par l'écriture du rapport de ce modernisme à son ambition essentielle de rationalisation avancée du matériau ?

Ce questionnement est le point de départ d'une **enquête épistémologique** sur les liens de la hauteur-note, en tant que fondement opératoire de l'écriture musicale occidentale, à la rationalité sonore de la modernité musicale et à son cheminement, au travers des enjeux évolutifs de la philosophie, des sciences et de l'histoire culturelle. Une telle investigation interroge le devenir de la rationalité occidentale elle-même. Ce livre propose une généalogie des fonctions structurantes acquises par la hauteur-note au cours d'un processus de saisie logique du champ sonore, depuis le Moyen Âge jusqu'au XX^e siècle. L'écriture instrumentale du son complexe est ensuite définie par la subversion perceptuelle de la hauteur-note classique et l'émergence de fonctions dites médiatrices. Cette mutation touche alors une problématique esthétique et métaphysique : le dépassement du matériau par une dialectique de la non-identité, envisagée à partir de la pensée de Theodor W. Adorno.

Alain FRANCO

DEUX EXPOSITIONS PARISIENNES

Éric Brunier : *Dé-figurer la modernité*

Exposition Orangerie

Il s'agit d'exposer quelques raisons d'aller voir l'exposition qui se tient à l'**Orangerie des Tuileries jusqu'au 27 janvier 2025**. Il y en a trois.

La première, la plus simple, est que cette exposition rassemble quelques œuvres importantes de la première moitié du XXe siècle et donne un aperçu synthétique de l'art moderne compris entre Cézanne et Picasso, de 1880 à 1950. Son mérite, concentré autour de quelques chefs d'œuvre, est de ne développer ni discours bavard, ni pléthore de documents qui en perturbent la rencontre. C'est une exposition autour de six noms : **Cézanne, Matisse, Braque, Picasso, Klee, Giacometti**. Même si seules les œuvres de Picasso, Klee et Giacometti sont présentes en nombre, il importe de les articuler avec celles de Cézanne et de Braque. De Cézanne, il y a deux œuvres, un portrait et une nature morte. À elles deux, elles définissent la situation que la peinture a eu à affronter : la réduction de la profondeur illusoire et la figuration. Ces deux aspects forment les deux faces d'un même point. Réduire l'illusion de profondeur, c'est amener peu à peu le tableau à renoncer à l'effet de ronde-bosse pour donner le sentiment d'un bas-relief ; et concernant la figure, c'est remplacer le portrait d'une tête par un masque.

La seconde raison est que cette exposition, grâce aux œuvres rassemblées, tient un discours sur la modernité. Ce discours est le fait du choix d'Heinz Berggruen. Celui-ci est d'abord un marchand d'art, immigré allemand, qui ouvre une galerie à Paris en 1947. Sa collection personnelle se fait à partir des œuvres des artistes avec qui il travaille. Elle n'est pas directement liée aux œuvres qu'il vend comme marchand. Il l'élabore au fil des ans, vendant certaines œuvres, achetant de nouvelles pour la compléter, lui donnant ainsi la cohérence, non de l'exhaustivité mais d'**une vision de la modernité**. Dans l'exposition, nous pouvons deviner qu'il regardait dans un tableau son rapport à la figuration.

La troisième est une conséquence des deux premières : cette exposition tient une proposition forte quant à l'art moderne, extrêmement partielle, mais percutante. Ce n'est pas un discours historique. La collection et l'exposition sont faites de parti pris. Ce dernier point, on l'aura compris tourne autour de **la figuration**.

Avant d'essayer d'énoncer comment l'exposition articule concrètement les deux aspects de la figure et de la spatialité et comment ils transforment la peinture, je résume son caractère exceptionnel : il y a peu d'œuvres (une centaine), elles montrent essentiellement deux artistes, chacun absolument concentré par ce qui le traverse, et c'est une chance rare en cette période d'expositions fleuves ; enfin elle présente **une diagonale à travers la modernité picturale tendue par les deux thèmes de l'espace et de la figure**.

•

Pour les lecteurs patients, j'approfondis ci-dessous les deux points saillants de cette exposition, autour de trois noms : Klee, puis Picasso et enfin Cézanne.

L'espace : perspective et *all-over* : Klee

À travers les variations de la peinture de Klee, l'exposition montre que l'un des enjeux de la peinture moderne est de basculer de la création d'une illusion des trois dimensions dans le plan grâce à la perspective linéaire à la grille et au *all-over*. Rappelons que l'on nomme ainsi le procédé qui consiste à couvrir la toile de manière continue par des modules que l'on peut répéter à l'infini. La technique est associée à l'expressionnisme abstrait américain et en particulier à Pollock à partir de 1947. À partir de l'œuvre de Klee, je suggère une autre approche de cette nouvelle construction spatiale en peinture. L'important n'est pas que l'on ait dans le tableau un module qui semble infini mais, **d'une part** la rature de la perspective linéaire qui est inopérante quant à ce qu'elle présente, **d'autre part** la production d'un espace aux orientations multiples.

Dans *Perspective de la salle à la porte sombre*, 1921 (Fig.1) Klee, avec une technique délicate de report de peinture à l'huile sur papier et aquarelle, suggère, par des lignes convergentes vers un point de fuite

unique, un espace en profondeur. Mais cet espace imaginaire n'accueille que le squelette d'objets stéréométriques. La chambre n'est pas habitable et la ligne du centre qui aboutit dans un cercle avec cinq rayons intérieurs est moins une fuyante en profondeur qu'une verticale parallèle au plan du tableau. Le halo d'aquarelle brune qui entoure la pièce dessinée crée par ailleurs le sentiment de regarder une scène à travers le trou d'une serrure, alors même qu'il n'y a qu'un plan sombre et brun à l'autre bout de la visée. Là encore **l'œil est ramené au plan**. Mon hypothèse est qu'il ne s'agit pas seulement là d'une démonstration de la vacuité de la perspective linéaire. Ce petit tableau substitue à la projection des lignes de fuite, le tracé, par la technique du report, de lignes de surfaces.

La technique, proche de la lithographie, consiste à appliquer une feuille sur une surface préalablement encrée puis à dessiner avec un stylet. Le contact plus marqué va donc imprimer sa forme à l'envers ; ce sont les lignes noires qui nous apparaissent. L'aquarelle brune est passée ensuite sur le dessin.

Dans cette œuvre, l'imaginaire lié à la projection perspective est évidé de tout contenu. Le rectangle brun du fond dresse son obtuse fermeture et sa frontale verticalité. Il est le sujet de l'œuvre et son vide. **Ce que la peinture classique a longtemps caché** (le vide central dont son espace illusoire procède), **la peinture moderne le montre**. Le dispositif perspectif est un théâtre de marionnettes. Pour autant, je ne limiterai pas l'œuvre de Klee à cette habile dénonciation. Il substitue une projection réelle à la projection imaginaire et à y regarder de près, ce sont les opérations du corps du peintre qui sont projetées sur le dessin. Celui-ci non seulement s'est fait à l'envers et posé à plat, mais l'on voit que Klee tournait sa feuille dans son format horizontal pour dessiner et écrire certaines parties avec la flèche au sol et les lettrages.

Il faut mettre ce type de recherches en lien avec *Cave dans la roche*, 1929 (Fig.2) qui concilie à la fois **une construction centrifuge et une dynamique centripète**. Centrifuge parce que les superpositions des bandes colorées horizontales ont des longueurs différentes et qu'elles se réduisent de la gauche vers la droite. Ces bandes sont de la largeur d'un pinceau et elles varient d'un jaune pâle à un vert sombre. On peut remarquer six teintes. Leur rétrécissement horizontal aboutit à trois bandes verticales de plus en plus sombres et de moins en moins hautes qui amènent l'œil vers le rectangle le plus sombre. Cette construction rigoureuse est toutefois contrariée par la variation des teintes qui ouvrent la surface et jouent d'un effet de chatoiement. Là encore **notre regard est divisé** entre la fusion optique des couleurs, leur infinie variation et l'architecture abstraite du tableau qui sert de point d'arrêt à cette variation. Ainsi, le tableau est bien *all-over*, mais il ne propose pas un motif variable à l'infini, qui s'étendrait par répétition juxtaposée. Ce n'est pas un motif décoratif. **Un élément vide**, peut-être neutre, **vient tenir de l'intérieur** et contraindre la couleur diffuse.

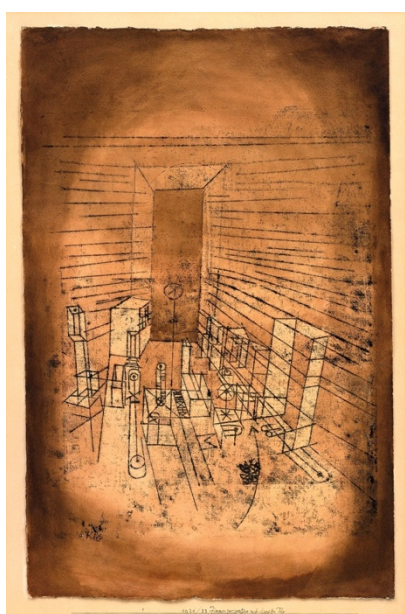


Fig. 1 – Klee : *Perspective de la salle à la porte sombre* (1921)



Fig. 2 – Klee : *Cave dans la roche* (1929)

Figure et masque : Picasso

L'exposition comporte un superbe mur de portraits de Picasso peints entre 1930 et 1950. Tous ces visages sont défigurés et nous regardent étrangement. Ils peignent l'**inquiétude picturale, l'inconnue** qui certainement a mis indéfiniment Picasso au travail. Dans *Le Mystère Picasso* de Clouzot, on voit comment un tableau en contient plusieurs avant de parvenir à sa forme définitive. On dit alors que le tableau terminé est une « *somme de destructions* ». Il ne faut pas se laisser abuser par l'expression : **le tableau n'est pas le cumul** des tableaux en-dessous, des hésitations, des repentirs. **Il en est** l'aboutissement, **le sommet**. C'est, si l'on veut, une pointe éruptive, apparente qui fait du tableau un état de ses métamorphoses. Ainsi, ces têtes sont défigurées par la peinture, non par la vision que Picasso aurait des femmes, encore moins par les atrocités du XXe siècle. Elles sont défigurées par cela même qui est au principe de l'œuvre de Klee : l'impuissance opérationnelle de la perspective et **la nécessité d'une construction nouvelle qui se cherche une image**. Avec la figure humaine Picasso continue d'affirmer en peinture l'illusion du relief, et c'est ce relief qui défigure les têtes. C'est un point qui va à contre-courant des discours sur la modernité picturale et qu'il faudra approfondir. Ici je tente seulement une compréhension du phénomène par comparaison.

Lors des tableaux cubistes, essentiellement des natures mortes et des têtes, l'effet de relief était produit par l'enchevêtrement de plans colorés, de moins en moins colorés d'ailleurs afin de réduire toujours plus l'illusion de profondeur, l'effet de ronde-bosse autour de laquelle on peut mentalement tourner comme autour d'une sculpture. Il se peut qu'à ce moment, la capacité de la peinture à rendre l'intégrité du visible ait été menacé.

Il faut comparer dans l'exposition la *Nature morte sur un piano*, 1911-12 (Fig.3) et le *Grand nu couché*, 1942 (Fig.4). Les deux tableaux sont de format horizontal et font sentir l'emprise de la structure géométrique et linéaire sur l'ensemble de la surface. Dans la *Nature morte* toutefois le corps, par exemple le corps du piano, est **fragmenté**. Dans le *Nu* au contraire, malgré l'excès de géométrisation, le corps présente une **unité**. Je comprends ainsi que dans la logique picturale de Picasso l'unité figurale est nécessaire parce qu'elle met en relief l'effet de relief. Dans la *Nature morte* on peut sentir que la structure en relief tend à s'effacer pour laisser place à des relations de matière, ce que poursuivront les différents procédés de collages. Le problème est que ces relations ne s'arrêtent pas, elles s'estompent. Or, pour que quelque chose se passe, **le tableau doit être tenu de l'intérieur**, c'est-à-dire limité, défini. La force, l'audace même de Picasso est de revenir à la figure bien avant le retour à l'ordre des années 30, afin de **tenir de l'intérieur du tableau ses plans qui s'enchevêtrent**.

Voici comment j'explique cette exigence de relief et de figure : peindre un visage ou une tête, c'est peindre un relief et donc une orientation dans l'espace. Longtemps le corps dans l'espace a été traité par le modelé, par les effets de l'éclairage interne au tableau qui répartissait les ombres et la lumière. C'est en partie ce qui opère dans la *Nature morte*. Peu à peu, la peinture a voulu que **le relief des corps soit traité par l'orientation** (d'où la présentation du visage de face et de profil). On a voulu faire exister le corps peint pour un autre corps, celui du spectateur et non seulement pour la lumière interne au tableau. L'enjeu est donc non seulement de faire exister un corps en peinture, mais de **faire que le corps même du spectateur soit requis** par le regard du tableau.



Fig. 3 – Picasso : *Nature morte sur un piano* (1911-12)



Fig. 4 – Picasso : *Grand nu couché* (1942)

Cézanne et l'inachèvement

Les deux tableaux de Cézanne, une étude de nature morte à l'aquarelle, 1885-95 (Fig.5) et un *Portrait de Mme Cézanne*, 1885 (Fig.6), imposent la double évidence de ce qui est peint et de l'inachèvement. Selon certains, Cézanne aurait peint le « *drame de l'intégration picturale* », c'est-à-dire les décisions touche par touche afin de terminer le tableau. Toutefois, les deux tableaux témoignent d'une **autre forme d'inachèvement**, avant la dramatisation du doute. Il s'agit ici de peindre avec la réserve, d'**affirmer la réserve comme puissance** qui arrête la peinture. Son efficacité est liée à l'aspect stupéfiant qu'une même teinte, celle du papier beige ou de la toile écru, peut produire la saillie (pour la pomme) ou, dépassant l'impassibilité d'un masque, le volume d'un chignon. Ainsi, **l'inachèvement est** moins un doute, une hésitation, qu'**une évidence**.



Fig. 5 – Cézanne : étude de nature morte (1885-95)



Fig. 6 – Cézanne : *Portrait de Mme Cézanne* (1885)

•

Cette exposition montre à la fois le démêlé de la peinture moderne avec la figuration et l'excès de cette dernière par rapport à la construction picturale. Parce que **la figuration n'est pas entièrement constructive**, elle impose le désir d'un travail pictural toujours renouvelé. Plutôt qu'opposer abstraction (la construction, la géométrie) et figuration (la ressemblance) elle les lie de manière dynamique. Elle avance cette idée que la peinture moderne explore **la contradiction entre l'espace et le relief** dont l'enjeu est **d'impliquer le corps réel du peintre et du spectateur**, pour mieux l'amener dans son Monde.

Exposition Pollock

Hasard de calendrier, **le musée Picasso accueille jusqu'au 19 janvier** un ensemble de tableaux des débuts de **Jackson Pollock**, où justement cette même dialectique est à l'œuvre et qui l'amèneront à la brillante solution que l'on connaît. Il faut donc comprendre que la peinture, pas plus que d'autres domaines, n'évolue en trouvant des solutions techniques à des problèmes. Au principe de chaque changement, il y a un désir, et **le désir de peinture**, même dans la situation moderne et abstraite, semble bien être **celui du relief en vérité d'une figure**.

•••

PARUTION : COFFRET *HÉTÉROPHONIES* (TRITON)



2 CD (*Duelle* et *Petrograd 1918* de F. Nicolas) + 1 DVD (*Cantus Firmus* de J. Seban)

Éditions Triton : <https://disques-triton.fr>



PRÉSENTATION À L'IRCAM

Samedi 4 mai 2024

Projection du film *Cantus firmus* (2024 ; 25 mn)

Diffusion de l'oratorio *Petrograd 1918* (2021 ; 80 mn) :

1. *Nuits de Petrograd* (15 mn)
2. *Soulèvements* (13 mn)
3. *Paroles* (12 mn)

Partition • Diapositives • Vidéo 1

Suite de la diffusion de *Petrograd 1918*

4. *Longue marche* (18 mn)
5. *Aube* (16 mn)
6. *Postlude* (6 mn)

Nouvelle projection de *Cantus firmus*

Vidéo 2



LIVRET

Hétérophonies

En musique contemporaine, *hétérophonie* désigne un collectif de voix alternant coopération **polyphonique**, émulation **antiphonique** et simple **juxtaposition**. Ce faisant, l'hétérophonie s'oppose à la rivalité et à la cacophonie de voix concurrentes comme à leur uniformisation en l'unique voix d'une homophonie.

Cette forme *moderne* de collectif étend le discours musical : aussi bien celui de la polyphonie *baroque* (collectif porteur d'une idée partagée, dans la fugue monothématique) et de l'émulation *classique* (discours se divisant en deux, selon le bithématisme de la sonate) que celui de la coexistence *romantique* entre nouvelles formes collectives de conscience.

Dans ce coffret, le regroupement de deux œuvres musicales et d'un film relève de cette orientation hétérophonique, à trois titres au moins.

D'abord chacune des deux compositions *Petrograd 1918* et *Duelle* compose une hétérophonie musicale interne.

Ensuite chacune étend cette hétérophonie *musicale* de deux façons :

a) par **hétérophonie spatiale** entre la musique interprétée en temps réel et une musique préenregistrée projetée par une source sonore regroupant différents haut-parleurs (vingt – l'icosaèdre *IKO* – ou six – le cube *Timée*) ;



IKO

Timée

b) par **hétérophonie artistique** entre le discours musical et un discours poétique (ici récité).

Enfin le coffret lui-même, juxtaposant ces deux œuvres musicales et un film *Cantus firmus* prenant *Petrograd 1918* comme sujet, propose une antiphonie artistiquement étendue entre discours musical et discours cinématographique.

Au total, le titre de ce coffret voudrait suggérer les possibles résonances artistiques et les éventuels retentissements extra-artistiques de cette notion musicale d'hétérophonie. Puisse ainsi cette initiative féconder la prolifération de **collectifs humains de type nouveau** !

Deux œuvres musicales

Les deux commandes de l'Ircam, *Petrograd 1918* et *Duelle*, composées à vingt ans d'écart (2001-2021), poursuivent une même recherche compositionnelle.

Trois décisions communes

Enlacer un long poème

Les deux œuvres partent chacune d'un long poème (respectivement *Douze* d'Alexandre Blok et *Creuse espérance* de Geneviève Lloret) pour s'y enlacer, non en les chantant mais en épousant musicalement le flux sonore du poème récité.

Pourquoi ainsi mobiliser musicalement un poème ?

En raison des ressources créatrices d'une « *communion des arts* », entendue ici, à rebours de leur fusion wagnérienne en un seul Art total, comme collectif d'arts en fécondes coopérations et émulations qui autorise de « *concevoir un art dans la forme d'un autre* » (Proust) et d'« *atteindre un art par un autre* » (Roland Barthes).

Dans notre cas, il s'agit pour le compositeur de *concevoir une musique dans la forme d'un poème* préalablement donné en sorte que l'auditeur puisse *atteindre cette musique par le poème* en question.

Source électroacoustique

Ce faisant, il ne s'agit pas de réactiver le vieux genre du mélodrame mais plutôt de s'adosser musicalement à une parole poétique préenregistrée pour intégrer à la musique instrumentale traditionnelle ce **nouveau type de source sonore** (icosaèdre-*IKO* ou cube-*Timée*) que l'électroacoustique informatisée fournit désormais à la musique contemporaine.

L'enjeu compositionnel est ainsi d'**étendre le discours musical en lui adjoignant des images sonores de musique** (celles que cette source rayonne), un peu comme un monde se trouve étendu par projection en son sein d'images de lui-même (images dessinées, peintes, photographiées ou cinématographiées).

En effet une telle source acoustique ne constitue pas à proprement parler un nouvel instrument de musique susceptible de discourir mais configure un projecteur rayonnant des images acoustiques de discours, et ce via deux opérations :

- d'une part en regroupant les haut-parleurs (qui, d'ordinaire, encerclent la salle) en **un seul point du plateau** en sorte de pouvoir dialoguer, en égalité spatiale, avec les instruments de musique ;
- d'autre part en étant informatiquement piloté en sorte de **rayonner le son autour de lui dans des directions variées** (à l'image d'un instrument de musique) et non plus de seulement projeter uniformément le son face à lui (tel un simple haut-parleur d'amplification sonore).

Ainsi, l'action sonore de cette source électroacoustique peut-elle être **subordonnée** à la logique musicale des instruments (quand, à l'inverse, des haut-parleurs ceinturant une salle viennent subordonner le discours musical à une logique purement acoustique d'amplification).

Formation instrumentale élémentaire

Les deux compositions adoptent une formation instrumentale réduite a minima (piano live et piano mécanique – disklavier – pour *Petrograd 1918* ; piano, violon et chant pour *Duelle*) qui épure ainsi l'hétérophonie entre voix *poétique* préenregistrée, voix *acoustique* des images musicales projetées (*IKO* ou *Timée*) et voix *musicale* des instruments traditionnels.

Des orientations compositionnelles semblables

Petrograd 1918 comme *Duelle* relèvent d'orientations compositionnelles communes.

Discours musical

D'abord la musique est – *doit être* – **discours** et non pas atmosphère, climat ou environnement. En effet, la musique est **existence subjective** (*ek-sistence* donc) qui discourt et converse. L'énonciation musicale procède donc d'une **subjectivation**, nullement de la présentation objectivante d'une situation acoustiquement « naturelle ». Et c'est bien parce qu'elle est **discours subjectivé** que la musique s'adresse à une écoute potentielle qu'elle suscite et appelle, non en vue d'une intégration physiologique de l'auditeur à un phénomène naturel mais de son incorporation motivée à un collectif de voix.

Par ailleurs, *discours musical* ne veut pas automatiquement dire *narration* : la musique ne s'ancre pas dans une signification extramusicale ; et si le discours poétique restitué greffe bien des référents extramusicaux sur la musique (en particulier via les interventions du récitant dans *Petrograd 1918*), c'est, comme précédemment indiqué, pour mieux « *atteindre la musique par le poème* ».

Discours hétérophonique

Dans ces deux œuvres, le discours musical est **hétérophonique** : il mobilise de nombreuses voix en les rendant musicalement compatibles par intrication variée de polyphonies, d'antiphonies et de simples adjacences – cf. les documents filmiques C et E.

Discours harmonique

Cette compatibilisation musicale est non seulement assurée par un contrôle rythmique global mais surtout, et c'est là un parti plus spécifique dans un contexte d'écriture sérielle, par un **contrôle harmonique d'ensemble**.

Deux techniques pour cela : la structuration du discours musical par de **vastes champs harmoniques** ou par des **chorals** tel ceux à cinq voix qui concluent la partie *Aube* (V) :

Séries arc-en-ciel

Ces deux domaines harmoniques sont par ailleurs structurés par des **séries « arc-en-ciel »** (séries dodécaphoniques comportant les onze intervalles chromatiques) dont le potentiel harmonique est perceptivement majoré par un gel de leurs hauteurs (là où un traitement usuel des séries, par transposition comme par renversement et rétrogradation des intervalles, tend à dissoudre la perception auditive de ce potentiel).

Comment écouter ces deux enregistrements

Restituer la spatialité de ces hétérophonies dans un simple enregistrement stéréophonique est une gageure. Les ingénieurs du son de l'Ircam (Sylvain Cadars et Olivier Warusfel) s'y sont attaqués, tirant parti du logiciel SPAT. Qu'ils soient chaleureusement remerciés pour leur précieux travail de restitution stéréophonique !

A - *Petrograd 1918* (2021)

Cette commande de l'Ircam (pour piano et récitant, disklavier et dispositif électro-acoustique projeté par l'IKO ; 80 minutes) sur un texte d'Alexandre Blok (*Douze*, 1918) a été enregistrée à l'Ircam (Espace de projection) par Florence Millet et Inès Nicolas (assistant musical : Carlo Laurenzi ; directrice artistique : Cécile Lenoir ; ingénieur du son : Sylvain Cadars).

Composée de **six parties** (I. *Nuits* ; II. *Soulèvements* ; III. *Paroles* ; IV. *Longue marche* ; V. *Aube* ; VI. *Postlude*), cette œuvre a été conçue à partir d'un album musical plus vaste, esquissé en douze tableaux correspondant aux douze poèmes composant la large fresque poétique *Douze* écrite par Alexandre Blok début 1918.

Petrograd 1918 s'avère ainsi le recueil, initialement imprévu, de six feuillets tirés d'un album inachevé (album qui n'a pu voir le jour car il participait d'un vaste projet théâtral, impliquant le cinéma, qui n'a pu aboutir – voir le document filmique C). Dans ce projet, chacun des douze poèmes de Blok était intriqué à une des douze études préalablement réalisées sur les *Notations* pour piano du jeune Boulez (1945), études qui réharmonisaient et hétérophonisaient la logique trop strictement dodécaphonique de ces *Notations* (au total, *Petrograd 1918* et ses six feuillets ne mobilisent finalement que la première et la dixième de ces douze études).

Poème *Douze*

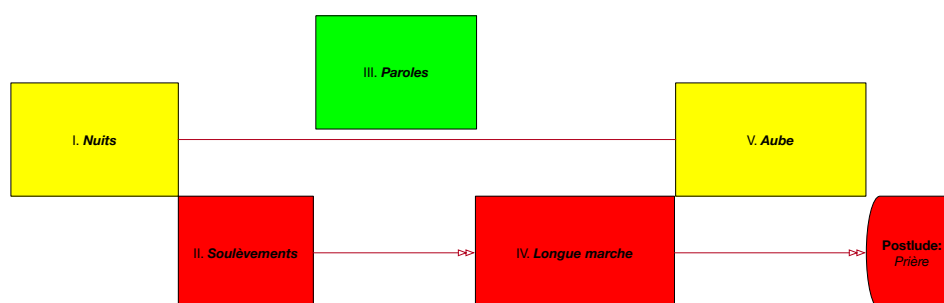
Le long poème d'Alexandre Blok, en douze parties de dimensions très inégales, présente **douze Gardes rouges**, presque tous anonymes, traversant de nuit Petrograd fin janvier 1918. La situation de la Russie, trois mois après le succès de l'insurrection bolchévique d'Octobre 1917, devient alors chaotique, grosse d'une guerre civile (entretenu par une coalition antibolchevique de toutes les États européens) qui allait ravager la Russie pendant trois ans. Les interventions du récitant viennent exposer la portée subjective contemporaine de cette séquence historiquement incertaine.

Pour les raisons rappelées ci-dessus, *Petrograd 1918* ne mobilise explicitement que deux (le premier et le troisième) des douze poèmes assemblés par Blok. Chacun d'eux est alors présenté en un assemblage hétérophonique de **quatre langues** : russe, français, allemand et anglais.

Un rondeau

La forme générale de *Petrograd 1918* en six parties est celle d'un **Rondeau alternant trois couplets et trois refrains** :

- les couplets sont centrés sur l'idée d'hétérophonie : **hétérophonies de musiques russes** (I – *Nuits de Petrograd*), de voix langagières (III – *Paroles*) et de voix instrumentales (V – *Aube*) ;
- les refrains (II - *Soulèvements* ; IV – *Longue marche* ; VI – *Postlude*) présentent une forme étendue de l'instrument-piano, forme qu'on appellera « **piano glorieux** » (la Gloire d'une chose n'est-elle pas la manifestation de son être ?) puisque l'intrication musicale d'un piano-live, d'un piano mécanique (disklavier) et d'un piano enregistré (diffusé par l'IKO) manifeste un Corps pianistique de type nouveau.



Un oratorio

Au total, *Petrograd 1918* compose une modalité laïque d'oratorio, dont la prière s'adresse à l'humanité comme telle – voir l'adresse du récitant en ouverture du *Postlude* : « **Frères humains qui avant nous vécutent, nous vous prions de nous encourager** ». Somme toute, l'espérance musicale à l'œuvre dans *Petrograd 1918* n'est-elle pas d'encourager l'auditeur d'aujourd'hui en une confiance active dans **les capacités hétérophoniques de l'humanité contemporaine** ?

Documentation

Pour une documentation sur *Petrograd 1918*, voir le site : <http://www.entretemps.asso.fr/Petrograd1918>

Voir également, sur le DVD, les huit documents suivants.

Huit documents filmiques

Si le film *Cantus firmus* compose la canopée d'une immense forêt de rushes (des centaines d'heures !), les images de tournage ajoutés dans ce coffret ne visent pas à en documenter la genèse : le minutieux travail cinématographique de Jean Seban efface les traces de son dur labeur pour mieux exhausser l'épiphanie de chacun de ses plans.

Les huit documents, prélevés dans les rushes auxquels Jean Seban a eu l'amitié de nous donner accès, visent à renseigner le travail musical de composition, d'interprétation, d'enregistrement et de montage dans *Petrograd 1918* en vue d'en intensifier la compréhension musicale.

À ce titre, deux documents (A et B) présentent la pianiste Florence Millet et la récitante Inès Nicolas ; deux documents (C et D) présentent ce que *rondeau* et *cantus firmus* veulent dire dans *Petrograd 1918* ; les quatre derniers (E, F, G et H) détaillent le travail musical collectif pour les trois « couplets hétérophoniques » (I. *Nuits* ; III. *Paroles* ; V. *Aube*) du rondeau.

« Prière à l'humanité »

Frères humains qui avant nous vécurent,
 N'ayez les cœurs contre nous endurcis,
 Car poursuivons tout seuls votre aventure
 Et vous saurez de nous avoir merci.
 Vous nous voyez attachés sans répit,
 Tous au labeur, d'espérance nourris,
 Et ce présent dévoré et pourri.
 Toutes nos vies, étouffées, saccagées.
 De notre état, personne ne s'en rie ;
 Et vous prions de nous encourager !

Si frères vous clamons, pas n'en devez
 Avoir dédain, quoique sommes assis
 Sur vos cendres. Toutefois, vous savez
 Que tous hommes n'ont pas repos acquis ;
 Excusez-nous, puisque sommes transis
 Par angoisse de nous trouver marris.
 Que votre appui ne soit pour nous tari,
 Nous préservant d'un dépiteux fossé.
 Nous sommes droits, âme ne nous harie,
 Et vous prions de nous encourager !

La nuit voudrait nos espoirs replier,
 Un sort obscur rendre nos bras flétris ;
 Et l'ennemi tous nous désespérer,
 Nous arracher retraites et abris.
 À nulle paix nous ne sommes admis ;
 Puis çà, puis là, comme le vent varie,
 À son plaisir sans cesser nous charrie,
 Tout acharné à nous désorienter.
 Soyez amis de notre confrérie,
 Et vous prions de nous encourager !

Humanité, qui sur tous a maistrise,
 Garde que peur n'ait de nous seigneurie ;
 Sur l'abandon n'avons rien à gager.
 Hommes, ici n'a point de moquerie ;
 Et vous prions de nous encourager !

B - *Duelle* (2001)

Cette commande de l'Ircam (pour mezzo-soprano, violon, piano et dispositif électro-acoustique projeté par la *Timée* ; 45 minutes) sur un texte de Geneviève Lloret (*Creuse espérance*, 2000) et des poèmes de N. Sachs, A. Akhmatova et E. Dickinson, a été créée le 13 juin 2021 à l'Ircam dans le cadre du festival *Agora* par Marie Kobayashi, Nicolas Miribel et Fuminori Tanada (assistant musical : Éric Daubresse).

L'enregistrement qui figure dans ce coffret est celui de cette création.

Poème *Creuse espérance*

Ce poème d'**une mère** faisant face aux angoisses de son fils autiste déploie une dualité de positions, la mère se dédoublant pour mieux penser ce qui lui arrive sous la forme d'une interlocution, d'un dialogue, d'un duel. Les Grecs nommaient *duel* ce pluriel singulier qui rassemblait deux personnes (le « nous » d'un « toi et moi » ou le « ils » d'un « elle et lui »), le véritable pluriel, l'universel, s'inaugurant pour eux du nombre *trois*.

Une mère *duelle* donc, mais aussi **un chœur de mères** puisque le texte de G. Lloret est associé à des poèmes de Nelly Sachs, Anna Akhmatova et Emily Dickinson respectivement lus en allemand, russe et anglais par trois autres femmes. « *Wir Mütter* » (*nous [les] mères*) : ce leitmotiv d'un poème de Nelly Sachs ligature ce bouquet de textes.

Le poème *Creuse espérance* se trouve ici présenté selon la lecture enregistrée qu'en a fait son auteur : lecture simple, sans sensiblerie et pathos, sans effets et intentions expressives, restituant d'autant mieux la force propre du texte, son énergie intérieure le faisant consister comme pensée sensible, non comme épanchement autobiographique.

Un rondeau

L'œuvre est en **douze parties** : après une brève introduction, un vaste rondeau alterne quatre « refrains » (voyant leur densité polyphonique régulièrement croître en même temps que leur durée se réduire) et trois « couplets » pivotant chacun autour du couple d'un instrument et d'une langue étrangère (successivement le clavecin et l'anglais, la flûte et le russe, le violon et l'allemand).

L'apogée de l'œuvre se donne alors en **une « crux »** (partie 9) où achèvent de se nouer-dénouer chant et paroles, instruments et *Timée*. Cette partie débouche sur **un climax** (partie 10) où la voix récitante s'incorpore à l'instrument *violon* puis sur **une cadence électroacoustique** de la *Timée* (partie 11) qui récapitule les instruments (piano, clavecin, flûte et violon) avec lesquels elle s'est jusque-là entretenue pour en dresser une série de « portraits » – signalons que le début de cette cadence est repris dans *Petrograd 1918* en ouverture de sa cinquième partie (*Aube*) en sorte d'arrimer, vingt ans plus tard, cette nouvelle œuvre à la précédente.

Duelle s'achève alors (partie 12) en un collier lyrique des quatre langues, monté sur la petite formation instrumentale et éventé d'un tourbillon de souffles.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
Refrains	Intro	R1		R2		R3		R4		Climax		Postlude
Couplets			C1		C2		C3		Crux		Cadence de la Timée	

Documentation

Pour une documentation supplémentaire sur *Duelle*, voir le site : <http://www.entretiens.asso.fr/Duelle>

PRÉCÉDENT CD (TRITON)

